

REVUE MUSICALES

BAYONNE

1^{er} SEMESTRE 2005

n°165

Bulletin semestriel édité par la Société des Amis du Musée Basque

Edition et Abonnements : Société des Amis du Musée Basque - Château-Neuf - 64100 Bayonne -
Tél : 05 59 25 45 84 - e-mail : samb.baiona@wanadoo.fr - N° 165 - ISSN : 1148-8395 - Directeur de la publi-
cation : Michel DÜVERT - Comité de rédaction : Jacques BLOT, Philippe Etchegoyhen, Mano CÜRÜTCHARRY,
Denis DEDIEU, Frédéric DUHART, Michel DÜVERT, Isaure GRATACOS, Jean HARITSCHELHAR, Albert IRON,
Claude LABAT, Jean-Claude LARRONDE, Claudine LERALU, Anne OUKHEMANOU, Olivier RIBETON,
Etienne ROUSSEAU-PLOTTO - Conseil maquette : Martine DÜJOLS - Composition et Impression :
Imprimerie du Labourd - Dépôt légal : 1^{er} semestre 2005,

Rédaction : Les recommandations aux auteurs sont envoyées à la demande.

Les articles publiés dans le Bulletin restent l'œuvre exclusive et personnelle de leurs signataires. Le Comité de rédaction n'est pas nécessairement solidaire des théories ou opinions qu'ils expriment. Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement sur quelque support que ce soit le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur (loi du 11 mai 1957, art. 40-41 ; Code pénal, art. 425).



Don de
Muséum à
La Néohallé
oct. 2010



SOMMAIRE

- 3** **LA BATAILLE DE RONCEVAUX**
- Jean-Pierre Barraqué -
- 21** **LE CENTRE SIDÉRURGIQUE ANTIQUE DE LARLA**
(SAINT-MARTIN-D'ARROSSA)
- Argitxu Beyrie et Eric Kammenthaler -
- 39** **LE LOUGRE BRILLANT (FAMEUX NAVIRE QUI A**
MARQUÉ L'HISTOIRE MARITIME DE BAYONNE À
LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE)
- Jean Rouffet -
- 77** **PERMANENCE DE LA BREBIS DANS LA CULTURE**
EUSKARIENNE
- Pierre L. Thillaud -
- 87** **CROIX ET CHAPELLES DES MONTAGNES BASQUES**
- Iñaki Garcia Uribe -



LA BATAILLE DE RONCEVAUX



JEAN-PIERRE BARRAQUÉ (*)

Résumé :

Pour connaître la bataille de Roncevaux, nous sommes obligés de nous en remettre aux sources franques. Si elles finissent par reconnaître la défaite, elles sont particulièrement avares de détails précis. Seule la tradition nous apprend le lieu, mais sans autre détail ; quant aux assaillants, seule l'hypothèse permet d'avancer que ce sont des Navarrais. Une étude précise des textes ne permet pas d'aller plus loin. Au delà commence la légende...

Laburpena :

Orreagako gudukaren berri jakiteko, Frankoen iturririk baizik ez dugu. Garaituak izan zirela onartzen badute, xehetasun guti emaiten dute. Tradizioaganik bakarrik dakigu non izan zen, besterik gabe. Erasotzaileak Nafartarrak izan zirela hipotesia baizik ez da. Testoen azterketa zehatzak ez digu gehiagokorik salatzen. Hortik harat hasten da leienda.

MOTS CLÉS

Roncevaux,
France,
Navarre,
Pampelune,
Charlemagne,
vascons,
Zaragosse.

Hitz-gakoak

Orreaga,
Frantzia,
Nafarroa,
Iruñea,
Charlemagne,
Vascons,
Zaragotza.

*Carles li reis, nostre emperere magnes
Set anz tuz pleins ad estet en Espagne :
Tresqu'en la mer cunquist la tere altaigne ;
N'i ad castel ki devant lui remaigne,
Mur ne citet n'i est remés a fraindre,
Fors Sarraguce, ki est en une muntaingne.
Li reis Marsilie la tient, ki Deu nen aimet.
Mahumet sert e Apollin recleimet :
Nes poet quarder que mals ne l'i ateignet. ¹*

4 **L**a bataille de Roncevaux est, grâce à la chanson de Roland, un des épisodes les plus fameux du Moyen Âge. Cependant, au delà de cette renommée littéraire, une comparaison entre les jugements des historiens permet de voir à quel point les avis peuvent varier sur ce sujet ². Certains font de cet événement un des plus hauts faits de l'histoire basque ³, alors que d'autres n'y voient qu'un épisode sans grande importance ⁴. Essayer d'approcher cet épisode en historien est donc rentrer immédiatement dans de très grandes difficultés. Pour essayer de les surmonter, il nous faut faire, au sens propre, un retour aux sources et dresser un bilan des renseignements qu'elles nous fournissent. Nous pourrions alors voir jusqu'où peut aller le discours historique documenté et à partir de quand commencent les suppositions et les hypothèses.

PRÉSENTATION RAPIDE DES SOURCES

Les sources les plus importantes sont d'origine franque. La plupart d'entre elles sont des annales, c'est à dire des textes qui prétendent retenir année par année, d'où leur nom, les faits les plus mémorables. Elles présentent en théorie peu d'élaboration et conservent une logique purement chronologique, mais nous renseignent sur le retentissement immédiat des événements. Les autres sources sont plus travaillées, parce qu'elles prétendent faire œuvre d'histoire, c'est à dire que, décalées chronologiquement, elles permettent de voir à l'œuvre l'évolution des représentations ⁵. À ces sources essentiellement franques, les chroniques arabes n'ajoutent des renseignements qu'en ce qui concerne l'épisode des otages, mais ne nous donnent aucune indication directe sur la bataille proprement dite.

Une première observation s'impose à l'examen des sources franques : l'attitude des chroniqueurs évolue considérablement dans la présentation des faits. Les pre-

nières, comme les annales de Metz, qui accordent une place à l'expédition d'Espagne, ne mentionnent aucunement l'embuscade et insistent au contraire sur le grand retentissement que l'intervention carolingienne a eu dans la péninsule.

Dans un deuxième temps, la défaite est reconnue, mais avec une présentation très particulière. Les textes insistent sur le fait qu'il s'agit d'une embuscade et que le succès des attaquants n'est dû qu'à la surprise et à l'avantage du terrain, alors que par leur vaillance et la qualité de leur équipement les Francs auraient dû surpasser leurs adversaires. À ce propos, surgit très naturellement, sous la plume des scribes carolingiens, le thème de la *perfidia vasconica*, la perfidie des vascons.

Les assaillants et les victimes restent presque toujours anonymes, mais certaines mentions sont à relever. Eginhard nous donne le nom de quelques unes des victimes les plus illustres de la bataille et mentionne pour la première fois la présence de Roland ; acceptons ici cette présentation, même si sa véracité en a été contestée. La dernière chronique nous fournit une indication particulièrement intéressante, puisqu'elle signale que les noms sont trop connus pour les mentionner à nouveau. Cela peut vouloir dire que la légende de Roncevaux commence à se former dans les milieux francs, sous quelle forme ? Nous n'en saurons jamais rien. Cela doit, toutefois, nous alerter, car ces indications ne sont peut-être déjà plus celles de la mémoire de la bataille, mais plutôt le fruit de l'imagination en train de courir.

LE FILM DES ÉVÈNEMENTS

Avec les modestes indications des textes, il est possible de reconstituer partiellement l'enchaînement des événements qui ont amené à la bataille de Roncevaux.

C'est une ambassade musulmane auprès de Charlemagne qui déclenche les opérations. Elle arrive à Paderborn en 777, alors que l'assemblée se réunit pour recevoir la soumission des Saxons. Les chroniques carolingiennes nous ont conservé les noms et les qualités de ceux qui la mènent. Ces ambassadeurs demandent l'aide militaire de Charlemagne et promettent de lui livrer la ville de Saragosse dont ils sont les maîtres. Leur présence à Paderborn réclame évidemment quelques explications. Pour cela, il faut prendre en considération les événements politiques qui ont affecté al-Andalus.

Province du grand empire arabe gouverné par la dynastie des Ommeyyades, al-Andalus connaît un bouleversement considérable avec le changement de dynastie.

En 750 ⁶, les Abbassides chassent les Omeyyades du califat qu'ils occupaient depuis 660 et établissent leur capitale à Bagdad. Un Omeyyade, Abd al-Rahman, réussit à échapper au massacre de toute sa famille à Damas et se réfugie en Afrique du nord, d'où il gagne al-Andalus en 755. Avec l'appui des contingents syriens, il s'impose à la bataille d'al-Musara en 756 et se proclame émir, rompant ainsi l'unité politique du monde musulman, tout en continuant à reconnaître l'autorité religieuse du calife de Bagdad. Pour pacifier le pays, assurer son pouvoir et son indépendance face aux conspirations de ses ennemis appuyés par les Abbassides, Abd al-Rahman I (756-788), surnommé l'Emigré, attire des Orientaux et confie les responsabilités politiques à des membres de sa famille et de sa clientèle ; il fonde ainsi une véritable dynastie.

Sa politique rencontre l'opposition des Yéménites et des Berbères, surtout installés au nord de la péninsule, qui se révoltent à plusieurs reprises entre 766 et 776. Pour imposer son autorité, il envoie ses généraux vers le nord pour établir son pouvoir, mais dans son ensemble, la haute vallée de l'Ebre échappe largement à son contrôle et il lui faudra vingt ans pour affirmer son autorité.

La conquête musulmane a permis la domination de toute la zone pyrénéenne, sauf, peut-être, celle des vallées navarraises au nord de Pampelune. Ainsi, la vallée de l'Ebre est dominée par une superstructure musulmane ⁷ qui régit ce que l'on appelle la Marche supérieure. Il est possible que les musulmans se soient contentés de la soumission de l'aristocratie locale, dont certains membres se convertissent, et du maintien de garnison dans les principales villes de la région Pampelune, Saragosse, Huesca, Lleida. À cela, il faut ajouter de nombreuses forteresses dans les passages des Pyrénées. Cela signifie que la conquête n'a amené ni transfert massif de population ni destruction de l'aristocratie existante. Au contraire, dans la marche supérieure, le pouvoir se répartit entre les chefs d'origine yéménite et les convertis. Si Saragosse est aux mains de tribus arabes et de leurs clients, le reste de l'Aragon est aux mains de convertis dont les plus célèbres sont les Banu Qasi, descendants d'un comte wisigoth nommé Cassius. Le comte Cassius, chef d'un district de la zone, se déplaça à Damas et devint le client du calife al-Walid (mort en 715). Pendant quelques années, Pampelune demeura ouverte aux musulmans, qui purent emprunter en 732 le chemin de Roncevaux, tant pour le début de leur incursion que pour le retour après la défaite. Mais cela changea bientôt. Entre 734 et 741, le gouverneur Uqba dut installer une garnison à Pampelune pour assurer le versement du tribut. Depuis les années 750, en tirant profit des graves difficultés internes d'al-Andalus notamment de la révolte berbère, ainsi que de l'épuisement de la force expansive islamique, la ville vasconne, comme tant

d'autres, ne respecta pas son pacte. À partir de ce moment-là, par voie de fait, Pampelune se dégagea de toute autorité supérieure ⁸. Mais le territoire navarrais n'a toujours pas de cohérence politique. Il n'est pas étonnant de trouver de petites contrées soumises à d'obscurs puissants locaux, pendant les VIII^e et IX^e siècles, soit dans les vallées pyrénéennes orientales, soit près de la frontière. Ce qui n'empêche pas Pampelune de s'affirmer comme le chef-lieu incontestable du territoire. Cette zone est donc rétive à toute autorité extérieure ; les musulmans comme les chrétiens cherchent à créer une zone autonome voire indépendante. C'est dans cette perspective que se comprend l'ambassade musulmane qui vient chercher du secours auprès de Charlemagne contre l'autorité encore mal établie de l'émir ommeyyade.

Il y a là Sulayman ibn Yaqzan ibn al-Arabi, gouverneur de Saragosse, dont l'autorité s'étend jusqu'à Barcelone. L'accompagne Abu-l-Aswad, fils de Yusuf al-Fihri (dernier gouverneur d'Al-Andalus, assassiné par Abd al-Rahman en 759), qui a réussi à s'évader de prison en simulant une cécité et s'est ensuite réfugié à Saragosse en quête de vengeance. Enfin, se trouve là également le gendre de Yusuf al-Fihri dont le nom n'est pas mentionné. Fait également partie de la conjuration, mais non de l'ambassade, al-Husain ibn Yahia al-Ansari, descendant prestigieux de Saad ibn Ubada, qui avait failli succéder à Mahomet à la tête de la communauté musulmane et qui reste à Saragosse.

Tous ont en commun d'être des adversaires du nouveau pouvoir ommeyyade qui s'est installé à Cordoue. Cette opposition peut se faire à l'ombre de la dynastie abbasside qui vient de s'installer en orient, mais, bien plus souvent, il s'agit de créer un simple pouvoir personnel sur une région mal contrôlée par l'émir. Sulayman ibn Yaqzan ibn al-Arabi est très représentatif de cela, il a fait partie des vaincus de la bataille qui a assuré la main mise des ommeyyades sur la péninsule. Il s'est alors taillé à partir de Saragosse une principauté qui n'obéit pas aux ordres de l'émir et dont la domination est acceptée par les Banu Qasi. Mais, il ne cherche pas pour autant la protection des Abbassides, car lorsque l'envoyé de ces derniers Abd al-Rahman ibn Habib arrive en Espagne, Sulayman refuse de se joindre à lui. Ils trouvent en face d'eux un roi disponible pour de nouvelles campagnes.

Charlemagne est alors à l'orée de son règne, marqué principalement par les conquêtes, ce que les chroniques appellent la *dilatatio regni* ⁹. Cette extension se fait sans plan préconçu, Charles utilisant au mieux les circonstances qui se présentent à lui. Jamais il ne peut se consacrer à une seule tâche et la mener immédiatement à bonne fin, obligé comme il l'est de conduire simultanément plusieurs opérations. Lorsqu'il lui faut abandonner une entreprise parce que sa présence est

nécessaire dans un autre secteur, il la reprend ultérieurement au point où il l'avait laissée, pour la mener aussi loin que le lui permettront alors ses possibilités. Il connaît ses moyens et avance pas à pas.

Une première période, qui va de 768 à 771 est occupée par des expéditions limitées au royaume, spécialement en Aquitaine. Charlemagne doit, dès après son avènement, réprimer la révolte d'un seigneur aquitain, Hunaud, et celle de la Septimanie ce qui rapproche directement le royaume franc de l'émirat de Cordoue. À partir de 772, après la mort de Carloman son frère, le roi commence une politique conquérante. Sur la rive droite du Rhin, le royaume franc s'attaque à la Saxe, mais les campagnes militaires sont très difficiles. Charlemagne veut en finir, il pille l'Irminsul, l'arbre sacré des Saxons, et renverse les idoles. Les Saxons répondent en dévastant la Hesse et en transformant la basilique de Fritzlar en écurie pour leurs chevaux.

Charlemagne venait de commencer les opérations militaires en Saxe, lorsqu'il en est distrait par l'appel au secours que lui adresse le pape Hadrien (773). À nouveau, la menace lombarde pèse sur la Papauté. Didier, le roi des Lombards, vient d'encercler Ravenne et s'est emparé de plusieurs villes appartenant au patrimoine de Saint-Pierre. Le roi des Francs tente d'abord de négocier avec Didier, mais l'échec de ses propositions le décide à franchir les Alpes et à bloquer Pavie où son adversaire s'est réfugié. Didier capitule au début de juin 774. Son royaume n'est ni supprimé ni annexé au *regnum Francorum*, mais au contraire conservé dans son intégralité par Charlemagne qui prend le titre de roi des Lombards.

De retour d'Italie en 774, Charles engage une nouvelle campagne et pendant l'été 775, il décide non seulement de combattre les Saxons, "race perfide et infidèle", mais de les convertir, ce qui était un moyen de les pacifier. En 776, nouvelle expédition. La terreur est telle qu'une grande partie des Saxons remet des otages et demande le baptême. Alors Charles organise une marche le long de la Lippe pour défendre la Hesse et installe son quartier général à *Padrabbrunnen* qui devient Paderborn, dans une région de forêts et de sources. À l'assemblée de Paderborn, pendant l'été 777, il confie à l'abbé de Fulda, Sturm, disciple de Boniface, le soin d'organiser une mission chez les Saxons. Ainsi se termine, avec succès, la première campagne de Saxe qui, croit-il, laisse à Charles les mains libres pour intervenir ailleurs. En réalité, la conquête aurait, selon Eginhard, duré trente-trois ans, jusqu'en 804. Tandis que s'effectue la conquête de la Saxe, la Germanie centrale et méridionale continuait à être pénétrée lentement par les Francs. C'est donc un souverain victorieux, se croyant libéré de toute tâche urgente, que viennent rencontrer les émissaires musulmans. Ils obtiennent l'intervention du roi,

sans qu'on puisse savoir s'il songeait à la conquête de quelques villes seulement ou à l'établissement de son protectorat sur toute la péninsule.

L'EXPÉDITION

La préparation de l'expédition est minutieuse, mais Charlemagne s'attend à être bien accueilli à Saragosse et espère recueillir l'adhésion des chefs musulmans de la région. Il n'envisage donc pas un siège de la ville qu'il compte voir s'ouvrir devant lui. Deux armées sont convoquées. L'une, passant par la partie orientale et composée de contingents venus d'Austrasie, de Bretagne, de Bavière, de Lombardie, de Provence et de Septimanie passe par Barcelone, avant de remonter vers Saragosse, où elle doit rejoindre une autre armée venant de Pampelune. La mobilisation a dû être importante, peut-être pas au point que semble indiquer les annales de Metz ; elles affirment qu'au vu d'un tel nombre de légions toute l'Espagne tremblait !

Pour justifier cette expédition, qui suppose une alliance avec des infidèles, Charles obtient une lettre du pape Adrien qui n'a rien à lui refuser. Elle évoque les Agarènes, ennemis de Dieu, menace pour sa frontière. Dans sa marche vers le sud, l'armée avance tranquillement. Elle emprunte la vieille route romaine qui, depuis Bordeaux, passe par Pampelune, pour rejoindre Astorga. C'est à dire qu'elle emprunte le col de Bentartea, descend par Ibañeta pour suivre par Roncevaux. Dans son trajet, Charlemagne ne rencontre aucune difficulté ni du côté nord des Pyrénées avec les Vascons du duc Loup, ni du côté sud avec les habitants de Pampelune. La ville est alors dégagée de toute autorité musulmane et rien n'indique que Charlemagne ait dû la prendre par la force.

Lors de sa marche vers Saragosse, Charlemagne reçoit des otages et les garanties d'un certain Abu Tauro (Tawr). C'est certainement un membre de la famille des Banu Qasi. Comme nous l'avons vu l'influence de la famille a perduré au delà de la conquête musulmane. Il est normal que Charlemagne reçoive des otages tout au long de sa progression, cela fait partie des pratiques politiques courantes à cette époque.

Un chroniqueur musulman nous raconte que, alors que Charles, Sulaiman et al-Husain chevauchaient ensemble vers Saragosse, al-Husain les devance, rentre dans la ville et s'y fortifie. On ne connaît pas vraiment les raisons de ce revire-

ment, mais le résultat est que Charles ne peut entrer dans la ville. Cette dernière est alors défendue par les remparts romains, ce que l'on appelle pendant tout le Moyen Âge le mur de pierre, qui sont parfaitement entretenus ¹⁰. Charlemagne n'est pas équipé pour réduire une telle fortification. Certes, quelques années plus tôt, Charlemagne avait pu prendre Pavie, mais il lui avait fallu un long siège de neuf mois et ses armées n'étaient alors pas aussi loin de leurs bases, isolées au milieu de populations hostiles comme c'était le cas en Espagne musulmane.

Sur le chemin du retour, les données diplomatiques et militaires changent. Les deux armées rentrent par Pampelune et détruisent au passage les murailles de la ville. N'imaginons pas quelque chose d'immense, car la défense de la ville est essentiellement basée sur le dénivelé et la dépression de l'Arga, ce n'est que de l'autre côté vers le nord que les murailles sont nécessaires ¹¹. Détruire les murs est certainement ambitieux, il s'est agi vraisemblablement d'y pratiquer une brèche et d'incendier ce qui pouvait l'être. Pourquoi se retourner contre Pampelune ? Les chroniques ne donnent pas véritablement de raison. Peut-être cela a-t-il été fait pour que les Navarrais ne se soulèvent pas, car il est très possible que l'échec devant Saragosse leur ait donné des idées, en ne les laissant plus redouter une armée qui n'était plus invincible.

Une chose est certaine, c'est en repassant les Pyrénées que l'arrière-garde est attaquée et, à partir de là, les renseignements fiables se font de plus en plus rares. L'attaque elle-même n'a laissé aucune trace documentaire. Ni les indications des annales, ni les chansons de geste, ni les bons connaisseurs actuels du terrain ne nous permettent de retrouver les détails des itinéraires ou la furie des combats. Dans le détail, plusieurs routes sont possibles. Il est probable que l'attaque a eu lieu le long de l'ancienne route romaine qui correspond peu ou prou à l'actuelle route qui passe par Ibañeta, mais toute localisation n'est que le résultat de conjectures plus ou moins hasardeuses. À ce propos, les critiques de Pierre Narbaitz sont pertinentes et sa proposition est parfaitement vraisemblable ¹².

Si nous renonçons à la géographie, la langue même des textes introduit de nombreuses ambiguïtés. Un seul exemple nous montrera comment, à partir d'un même texte, des significations fort différentes peuvent être retenues :

In hoc certamine plerique aulicorum, quos rex copiis praefererat, interfecti sunt, direpta impedimenta...

Cette phrase peut admettre deux traductions :

Dans ce combat plusieurs palatins, que le roi avait placé à la tête des troupes,

furent tués et les bagages pillés...

ou bien

Dans ce combat plusieurs palatins, que le roi avait placé pour protéger les trésors, furent tués et les bagages pillés...

Cela ne change pas les choses fondamentalement, mais il y a plus qu'une nuance entre piller les bagages d'une armée en campagne et piller le butin qu'elle a amassé ! En tout cas, c'est l'arrière garde qui est surprise par des guerriers qui connaissent admirablement le terrain, l'utilisent pour combattre des cavaliers lourdement équipés et s'enfuient sans que personne ne puisse intervenir.

La même ambiguïté se retrouve dans la désignation des assaillants. Deux coupables sont désignés par les sources, la chanson de Roland incrimine les Sarrasins, alors que les chroniques utilisent uniformément le terme de *Vascones*.

La participation des musulmans est peut-être la plus facile à écarter. L'argumentation repose sur l'affirmation des chroniques arabes que Sulaiman, alors otage, a été libéré par ses fils. Certains pensent que c'est là le motif de l'attaque de Roncevaux et avancent l'argument suivant. Puisque Charlemagne avait été appelé par les musulmans, il était protégé par les lois sacro-saintes de l'hospitalité. Les musulmans n'auraient pu l'attaquer qu'en dehors des terres d'Islam, c'est à dire lors de son retour dans les terres chrétiennes. De plus, si la libération de Sulaiman avait eu lieu avant Roncevaux, cela laisserait supposer un autre coup de main réussi contre l'armée de Charles, ce qui ferait de lui un bien piètre chef ou de son armée un corps bien désorganisé. Le dernier argument avancé en faveur de cette thèse est que pour vaincre l'armée de Charlemagne, il fallait la conjonction des forces *vascones* et des forces musulmanes.

Il est cependant troublant qu'aucun texte arabe ne fasse mention d'une victoire dans les montagnes contre l'armée du grand souverain d'occident et, dans les mêmes sources, aucune ne lie la libération de Sulaiman à Roncevaux. Même si l'argumentation *a silentio* n'est jamais définitive, le silence des sources et le manque de réaction de Charles contre les musulmans ne laissent pas de troubler.

Derrière les *Vascons*, on a cru discerner les Gascons du principat de Loup ¹³, au nord des Pyrénées. Brutalement soumis par Pépin, les Gascons auraient été trop heureux de profiter de la faiblesse momentanée de l'armée carolingienne. L'imprécision du vocabulaire géographique semble autoriser une telle interprétation puisque les auteurs parlent de *regio wasconum*.

Il nous faut donner ici quelques précisions géographiques à cause de l'ambivalence historique du mot Aquitaine. L'Aquitaine et son duc Waïfre est séparée de la

Gascogne du duc Loup ; elle s'étend en gros de la Garonne à la Loire tandis que la Gascogne va de la Garonne aux Pyrénées.

La conquête et la soumission de l'Aquitaine et de la Gascogne furent la grande entreprise de la fin du règne de Pépin le Bref, le père de Charlemagne. À partir de 760 et jusqu'à sa mort en 768, Pépin fait tous les ans une campagne en Aquitaine, pénétrant de plus en plus au cœur du pays, en Auvergne, Berry, Limousin, Quercy. En dépit de la résistance farouche du duc Waïfre qui lança même en 761 un raid de représailles sur la Bourgogne méridionale. Les opérations militaires consistèrent surtout dans la prise et la reprise des villes avec des machines de siège perfectionnées, Clermont, Limoges, Bourges d'abord. En 763, les Francs arrivent à Cahors; trois ans plus tard, ils sont à Agen et remontent vers le nord en passant par Périgueux et Angoulême. En 767, Pépin est maître de Toulouse, Albi et Rodez et, contrairement aux habitudes du temps, vient hiverner à Bourges pour être prêt à reprendre la guerre; un à un les châteaux ducaux en Cantal, dans la Corrèze et dans l'Aveyron tombent entre les mains de ses guerriers. En 768, il s'avance jusqu'à la Garonne et reçoit la soumission des Gascons.

12 Au printemps de 768, la famille de Waïfre est faite prisonnière à Saintes, tandis que le duc lui-même qui se terrait dans les forêts du Périgord est tué par l'un des siens, soudoyé par Pépin. L'Aquitaine est soumise, mais dans quel état : terres brûlées, villes incendiées, monastères détruits. La civilisation et la culture que l'Aquitaine avait réussi à maintenir depuis les grandes invasions sont ruinées. Le pays ne se remettra pas de sitôt du traumatisme carolingien. Pépin a beau promulguer à Saintes en 768 un capitulaire de pacification et promettre que les aristocrates aquitains garderont leur droit privé - le droit romain - cette mesure ne peut faire oublier des années de guerre atroce.

En effet, dès la mort de Pépin III, un certain Hunald, peut-être fils de Waïfre, se soulève contre les Francs. Charles, qui connaît bien le territoire aquitain, intervient seul, fonde une forteresse sur la Dordogne, le château des Francs, aujourd'hui Fronsac, poursuit Hunald jusqu'en Gascogne et oblige Loup, "duc des Wascons", à livrer le fugitif et dès cet instant, le roi devint le seul maître du territoire gascon qu'il souhaita organiser selon les modèles habituels de son administration, en y plaçant des comtes et abbés pris dans son entourage.

Cependant contre cette thèse il est évident que, si les Gascons de Loup avaient fait le coup, Charles n'aurait pas manqué d'en tirer une vengeance exemplaire pour réaffirmer son autorité sur une région fraîchement conquise.



Il ne reste plus qu'une solution pour rendre compte du mot *Vascones*. En fait, c'est pratiquement la première fois que les chroniqueurs carolingiens doivent s'occuper de cette région. Ils la connaissent mal et assimilent des populations différentes qu'ils ne sont pas en mesure de différencier. Plus qu'ethnique, il faut y voir une appellation géographique imprécise, un terme qui désigne toutes les populations entre Garonne et Ebre. En réalité, les *vascones* ou *hispani vascones* qui sont ici, sont des Basques, des Navarrais. C'est l'hypothèse la plus vraisemblable et la plus économique. Mais nous ne pouvons trouver aucune explication du conflit qui amène Charles à raser les murs de Pampelune et les Navarrais à se venger. Autrement dit, nous ne savons rien de la cause immédiate de la bataille.

Désormais ce secteur des Pyrénées vit de sa vie propre et balance entre l'hégémonie musulmane ou franque et l'autonomie. En 799 une révolution locale chasse de Pampelune le gouverneur musulman mis en place à la faveur d'une contre-attaque musulmane et installe à sa place un gouvernement favorable aux carolingiens. En 803, alliés aux Banu Qasi de la vallée de l'Ebre, une puissante famille vascone, les Aristas, s'empare du pouvoir à Pampelune, elle s'oppose autant aux émirs de Cordoue qu'aux carolingiens. En 812, Louis le Pieux à la tête d'une armée impose à Pampelune un gouverneur dévoué aux Francs, peut-être le vascon Velasco. Cette situation dure autant que la stabilité dans l'empire carolingien.

13

L'empire se désintéresse progressivement de ces zones qui n'offrent pour lui qu'un intérêt marginal. En 816 la défaite de Velasco, le gouverneur pro franc, et de ses alliés asturiens en 816 à Alava (bataille de Wadi Arun) permet le retour au pouvoir des Aristas, dirigés par Iñigo Iñiguez, avec l'appui des Banu Qasi. Une dernière tentative des Francs pour expulser Pampelune échoue en 824, une armée franque est anéantie par les Vascons, clients des Aristas, aidés par les musulmans, alors qu'elle revenait de Pampelune. À partir de ce moment la majeure partie de la zone de Pampelune reste sous la domination des Aristas qui maintiennent une politique pacifique, peut-être de soumission théorique à l'Islam, par l'intermédiaire des liens familiaux qui les unissent aux Banu Qasi.

Charlemagne n'a pas toutefois renoncé à intervenir dans la péninsule ibérique. Vers 801, s'installe, dans la région de Jaca, un comte Aureolus ou Auriol dont la mission principale est d'assurer la sécurité du passage des Pyrénées et de surveiller Huesca et Saragosse. Mais c'est à l'autre bout de la chaîne que porte l'essentiel de son effort, à la faveur de nouveaux troubles qui avaient éclaté dans l'émirat. Les premiers résultats furent modestes, mais, en 801, le roi Louis et le marquis Guillaume de Toulouse réussirent à s'emparer de Barcelone. Dans les années sui-

vantes, les Francs prirent Tarragone et tentèrent à trois reprises (804-807) d'enlever Tortosa. Mais ils durent se contenter ici d'une déclaration de soumission toute symbolique. Une trêve intervint finalement avec l'émir Al-Hakam en 810, abandonnant la zone au nord de l'Ebre à l'influence de Charlemagne. Le territoire fut divisé en une dizaine de comtés, parmi ceux-ci Gérone, Barcelone, Ribargoza, Sobrarbe, Aragon, sous l'autorité d'un comte local Aznar Galindo, qui forment ensemble le *limes hispanicus* ou marche d'Espagne.

Il est donc évident que la Navarre n'a pas fait partie d'un grand projet carolingien de revanche, de conquête ou d'organisation, ce qui lui a assuré une tranquillité certaine.

C'est en empruntant à ces événements que s'est développée la chanson de Roland. Les plus anciennes des chansons connues remontent à la fin du XI^e et au XII^e siècle. Visiblement remaniées, contenant des allusions à des chants inconnus, elles ne sont pas les premières qui aient été écrites ou chantées. Deux écoles se sont affrontées pour en retracer l'origine : celle qui imaginait une origine lointaine, populaire et collective aux chansons et celle qui voyait en elles le produit d'auteurs savants qui les auraient composées d'un coup. Mais les travaux les plus récents établissent bien le lien qui unit les chansons de Geste avec le milieu dont elles émanent, c'est à dire avec la féodalité aussi bien laïque que cléricale ¹⁵. Pendant longtemps, les commentateurs se sont efforcés de rechercher le rapport entre les exploits racontés dans les poèmes épiques et la réalité historique qui leur avait servi de base, plutôt que les liens entre ces poèmes et les sociétés dans lesquelles les œuvres ont été composées. Or la réalité historique n'a été pour les créateurs d'épopée, comme pour tous les poètes de tous les temps, qu'un prétexte, l'occasion d'un poème qui possède sa vérité, son univers ; alors qu'il est très important, si l'on veut pénétrer les Chansons de Geste, de comprendre la mentalité du poète qui les récitait et de l'auditoire auquel elles étaient destinées. Essayer de trouver des éléments de vérité événementielle dans la chanson de Roland est donc vain ; en revanche elle permet une magnifique étude ethnographique des chevaliers français du XI^e siècle. Quant au chant d'Altabiscar, écrit en 1837 en français par Garay de Mongalve avant d'être traduit en Basque, il ne peut nous renseigner que sur le sentiment nationaliste des Basques du XIX^e siècle.

En conclusion, que savons nous de certain ? L'armée de Charlemagne a été attaquée lors de son retour de Saragosse dans les Pyrénées, le 15 août 778. L'arrière-garde a été détruite et le nom de ses chefs nous est connu, mais par des sources tardives qui ont peut-être incorporé une part de légende naissante.

Ensuite, nous rentrons dans des affirmations moins assurées. Seule la tradition est garante du lieu, Roncevaux est très vraisemblable, mais l'endroit précis est impossible à déterminer. La même vraisemblance s'attache aux assaillants qui seraient des Navarrais, mais rien n'autorise à en dire plus. Les épisodes du combat, la lâcheté ou la bravoure individuelles nous resteront à jamais inconnues. À partir de là, commence le rêve ou la légende, cela peut être la chanson de Roland, le chant d'Altabiscar ou tout autre. Cela peut être l'imagination de tout écrivain qui ne prétend pas se couvrir des oripeaux de l'historien. Mais, au fond, n'est-ce pas là une chance fantastique, une liberté magnifique ; chacun d'entre nous peut fabriquer son Roncevaux, son Roland, ses combattants francs ou basques , car l'Histoire n'est pas assez savante pour imposer les siens ? ■

(*) Professeur des universités - Université de Pau et des Pays de l'Adour

Documents

Toutes les sources sont traduites du latin ¹⁶, *vasconis* a été systématiquement traduit par *basque*.

Document 1 - Annales de Metz jusqu'en 805

Annales Mettenses Priores, Monumenta Germanie Historica (MGH). in usum scholarum, Hanovre, éd. par B. von Simson, 1905, p. 66.

An de l'Incarnation du seigneur 777. Le roi Charles tint l'assemblée des Francs près de la fontaine dite Patrebrunna. A ce plaid vinrent tous les Saxons excepté un petit nombre de rebelles (dont le chef était Witing) qui s'enfuirent chez les Normands. A ce même plaid vinrent encore d'Espagne certains princes Sarrasins, Ibn al-Arbî et Withsevi, qui en latin se nommait Joseph; et là, ils se placèrent avec tous ceux qu'ils gouvernaient sous la domination du seigneur roi Charles. [...]

An de l'Incarnation du Seigneur 778. Le roi Charles, poussé par les prières et même les plaintes des Chrétiens d'Espagne, qui étaient sous le joug très cruel des Sarrasins, mena l'armée en Espagne. Lui-même, avec une forte colonne, passa par l'Aquitaine, traversa la chaîne des Pyrénées et atteignit la ville de Pampelune. Une partie, non la moindre, de l'armée, venue d'Austrasie, de Bourgogne, de Bavière, voire de Provence et de Lombardie, passa par la Septimanie et arriva à la cité de Barcelone. Ces innombrables légions firent trembler l'Espagne entière. La jonction de l'une et l'autre armée se fit devant Césarée Augusta (Saragosse), ville puissamment fortifiée; au cours de cette expédition, [le roi] reçut des otages d'Abinolarbi et Apotauro, prit et détruisit Pampelune, très forte cité, soumit Espagnols, Basques et Navarrais et, victorieux, retourna au pays de ses pères. A la nouvelle que l'armée des Francs s'était engagée en Espagne, les Saxons, persuadés par le perfide Witikind et ses partisans, rompèrent la foi qu'ils avaient jurée et se jetèrent sur les territoires francs jusqu'au fleuve Rhin. (..]

Document 2 - Annales de Lorsch jusqu'en 803

Annales Laureshamenses, M.G.H.SS., t. I, éd. Pertz, 1826, p. 31.

778. Le roi Charles fut en Espagne avec son armée et conquît la cité de Pam-

pelune; et Habitaustus, roi des Sarrasins, vint à lui, livra les cités qu'il possédait et lui donna comme otages son frère et son fils. Et de là le seigneur roi avança jusqu'à Césarée Augusta; et là vint à lui Abinlarbi, autre roi des Sarrasins, qu'il fit également mener en France. Et pendant que le seigneur roi était en ces lieux, les Saxons, peuple perfide, reniant leur foi, sortirent de leurs frontières et vinrent faire la guerre jusqu'au fleuve Rhin.

Document 3 - Annales royales jusqu'en 829

Annales royales, dans *Quellen zur karolingischen Reichsgeschichte*, t. I,

778. Alors, persuadé par ledit Sarrasin, concevant le très ferme espoir de prendre certaines des cités espagnoles, il réunit son armée et se mit en route; il passa dans le pays basque la crête pyrénéenne, attaqua tout d'abord Pampelune, forteresse des Navarrais et reçut sa soumission. Puis traversant à gué le fleuve Èbre, il atteignit Césarée Augusta, principale cité de ces régions, reçut les otages qu'Ibn al-Arbî et Abuthaur et d'autres Sarrasins lui livrèrent et revint à Pampelune dont les murs - pour éviter qu'elle puisse se révolter - furent rasés au sol; puis, décidant de s'en retourner, il s'engagea dans les défilés des Pyrénées.

Au sommet, les Basques avaient préparé une embuscade; ils attaquent l'arrière-garde et sèment le désordre dans l'armée tout entière. Et bien que les Francs fussent, à l'évidence, supérieurs aux Vascons tant en armement qu'en courage, ils eurent cependant le dessous à cause de l'inégalité des positions et du caractère de ce combat disproportionné. Dans cet engagement, la plupart des Palatins, que le roi avait mis à la tête des convois de ravitaillement, furent tués, les bagages furent perdus et l'ennemi, du fait de sa connaissance des lieux, décrocha et se dispersa immédiatement. La blessure qu'en avait ressentie le roi obnubila et voila dans son esprit la plupart des succès remportés en Espagne. Pendant ce temps, les Saxons [...] etc.

17

Document 4 - *Vita Karoli* d'Eginhard

Tandis que l'on se battait assidûment et quasi continuellement avec les Saxons, [le roi] plaça des garnisons aux endroits appropriés le long des frontières et attaqua l'Espagne avec le maximum de forces dont il put disposer; il franchit les monts Pyrénées, reçoit la reddition de toutes les places fortes ou châteaux qu'il

rencontre et retourne avec son armée intacte et au complet, à part que, sur la crête même des Pyrénées, il eut l'occasion, au retour, de faire quelque peu l'expérience de la perfidie basque. Car, tandis que l'armée progressait en une longue colonne, [formation] imposée par la topographie et l'étroitesse du lieu, des Basques qui avaient dressé une embuscade tout en haut, au sommet de la montagne - car cet endroit, grâce aux épaisses forêts qui y sont fort abondantes, est particulièrement désigné pour dresser des embuscades - dévalèrent depuis la hauteur et jetèrent dans le ravin au-dessous le train des équipages, placé en queue, et les troupes qui couvraient l'arrière-garde tout en protégeant la colonne de tête; et au cours de l'engagement, ils les massacrèrent jusqu'au dernier, enlevèrent les bagages et, à la faveur de la nuit qui arrivait et les protégea, ils se dispersèrent en tous sens avec la plus grande rapidité. Aidaient les Basques dans cette affaire et la légèreté de leurs armes et la configuration des lieux où se déroulait le combat; gênaient les Francs en revanche et le poids des armes et le désavantage de la position, toutes choses qui leur donnèrent le dessous. Dans ce combat Eggihard, préposé à la table du roi, Anselme, comte du palais et Roland, préfet de la marche bretonne, sont tués avec beaucoup d'autres. Et ce [triste] événement ne pouvait être vengé sur le champ car l'ennemi, le coup fait, se dispersa sans même laisser un indice qui permît de savoir où, chez quels peuples le chercher.

Document 5 - Vita Hludowici de l'Astronome

L'Astronome, dans *Quellen zur karolingischen Reichsgeschichte*, t. I, Berlin, 1960, pp. 260 sq.

[Le roi] résolut de surmonter les difficultés du mont Pyrénée et de gagner l'Espagne pour, avec l'aide du Christ, secourir l'Église qui souffrait sous le joug très cruel des Sarrasins. Cette montagne, bien que l'altitude permette presque d'atteindre le ciel, qu'elle soit hérissée de rochers à pic, enténébrée d'épaisses forêts et que la route ou plutôt le sentier soit si étroit qu'il interdit pratiquement le passage non seulement à une armée, mais même à une très petite troupe, cette montagne fut cependant, avec l'aide du Christ, très heureusement franchie. Car le cœur du roi, si magnanime et ennobli par Dieu, savait ne pas être inférieur à Pompée ou moins hardi qu'Hannibal, lesquels, au prix de fatigues et de pertes énormes qu'ils endurèrent, eux et les leurs, surent jadis vaincre les difficultés de l'endroit.

Mais cette traversée heureuse, si l'on peut dire, fut souillée par un caprice per-

fide et inattendu de l'inconstante fortune. Car, une fois accompli en Espagne tout ce qui pouvait être fait, le retour se déroulait de manière satisfaisante quand arriva le revers de fortune, et les derniers [éléments] de l'armée royale, formée en colonne, furent massacrés dans cette même montagne. Les noms, comme ils sont bien connus, je me suis dispensé de les dire. [...]

—

Document 6 - Annales de Saint-Gall jusqu'en 814

Annales de Saint-Gall, M.G.H.SS., t. I, éd. Pertz, 1826, p. 63.

778. Cette année-là, le Seigneur roi Charles alla en Espagne, où cela lui coûta fort cher.

Notes

- 1 Chanson de Roland. Première strophe in présentés par Pauphilet A (présentation). 1952, *Poètes et romanciers du Moyen Âge*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade. p 22.
- 2 Société des sciences, lettres et arts de Bayonne. 1979, *La Bataille de Roncevaux*, actes du Colloque de Saint-Jean-Pied-de-Port, 12 août 1978, organisé par la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne.
- 3 Narbaitz P. 1975, *Le matin basque ou histoire ancienne du peuple vascon*, Paris.
- 4 Folz R, Guillou A, Musset L. 1972, *De l'Antiquité au monde médiéval*. Paris.
- 5 Sur ce point voir Delort R. 1969, *Introduction aux sciences auxiliaires de l'histoire*, Paris. Guénée B (dir). 1977 *Le Métier d'historien au Moyen âge : études sur l'historiographie médiévale*, Paris.
- 6 Lévi Provençal E. 1950, *Histoire de l'Espagne musulmane : La conquête et l'émirat hispano-umayyade (710-912)*, Paris.
- 7 Larrea JJ. 1998, *La Navarre du IV^e au XII^e siècle : peuplement et société*, Bruxelles ; Paris : De Boeck Université.
- 8 Sur l'histoire générale de l'Espagne et de la Navarre voir également Leroy B. 1988, *L'Espagne au Moyen âge*, Paris : A. Michel. Leroy B. 1984, *La Navarre au Moyen Âge*, Paris : A. Michel, 1984 Leroy B. 1995, *Le Royaume de Navarre : les hommes et le pouvoir, VIII^e - XV^e siècle*. Biarritz : J. & D. Lacarra JM. 1980, *Estudios de alta Edad Media española*, Zaragoza : Anubar. Lacarra JM. 1975, *Historia del reino de Navarra en la Edad Media*, Pamplona : Caja de Ahorros de Navarra. Lacarra JM. 1972, *Historia política del reino de Navarra desde sus orígenes hasta su incorporación a Castilla*, Pamplona : Aranzadi.
- 9 Riché P. 1999, *Les Carolingiens : une famille qui fit l'Europe*, Paris. Riché P. 1997, *Charlemagne*, Paris.
- 10 Falcon Perez M I. 1981, *Zaragoza en el siglo XV*. Zaragoza
- 11 Lacarra J.M. 1950, El Desarrollo urbano de Aragón y Navarra en la Edad Media. *Pirineos*. N° 15-16 Enero a Junio. p. 5-34
- 12 Narbaitz op cit p. 304 et suivant
- 13 Mussot-Goulard R. 1996, *Histoire de la Gascogne*, Paris.
- 14 Rouche M. 1979, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes : 418-781, naissance d'une région*, Paris : Éditions de l'E.H.E.S.S.
- 15 *Poètes et romanciers du Moyen Âge* op. cit p. 19. Ubieta Arteta A. 1985, *La "Chanson de Roland" y algunos problemas históricos*, Zaragoza : Anubar.
- 16 De La Roncière CH M, Delort R, Rouche M. 1969 *L'Europe au Moyen âge. I*, 395-888, Paris.



LE CENTRE SIDÉRURGIQUE ANTIQUÉ DE LARLA (SAINT-MARTIN - D'ARROSSA)

ARGITXU BEYRIE ET ERIC KAMMENTHALER

Résumé :

Une étude de la métallurgie antique du fer est menée au Pays basque, notamment en vallée de Baigorri, un secteur dont les gisements métallifères ont été exploités dès avant l'Antiquité et parfois jusqu'au XX^e siècle. Les prospections et les fouilles archéologiques entreprises sur la montagne de Larla ont révélé l'existence d'un centre sidérurgique important dont la chronologie est comprise entre le IV^e siècle av. J.-C. et le II^e siècle ap. J.-C.

Laburpena :

Antzinaroko burdingintza ikerketa bat egin da Euskal Herrian, bereziki Baigorriko haranean. Horgo metalkia ustiatur izan da antzinaroa baino lehenagotik, eta zenbait aldiz XX. mendera arte. Larla mendian egin diren azterkuntzek eta indusketa arkeologikoek erakutsi dute bazela han burdingintza-gune garrantzitsua J.K. aitzineko IV. mendetik J.K. ondoko II. mendera arte.

MOTS CLÉS

mine,
métallurgie, fer,
Âge du Fer,
Antiquité.

Hitz-gakoak

mia,
burdingintza,
burdinaro,
antzinate.

Située au débouché de la vallée des Aldudes et culminant à 700 m d'altitude, la montagne de Larla abrite les vestiges d'un important centre de production sidérurgique antique. Le district minier et métallurgique couvre 650 ha, s'étendant du Nord au Sud depuis les crêtes de *Pikasari* jusqu'au lieu de *Pelenia*, et d'Ouest en Est, depuis le ravin de *Larraburu* jusqu'au village de Saint-Martin-d'Arrossa.

Initiée en 1999 dans le cadre d'une recherche doctorale ¹, l'étude du massif a fait intervenir un certain nombre d'investigations, parmi lesquelles prospections pédestres, topographies, fouilles archéologiques, études de mobilier et datations. Ces cinq années de recherche ont permis de reconstruire les grandes lignes de l'histoire des activités minières et métallurgiques de Larla, en identifiant les principales phases d'exploitation du minerai de fer du massif. Dans l'état actuel des connaissances, il apparaît que les filons de sidérite* de Saint-Etienne-de-Baïgorry et de Saint-Martin-d'Arrossa ont fait l'objet d'une exploitation importante dès l'Âge du Fer et l'Antiquité gallo-romaine, puis tout au long de l'époque moderne, du XVII^e siècle au XX^e siècle.

1. MINÉRALISATIONS ET HISTORIQUE DE L'EXPLOITATION MINIÈRE

La zone minéralisée du massif de Larla consiste en plusieurs filons : un filon principal, dit d'*Ustelegi*, et plusieurs filons secondaires dits de *Saint-Martin-d'Arrossa*.

Le filon d'*Ustelegi* est encaissé dans des terrains secondaires, plus précisément dans des grès roses du Permo-Trias*. Il s'agit d'un remplissage bréchrrique subvertical, d'une puissance atteignant parfois 15 m, et s'étendant sur 3 Km de longueur selon une direction Nord 25°. Le champ filonien se développe sur les deux versants de Larla, depuis le ravin de *Larraburu* au Sud-Ouest, jusqu'à *Pikasari* au Nord-Est. La minéralisation comprend de la sidérite (majoritaire), du quartz et de la chalcopryrite*, tandis que la zone exposée à la surface, le chapeau de fer, est composée de goethite* (Fig. 1).

Les filons secondaires se développent dans des terrains paléozoïques, des schistes et des quartzites de l'Ordovicien*. Ces minéralisations, dont la puissance et l'étendue ne sont connues que partiellement, sont composées de sidérite, de quartz et de chalcopryrite auxquels s'ajoutent de la galène, de la blende* et de la stibine*. Plusieurs filons distincts sont encaissés dans les schistes du flanc oriental

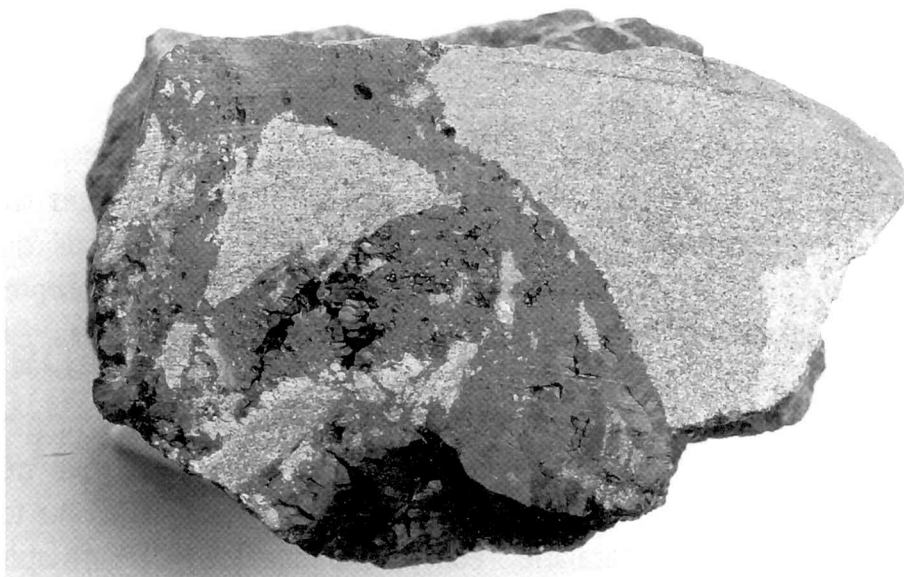


Fig. 1 - Bloc de minéral : nodules de grès cimentés par de la goethite concrétionnée



Fig. 2 - Trémie et voie de roulage du XX^e siècle.

de Larla, depuis le lieu de *Jarlekia* (alt. 400 m) jusqu'aux derniers escarpements du massif, en bordure de la Nive.

Convoitée dès les premiers siècles de notre ère, la puissante minéralisation d'*Ustelegi* fut activement exploitée à l'époque moderne. Aux ouvrages miniers qui alimentèrent les ateliers métallurgiques antiques installés aux abords du filon, à flanc de montagne, succédèrent d'imposants travaux miniers qui nourrirent tour à tour divers établissements métallurgiques établis dans la vallée des Aldudes, à Saint-Etienne-de-Baïgorry d'abord, puis à Banca.

A la fin du XVIII^e siècle en effet, Palassou ² et Diétrich ³ précisent que la forge du seigneur d'Etxauz (1640-1785) avait été alimentée par du minerai de fer spathique (sidérite) tirée d' "*Usteley*", autrement dit *Ustelegi* sur Larla. Au tout début du XIX^e siècle, la forge à la catalane* édiflée à Banca (1800-1804) utilisa à son tour le gîte de Larla ⁴. Quelques décennies plus tard, la richesse du filon suscita l'édification d'un haut fourneau à Banca. La reprise des activités minières fut amorcée en 1823, tandis que la construction de l'usine sidérurgique débutait sur le site industriel qui avait accueilli, près d'un siècle auparavant, la fonderie de cuivre de Beugnière-de-la-Tour. Les mines de Larla constituèrent la principale source d'alimentation de l'usine à fer ⁵. L'activité du haut fourneau cessa au milieu du XIX^e siècle, mais dès 1906, l'exploitation de la sidérite d'*Ustelegi* fut relancée. 250 000 tonnes de minerai furent extraites et expédiées vers les hauts fourneaux du Boucau (40), de Fumel (47) et de Pauillac (33) ⁶. L'année 1914 marqua la fin de l'exploitation du gîte de fer, et plus globalement celle de toute activité minière dans la vallée.

L'activité des mines d'*Ustelegi*, ou plus justement des mines de Larla ⁷, s'inscrit donc dans la durée. Les ouvrages miniers réalisés sur plusieurs siècles ont profondément modifié le paysage, haldes* de travaux souterrains et tranchées à ciel ouvert marquant encore les flancs et les crêtes du massif. Parmi ces vestiges, les travaux et aménagements du XX^e siècle sont sans doute les plus lisibles. Les travers-bancs* et les infrastructures mises en place à partir de 1893 sillonnent la montagne depuis le ravin de *Larraburu* à l'Ouest jusqu'à l'usine minéralurgique de *Pikasari*. Trémies, fours de grillages* et bâtiments administratifs ruinés, voies de roulage, ou encore dynamitières témoignent de la dernière phase d'exploitation du gîte (Fig. 2).

L'impact de l'activité sur le couvert végétal est tout aussi sensible. Les divers traitements auxquels était soumis le minerai à la sortie de la mine contribuèrent en effet à la déforestation du massif. L'alimentation des bas fourneaux* antiques

en charbon de bois amorça un processus de déboisement dès les premiers siècles de notre ère, tandis qu'à l'époque moderne, l'exploitation forestière se poursuivit, l'abattage au feu et le grillage de la sidérite requérant d'importantes quantités de bois. Dès le premier quart du XIX^e siècle les réserves forestières de Larla étaient épuisées ⁸.

2. L'ORGANISATION DU CENTRE DE PRODUCTION ANTIQUE : DE L'EXTRACTION A LA PRODUCTION MÉTALLIQUE

2.1. L'exploitation minière

L'exploitation des minéralisations de sidérite de Larla s'est donc échelonnée sur de nombreux siècles, depuis le second Âge du Fer jusqu'au XX^e siècle. Dans le foisonnement de vestiges miniers qui couvre les flancs du massif, différentes phases d'exploitation peuvent être précisées, plusieurs caractéristiques permettant de distinguer les travaux modernes des réalisations plus anciennes.

La documentation d'archives des XIX^e et XX^e siècles permet d'identifier les phases d'activités les plus récentes. Les plans d'avancement des travaux dressés à partir de 1906 révèlent l'organisation et le développement des travaux du XX^e siècle, et figurent parfois, sans toutefois en préciser la chronologie, des travaux antérieurs. De la même manière, les rapports d'ingénieurs du XIX^e siècle permettent de mesurer l'emprise des investigations minières conduites à partir de 1823 sur le filon d'*Ustelegi*.

Ces données textuelles, souvent lacunaires, ont été complétées par une analyse technique des travaux miniers. Explorations, prospections et études topographiques ont été menées sur l'ensemble des ouvrages miniers superficiels et souterrains.

D'une manière générale, il apparaît que l'exploitation d'une minéralisation depuis ses affleurements constitue la première phase d'une entreprise minière, l'importance du filon et la volonté d'une exploitation plus systématique pouvant par la suite commander la poursuite des investigations en profondeur, dans les parties basses de la minéralisation. Si l'extraction à ciel ouvert correspond donc aux premiers travaux entrepris sur le filon d'*Ustelegi*, ce procédé ne saurait constituer un

gage d'ancienneté. Les mines de fer d'*Occos*, *Mizpira*, ou *Ahaisse*, exploitées au XIX^e siècle par le biais de fosses et de tranchées superficielles, en témoignent. La pérennité de ce mode d'exploitation, en usage depuis les périodes protohistoriques jusqu'à l'aube du XX^e siècle, ne facilite pas l'interprétation des vestiges miniers, les exploitations en fosses ou en tranchées ne livrant aucun fossile directeur.

Les ouvrages souterrains en revanche concèdent davantage de pistes chronologiques. L'évolution générale des techniques de taille et des divers procédés miniers mis en œuvre permet en effet de déterminer avec plus ou moins de fiabilité l'âge des exploitations, l'emploi de matériaux explosifs, l'usage de la pointerolle, ou encore l'abattage au feu, conférant aux travaux des morphologies toutes singulières. Parmi les différentes techniques de percement, l'utilisation de l'explosif constitue sans doute le marqueur qui particularise le mieux les travaux modernes. La poudre fit son apparition en vallée des Aldudes au XVIII^e siècle ⁹, principalement dans les mines de cuivre qui alimentaient la fonderie de Banca, mais également sur certains sites ferreux. C'est notamment le cas de la mine d'*Ustelegi*, mine dans laquelle, selon le baron de Dietrich, les mineurs du XVIII^e siècle payaient à leurs frais la poudre qu'ils utilisaient pour exploiter le puissant filon de sidérite ¹⁰. La totalité des ouvrages présentant les caractéristiques typologiques d'un percement à l'explosif (trous de fleuret) peut indubitablement être rattachée aux phases d'exploitation modernes. Mais si l'usage de la poudre, assurément moderne, supplanta souvent les techniques manuelles, l'utilisation de la pointerolle, de même que l'abattage au feu, ne sauraient systématiquement désigner des réalisations antérieures. La permanence des techniques de percement et d'extraction, observée dans de nombreuses mines de fer, appelle en effet à la plus grande prudence ¹¹. Il n'est pas exclu que les mineurs modernes de Larla, notamment au XVIII^e siècle, aient eu recours à un outillage manuel lorsque la roche offrait peu de résistance, ou peut être dans le but d'économiser leur poudre ¹². Les modes de creusement manuels ne peuvent pas constituer un gage d'ancienneté, et il semble que d'un point de vue morphologique, seule la présence de niches à lampe dans les parois de galeries souterraines soit en mesure de caractériser les réalisations antiques. L'analyse au radiocarbone de résidus de bois et de charbon de bois conservés à l'intérieur de deux ouvrages miniers de Larla taillés au feu désigne d'ailleurs une phase d'activité comprise entre le XV^e et le XVII^e siècle ¹³.

A ce stade de l'étude, la confrontation des méthodes d'approche apporte déjà quelques éléments de réponse quant à la caractérisation des ouvrages miniers antiques de Larla. Il est établi que le district ancien comportait plusieurs pôles

d'activité répartis sur le filon principal d'*Ustelegi*, ainsi que sur les minéralisations secondaires qui sillonnent le versant oriental du massif (*Artzainhitza*, *Jarlekia*, *Satali* et *la Cascade*).

Ainsi, en aval des chantiers d'exploitation d'*Oheta*, deux galeries en travers-banc taillées à la pointerolle s'ouvrent-elles sur le flanc oriental de Larla. Foncée dans les schistes, la galerie supérieure est éboulée à une vingtaine de mètres de l'entrée (Fig. 3). Les niches à lampes aménagées dans les parois laissent augurer de l'antiquité de cet ouvrage. En net décalage par rapport au filon, la galerie réalisée dans des niveaux stériles aboutissait vraisemblablement à des chantiers d'exploitation mis en œuvre dans la zone minéralisée. Elle a pu en faciliter l'accès et/ou l'exhaure. La méconnaissance du réseau souterrain ne permet pas de déterminer quel chantier le travers-banc ancien pu desservir.



Fig. 3 - Travers-banc ancien d'*Oheta*.

2.2. La sidérurgie ancienne : du minerai à la barre de fer

Au cours de l'Âge du Fer et du Haut-Empire (IV^e-III^e siècles av. J.-C. - II^e siècle ap. J.-C.) le minerai extrait des mines de Larla fut traité et transformé en fer métal sur le massif lui-même (Fig. 4). Le district minier se doublait donc d'un centre de production métallurgique. La sidérite et la goethite étaient acheminées depuis les chantiers miniers jusqu'aux ateliers métallurgiques établis sur les flancs de Larla. Les recherches archéologiques menées depuis 1999 se sont soldées par la découverte de quarante-deux petites unités de production au sein desquelles le minerai de fer subissait une réduction*. Les métallurgistes antiques pratiquaient leur activité au sein de ces ateliers qui comprenaient un ou plusieurs bas fourneaux de taille modeste, mais utilisés de façon intensive si l'on en croit les amoncellements de déchets métallurgiques, les ferriers*, qui jouxtent encore les zones de travail. D'après de récentes évaluations, il semble en effet qu'un seul atelier était en mesure de produire au moins 6 tonnes de fer.

Les interventions archéologiques effectuées sur plusieurs sites métallurgiques se sont soldées par la mise au jour de vestiges permettant de reconstituer la chaîne opératoire d'un atelier antique. Il est dorénavant établi qu'un certain nombre de tâches était réalisé, en amont et en aval de l'opération de réduction proprement dite, au sein même des ateliers. Ces pratiques annexes concernaient la préparation des matières premières utiles à la réduction (minerai, argile réfractaire), mais aussi le traitement du métal issu du bas fourneau (cinglage et forgeage des éponges de fer*).

La préparation du minerai

La découverte d'outils lithiques et de blocs de minerai dans le voisinage des fours de réduction ainsi que dans les ferriers indique que la sidérite et la goethite, acheminées depuis les mines de Larla, subissaient un traitement préalable aux opérations métallurgiques. Plusieurs broyeurs, entiers ou fragmentés, ainsi qu'une table à broyer brisée servirent vraisemblablement à casser du minerai (Fig. 5). Ce type d'outillage lithique permettait de débarrasser le minerai de fer de sa gangue stérile, c'est-à-dire de l'enrichir par un tri mécanique. Le produit issu de cette opération était triple. Il comprenait des blocs de minerai riches sélectionnés et destinés à la réduction, des résidus stériles (nodules de quartz et de grès), ainsi que des blocs faiblement minéralisés écartés et évacués dans les zones dépotoirs des ateliers. Les nombreux petits blocs de roche plus ou moins minéralisée mis au jour dans les ferriers attestent de ce tri sélectif.

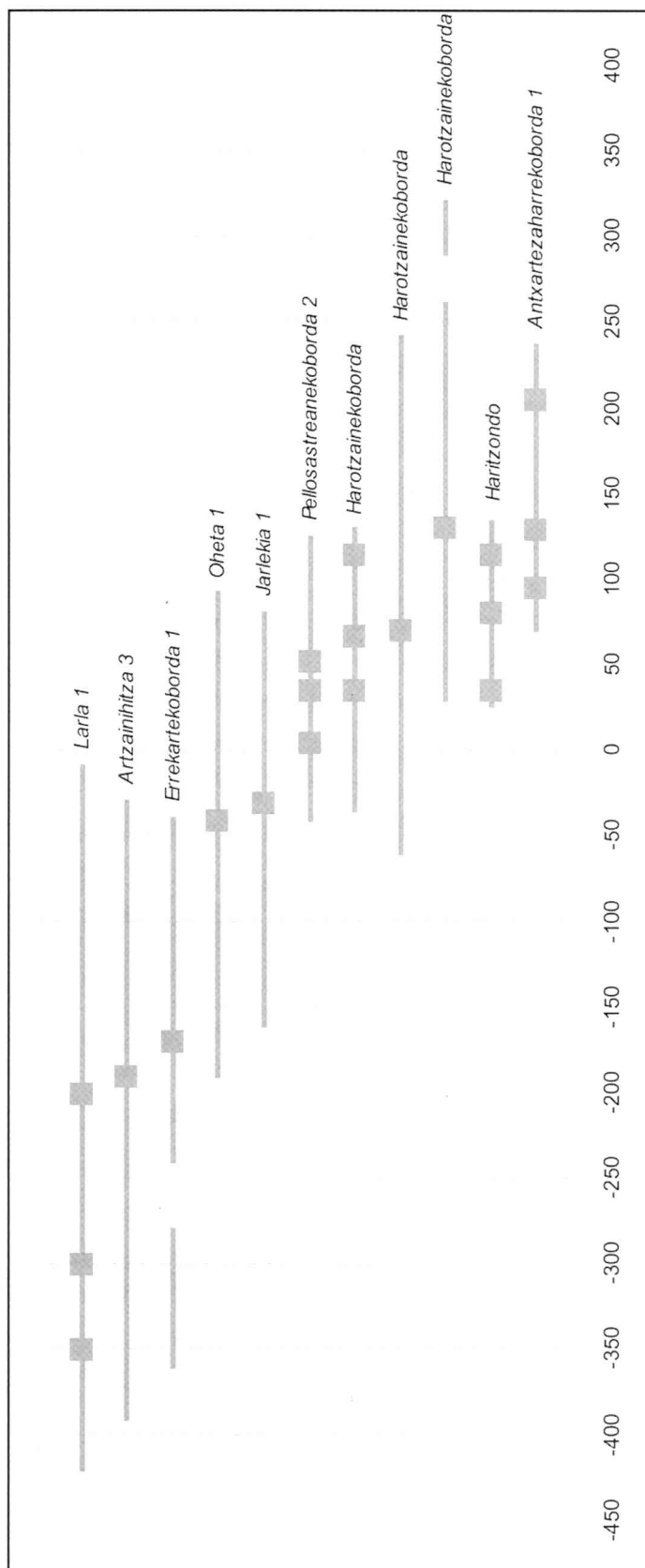
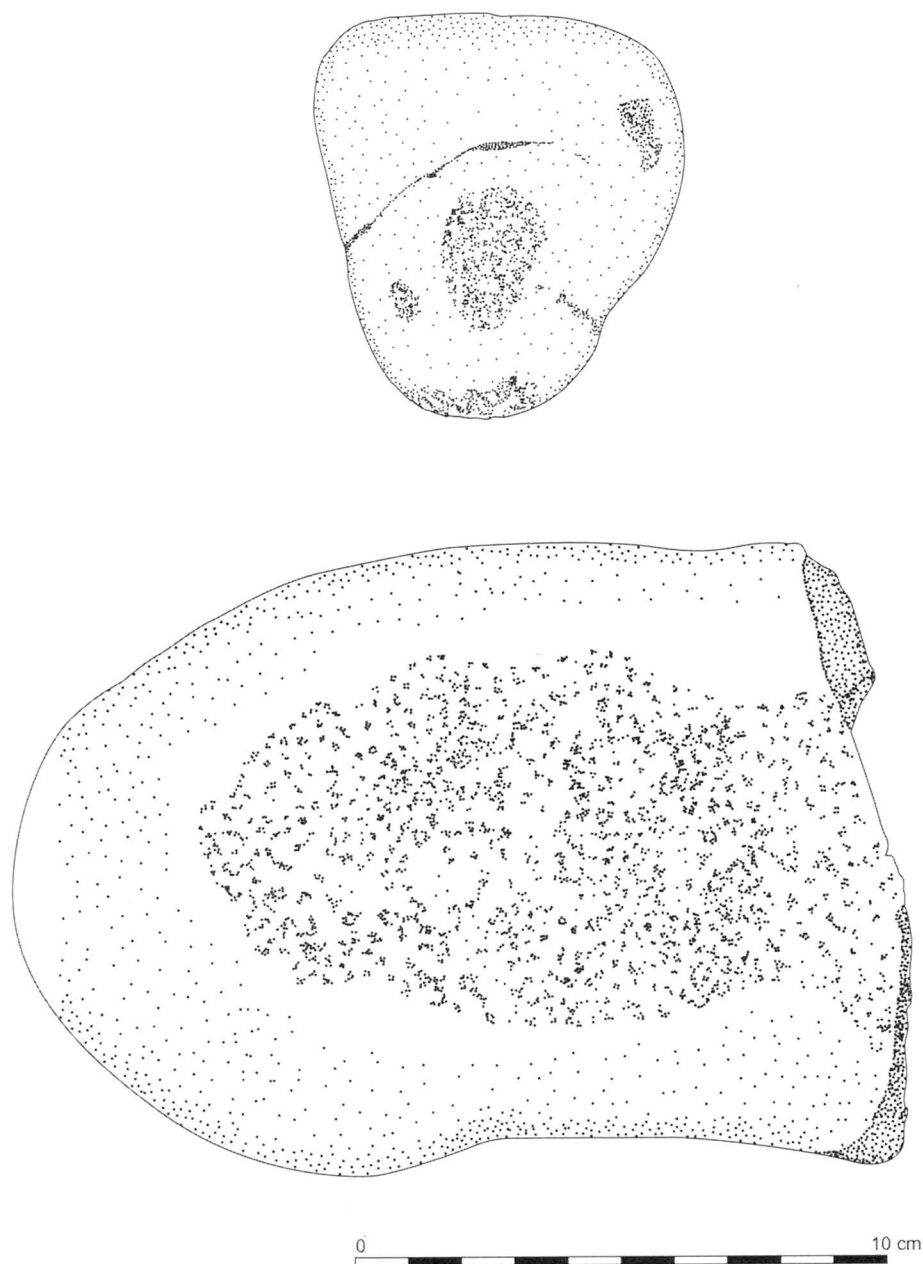


Fig. 4 - Chronologie de l'activité sidérurgique : datations par le radiocarbone de charbons de bois contenus dans les ferriers



ATELIER HAROTZAINKOBORDA
Broyon en quartz et table à broyer en granit

Fig. 5 - Outillage lithique découvert sur l'atelier Harotzainekoborda.

La réduction

Les interventions archéologiques menées sur le massif se sont encore soldées par la découverte de plusieurs structures de réduction remarquablement bien conservées. Les bas fourneaux mis au jour (Fig. 6), tous du même type, comprennent une partie enterrée (haut. 0,80 m) et une partie construite à l'air libre (haut. 0,20 à 0,30 m), la cuve étant conservée sur un peu plus d'1 m de hauteur. La partie basse, édifiée à l'intérieur d'une fosse réalisée dans le substrat rocheux (schiste), présente une section plus ou moins carrée de 0,5 à 0,6 m de côté, tandis que la portion supérieure, c'est à dire la partie à l'air libre, forme une sorte d'anneau en fer à cheval construit en petites dalles de grès prises dans de l'argile (diam. int. 0,60 m ; diam. ext. 0,80 à 1 m ; haut. 0,20 à 0,30 m). Les parois internes de la cuve sont constituées d'un revêtement composé d'argile et de schiste pilé.

Le maintien et la cohésion des deux parties de la cuve sont assurés par d'imposants piédroits en grès dressés à l'avant et sur toute la hauteur de la structure conservée. Plantées de chant, ces dalles devaient renforcer la paroi et servir de support à la partie supérieure de la cuve, au-dessus de la porte. Aucun élément de cette dernière n'est conservé entre les piédroits ; elle devait être conçue en argile et schiste pilé, et certainement détruite à la fin de chaque opération de réduction pour faciliter le défournement.

31



Fig. 6 - Bas fourneau de réduction de l'atelier Harotzainekoborda

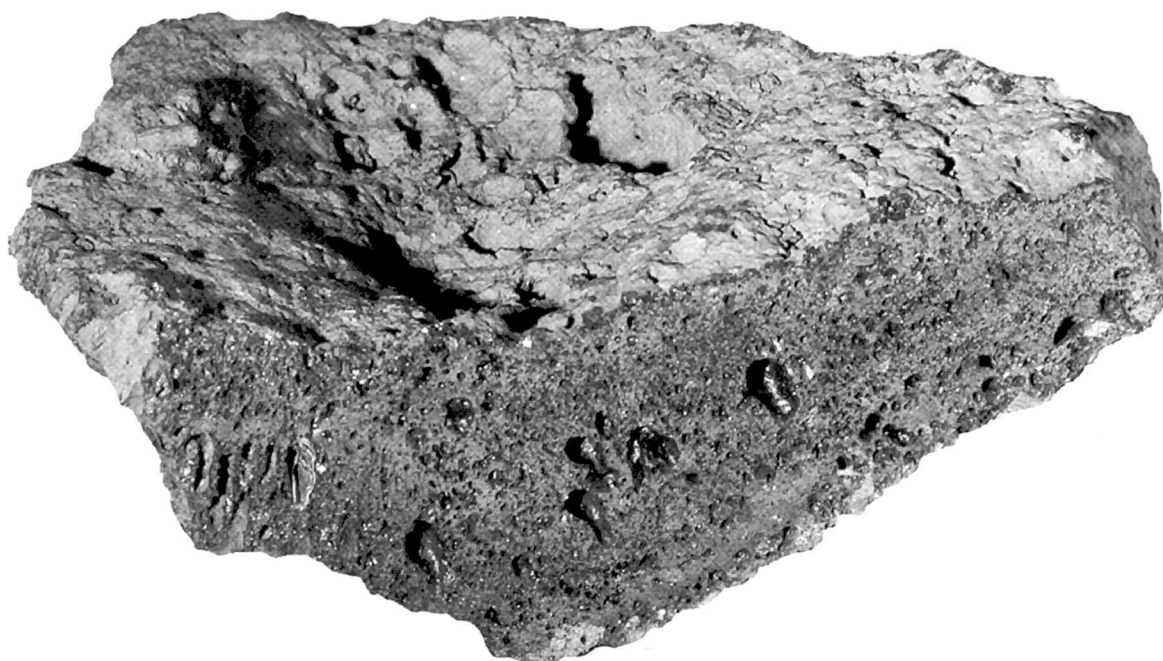


Fig. 7 - Culot de forge scié provenant d'un ferrier (diam. 13 cm ; épais. 3 cm).

Si l'on considère le volume des matériaux de construction effondrés à l'avant et à l'intérieur de la cuve, il semble que l'élévation originelle du four, en argile et dalles de grès, devait être comprise entre 1,30 et 1,50 m. Cette élévation modeste devait autoriser un chargement et une alimentation de la structure semi enterrée depuis le niveau de sol observé à l'arrière des fours. Le système mis en œuvre pour la montée en température des fours n'est en revanche pas restituable, les structures de réduction conservées ne possédant pas d'orifice d'aération, et aucun élément de tuyère n'ayant été découvert *in situ*. La morphologie des fours, avec une cuve largement enterrée, n'exclut pas un tirage naturel. Si l'on envisage en revanche une ventilation forcée, l'emplacement des tuyères reste problématique : soit elles étaient aménagées à l'arrière ou sur les flancs du four, ce qui les place à une trop grande distance du fond de la cuve (plus d'1 m), soit un soufflet était engagé dans la porte du four et actionné depuis la fosse de travail. Cet espace dégagé offrait en outre la possibilité d'accéder aux parties enterrées du four. Il permettait d'effectuer les réparations nécessaires entre deux opérations de réduction (curage de la cuve, rechapage de l'enduit interne et reconstruction de la porte), facilitait l'écoulement de la scorie et l'extraction de la loupe de fer*.

L'alimentation et la maintenance du bas fourneau

Au même titre que le minerai, le charbon de bois, en l'occurrence du charbon de chêne, constitue un élément fondamental de la chaîne opératoire de l'atelier et de l'activité métallurgique en général. Il en est l'unique combustible. Les investigations archéologiques menées n'ont révélé la présence d'aucune aire de charbonnage sur les ateliers de Larla. Dans l'état actuel des connaissances, il n'est pas possible de déterminer si la préparation du combustible était pratiquée dans l'atelier, ou au sein de charbonnières réparties sur le massif en fonction des réserves forestières de ce dernier. Dans un cas comme dans l'autre, un stock de combustible devait être constitué à proximité immédiate des bas fourneaux.

Parallèlement à ces questions d'alimentation, la maintenance de la structure de réduction requérait d'importantes quantités d'argile, un matériau indispensable aux réfections successives du four. L'avant de la structure, démoli à chaque défournement, devait être reconstruit en argile réfractaire, de même que le revêtement interne de la cuve nécessitait des rechapages. La provenance de ce composant indispensable reste indéterminée, de même que son lieu de stockage sur les ateliers métallurgiques n'a pas été identifié.

33

Le traitement de la loupe de fer

La présence de gros galets de grès rose à l'avant des bas fourneaux, de part et d'autre des fosses de travail, témoigne certainement d'un cinglage à chaud des éponges de fer. Ces dernières, extraites de la cuve des fours depuis la fosse, devaient être déposées sur les larges enclumes en pierre afin d'y être débarrassées de la scorie résiduelle. Les petits nodules ferreux qui jonchent encore le sol de travail des ateliers, de même que les traces d'impact qui marquent la surface des galets semblent valider cette hypothèse. Les galets ont en outre été intentionnellement brisés longitudinalement afin de renforcer leur stabilité.

Bien qu'aucune structure de forge n'ait été mise au jour sur les ateliers, la découverte de plusieurs culots de four de forme plano-convexe soulève quelques interrogations. Constitués d'une scorie noire et bulleuse contenant des grains de métal, les petits fonds de foyers proviennent selon toute vraisemblance de foyers de forge (Fig. 7). Leur présence parmi les rebus métallurgiques des ateliers indiquerait que les éponges de fer produites par les bas fourneaux quittaient les flancs de Larla sous la forme de barres de fer.

CONCLUSION

Bien que de nombreuses incertitudes demeurent, notamment à propos du mode de fonctionnement des fours de réduction, il est d'ores et déjà établi que la technique métallurgique proprement dite était maîtrisée par les métallurgistes de Larla. Ceux-ci pratiquaient leur activité au sein d'ateliers modestes (ferriers peu volumineux) et indépendants les uns des autres, en utilisant vraisemblablement les bas fourneaux de façon intensive (le four unique de l'atelier *Harotzainekoborda* a produit à lui seul plus de 18 tonnes de scories*). La mise au jour de plusieurs bas fourneaux et éléments de bas fourneaux semble en outre révéler que les structures de réduction étaient rigoureusement identiques d'un atelier à l'autre. Cette architecture commune, assure que, malgré une compartimentation, un certain cloisonnement de l'activité, les pratiques des métallurgistes de Larla étaient cohérentes.

L'intérêt principal du site archéologique résidant sans doute dans le fait que le massif recèle les vestiges miniers associés à l'activité métallurgique, il convient encore d'estimer précisément l'ampleur des ouvrages extractifs anciens, de restituer les dynamiques de l'exploitation, et surtout d'évaluer le degré de technicité des mineurs antiques. Il faut encore s'assurer, comme semblent l'indiquer certains ouvrages souterrains, que la mine qui alimentait les ateliers métallurgiques était organisée et gérée. Les chantiers profonds, de même que les deux travers-bancs anciens du secteur minier *Oheta* révèlent effectivement que certains chantiers d'exploitation antiques développés en souterrain bénéficiaient d'ouvrages d'assistance pour l'exhaure et/ou l'accès aux zones minéralisées. La confection de tels ouvrages, des réalisations qui en différant l'exploitation du minerai ajournaient le profit des exploitants, témoigne d'une organisation et d'une rationalisation du travail. Un tel fonctionnement, destiné à optimiser le rendement de la mine, nécessitait sans doute des investissements financiers. Il ne pouvait être le fait d'initiatives isolées. Les mineurs étaient fédérés.

Le bilan de cinq années de recherche consacrées à la recension des ferriers et des mines, à la datation et à l'étude archéologique des ateliers métallurgiques, s'il ne peut prétendre à l'exhaustivité, n'en dessine pas moins une bonne représentation du centre de production ancien. Le pôle de Larla qui entre en activité dès le IV^e siècle av. J.-C. constitue à ce jour le plus ancien témoignage de l'activité sidérurgique pyrénéenne. Avec plus de quarante ateliers de réduction implantés au cœur même d'un important site minier, il peut être considéré comme un des centres sidérurgiques antiques majeurs des Pyrénées Occidentales. Sa production égalait sans nul doute celle des *pagani ferrarienses* des Pyrénées centrales ¹⁴. ■

Bas fourneau : Four de réduction utilisé pour l'élaboration de fer métal à partir de minerai de fer et de charbon de bois.

Blende : Sulfure de zinc (ZnS), principal minerai de ce métal.

Chalcopyrite : Minerai de cuivre. Sulfure de cuivre Cu_2S .

Cinglage et forgeage des éponges de fer : Procédé métallurgique permettant l'enrichissement de la loupe de fer (éponge de fer) par martèlement.

Ferrier : Amas de déchets issus du fonctionnement d'un bas fourneau (scories, fragments de four, charbon de bois).

Forge à la catalane : Usine métallurgique dans laquelle le minerai de fer est transformé en fer métal par le biais d'un bas fourneau à soufflerie hydraulique.

Four de grillage : Four ouvert permettant le chauffage du minerai pour son enrichissement.

Goethite : Minerai de fer. Hydroxyde $\text{FeO}\cdot\text{OH}$.

Haldes : Déblais miniers stériles accumulés au débouché des galeries.

Loupe de fer : Masse ferreuse ou de fonte, renfermant des impuretés (scories) éliminées au cours du cinglage et forgeage au marteau.

Ordovicien : Deuxième période de l'ère primaire.

Permo-Trias : Nom utilisé pour désigner des formations gréseuses datant du Permien (dernière période de l'ère primaire) et/ou du Trias (première période de l'ère secondaire).

Réduction : Opération chimique qui consiste à éliminer l'oxygène du minerai pour obtenir du métal.

Scories : Résidus métallurgiques s'écoulant d'un fourneau de réduction.

Sidérite : Minerai de fer. Carbonate FeCO_3 .

Stibine : Sulfure d'antimoine (Sb_2S_3), principal minerai de ce métal.

Travers-banes : Galeries réalisées dans des niveaux stériles donnant accès aux chantiers d'extraction du minerai. Elles servent à la circulation, à l'exhaure, au roulage, à l'aérage...

Bibliographie

- BEYRIE A., FABRE J.-M. et SABLAYROLLES R., 2000, Les hommes de fer du dieu Ageio. Exploitation antique du fer dans les Hautes Baronnies (Hautes-Pyrénées), *Dossier Mines et Métallurgies en Gaule*, *Gallia* N°57, pp. 27-52.
- BEYRIE A., 2002, La métallurgie antique du fer sur le massif de Larla (commune de Saint-Martin-d'Arrossa), In *La Vallée d'Ossès en Basse-Navarre* ORPUSTAN J.-B. (dir.), 2002, pp. 287-294.
- BEYRIE A., 2003, *Mines et métallurgies antiques au Pays Basque : un vecteur de romanisation ?*, thèse de Doctorat en Science de l'Antiquité, mention Archéologie, Université Toulouse-le-Mirail.
- BEYRIE A., GALOP D., MONNA F. et MOUGIN V., à paraître, La métallurgie du fer au Pays Basque durant l'Antiquité. Etat des connaissances dans la vallée de Baigorri (Pyrénées-Atlantiques), *Aquitania* N°22.
- BOHLY B., 1988, Permanence des techniques dans les mines de fer jusqu'au XIX^e siècle : l'exemple de Bourbach-le-Bas (Haut-Rhin). In *113^e Congrès National des Sociétés Savantes*, Strasbourg, pp. 187-204.
- B.R.G.M., Carte géologique de la France, 1/50 000, lholdy, XIII-45. N° 1027.
- DIETRICH (Baron de), 1786, *Description des gîtes de minerais des forges et des salines des Pyrénées*, Paris-Genève.
- LEFEBVRE M., 1838, Sur l'usine à fer de Banca ou de Baigorri, et sur les mines d'où elle tire ses minerais, *Annales des Mines*, 3^e série, pp. 85-102.
- LE VERRIER U., 1888, *Rapport sur les mines de Banca : I. Géologie générale ; II. Etude des filons de fer ; III. Filons de cuivre*, Saint-Etienne.
- MACHOT P. (dir.), 1995, *Mines et établissements métallurgiques de Banca*, Biarritz/Saint-Etienne-de-Baigorri.
- MACHOT P., 2000, *L'industrie sidérurgique dans les Pyrénées occidentales (1803-1868)*, thèse de Doctorat en Histoire, Université de Paris I.

Bibliographie

- MACHOT P. et PARENT G., 2002, Mines et métallurgie en vallée de Baïgorry, In *La vallée de Baïgorry, Baigorriko ibarra*, Saint-Etienne-de-Baïgorry, pp. 107-145.
- ORPUSTAN J.-B. (dir.), 2002, "Urzaiz", *La vallée d'Ossès en Basse-Navarre, Orzaizeko ibarra*, Saint-Etienne-de-Baïgorry.
- PALASSOU, 1784, *Essai sur la minéralogie des Monts-Pyrénées*, Paris.
- PUJOLLE E., 1995, La forge de Banca, construite en l'an VIII par l'ingénieur Muthuon, était-elle catalane ou navarroise ? In MACHOT P. (dir.), 1995, pp. 251-282.
- VIE G., 1980, Au sujet de trois anciennes mines du Pays Basque français : la mine de fer d'Ustelleguy-Arrossa, quelques notes de géologie et d'histoire ; la mine de pyrite de fer d'Itxassou ; la mine de fer spathique d'Ainhoa, *Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne* N° 136, pp. 433-455.



Notes

- 1 BEYRIE A., 2003, *Mines et métallurgies antiques au Pays Basque : un vecteur de romanisation ?*, thèse de Doctorat en Science de l'Antiquité, mention Archéologie, Université Toulouse-le-Mirail.
- 2 PALASSOU, 1784, *Essai sur la minéralogie des Monts-Pyrénées*, Paris, p. 10 et 13.
- 3 DIETRICH (Baron de), 1786, *Description des gîtes de minerai des forges et des salines des Pyrénées*, Paris-Genève, p. 465.
- 4 PUJOLLE E., 1995, La forge de Banca, construite en l'an VIII par l'ingénieur Muthuon, était-elle catalane ou navarroise ? In : MACHOT P. (dir.), 1995, pp. 257-261.
- 5 LEFEBVRE M., 1838, Sur l'usine à fer de Banca ou de Baïgorry, et sur les mines d'où elle tire ses minerais, *Annales des Mines*, 3^e série, pp. 85-102.
- 6 VIE G., 1980, Au sujet de trois anciennes mines du Pays Basque français : la mine de fer d'Ustelleguy-Arrossa, quelques notes de géologie et d'histoire ; la mine de pyrite de fer d'Ixassou ; la mine de fer spathique d'Ainhoa, *Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne* N° 136, pp. 438-439.
- 7 Le nom de "mine d'Ustelegi" utilisé à partir du XVIII^e siècle désigne les travaux réalisés sur le filon de sidérite principal, celui de "mines de Larla" désigne plus globalement les ouvrages effectués sur l'ensemble des minéralisations du massif.
- 8 MACHOT P., 2000, *L'industrie sidérurgique dans les Pyrénées occidentales (1803-1868)*, thèse de Doctorat en Histoire, Université de Paris I, p. 168.
- 9 Dans l'Est de la France l'usage de la poudre est avéré à partir de 1635-1640.
- 10 DIETRICH (Baron de), *op. cit.*, p. 465.
- 11 Pour la permanence des techniques dans les mines de fer nous renvoyons notamment au travail de B. Bohly concernant une mine de fer du massif Vosgien : BOHLY B., 1988, Permanence des techniques dans les mines de fer jusqu'au XIX^e siècle : l'exemple de Bourbach-le-Bas (Haut-Rhin). In 113^e Congrès National des Sociétés Savantes, Strasbourg, pp. 187-204.
- 12 La taille au feu, un procédé qui consiste à fragiliser et à faire éclater la roche par le feu lorsque sa dureté rend inefficace l'usage d'un outillage manuel, est encore pratiquée dans la vallée des Aldudes au XVIII^e siècle. Dietrich écrit à propos des galeries de recherche pour plomb du ravin d'Haira : "Au surplus, le rocher étoit si dur dans l'un et dans l'autre de ces travaux, qu'il falloit le secours du feu pour en faire l'extraction" (DIETRICH (Baron de), *op. cit.*, p. 498).
- 13 *Travaux des Bois* (Beta-172797) : Age B.P. 400 ± 60 ; Age calibré 1420 à 1640 ap. J.-C. ; Pic de probabilité 1460. *Travaux du Lac* (Beta-187250) : Age B.P. 310 ± 50 ; Age calibré 1460 à 1660 ap. J.-C. ; Pics de probabilité 1530, 1550, 1630.
- 14 L'exploration archéologique du haut bassin de l'Arros et du Bouchidet (Hautes-Pyrénées), initiée en 1994-1995, s'est soldée par la découverte d'un district comprenant de nombreux vestiges miniers et trente-trois ferriers. Une phase antique de l'activité est assurée par la chronologie de huit crassiers (I^{er}-V^e siècle ap. J.-C.) (BEYRIE A., FABRE J.-M. et SABLAYROLLES R., 2000, Les hommes de fer du dieu Ageio. Exploitation antique du fer dans les Hautes Baronnies (Hautes-Pyrénées), *Dossier Mines et Métallurgies en Gaule, Gallia* N° 57, pp. 27-52.).



LE LOUGRE BRILLANT

Fameux navire qui a marqué l'histoire maritime de Bayonne à la fin du XVIII^e siècle

JEAN ROUFFET

À Jules Rouffet, mon père (1901-1985)

Résumé :

Tour à tour contrebandier et corsaire anglais, aviso de la République française et gardien du port de Bayonne, le lougre *Brillant* devint à la fin du XVIII^e siècle une légende vivante en Cornouaille anglaise et à Bayonne par ses qualités exceptionnelles de manœuvrabilité et de vitesse. Son image est parvenue jusqu'à nous, minutieusement peinte d'après nature, sur un plat en faïence de la manufacture de Saint-Esprit-Bayonne.

39

Laburpena :

Aldizka kontrabandixta eta itsaslapur ingles, frantses errepublikaren aviso eta Baionako portuaren zaintzale, Brillant luggera leienda bilakatu zen XVIII. mende azkenean Cornouaille ingles eskualdean eta Baionan, biziki erabilgarria eta zalua zelakotz. Haren itxura gutaraino heldu da, zehatz-mehatz margoturik orduan, Santezpiko buztin-ontzigintza lantegitik atera plata batean.

MOTS CLÉS

lougre,
corsaire,
aviso,
faïence de Saint-Esprit Bayonne,
auberge.

Hitz-gakoak

lugger,
itsaslapur,
aviso,
Santezpiko buztin-ontzi,
ostatu.

INTRODUCTION

Lorsqu'il y a une soixantaine d'années, mon père Jules Rouffet ¹ fit l'acquisition dans une vieille maison de Bayonne d'un plat en faïence de la fin du XVIII^e-début XIX^e siècle, il ne se doutait pas que le beau trois-mâts qui s'y trouvait soigneusement peint, n'avait pas fini de voguer dans l'imagination familiale (Fig. 1 et 2). La reproduction minutieuse d'un bateau sur une faïence française est rarissime ². Quel bateau, parmi les nombreux navires fréquentant le port de Bayonne, méritait cet honneur insigne ?

Pendant longtemps, très longtemps même, ce bateau "bayonnais", garda son mystère jusqu'au jour où je me décidai à essayer de l'éclaircir. Je m'adressai au Vice-amiral Dambier, secrétaire général de la Société des Sciences, lettres et Arts de Bayonne qui eut la grande amabilité de me faire parvenir des extraits d'un dictionnaire de la marine ³ grâce auxquels je pus, en un premier temps, déterminer le type de navire : c'était un lougre, facilement reconnaissable par la forme et le nombre de ses voiles, sa mâture très particulière, penchée vers l'arrière, le beaupré saillant de la proue et le mât de tapecul de la poupe.

Le Musée d'Aquitaine à Bordeaux possède une maquette de lougre 1^{er} Empire, très voisine de ce bateau (Fig. 3).

Mais qu'est-ce qu'un lougre et pourquoi un lougre ?

Le Grand Dictionnaire Universel du XIX^e de Pierre Larousse, après avoir exposé les caractéristiques techniques du lougre, esquisse le portrait séduisant de ce bateau, bien à part des autres : ...La fortune de ce bâtiment, comme partout, a été faite par les romanciers : tout forban, tout flibustier, doit monter un lougre. Il file comme un goéland lorsqu'il se couvre de toile ; mais craint-il l'œil du guetteur de mer, ses hautes voiles disparaissent aussitôt ; il rase les rochers avec lesquels il semble se confondre. Sa voilure change suivant l'occasion. De loin, il ressemble à un brick, puis il se déguise tout à coup, ce n'est plus un brick, plus un lougre même : c'est un honnête navire, une goélette légère, un yacht de plaisance. Le lougre est le bâtiment le plus capricieux, le plus fin, le plus roué qui flotte sur les flots...

Ces derniers mots reflètent bien le propre du lougre : il vole sur les flots et c'est ainsi que le peintre sur faïence a voulu le représenter, effleurant la crête des vagues peintes d'un vert glauque "océan" très réussi.

1. Le lougre du plat et l'auberge "Au lougre Brillant".

Le premier lougre de la Marine Royale fut l'*Espiègle* ⁴ fabriqué en 1773 selon les plans d'un lougre de la Royal Navy que les autorités maritimes françaises s'étaient procurées.

Fin 1793, huit lougres de guerre seulement étaient en service dans la marine de guerre française, armés de 4 à 10 canons ⁵, aucun ne portant 12 canons en batterie.

Quand nous regardons de plus près le lougre sur le plat en faïence, nous apercevons nettement une batterie de 6 canons sur chaque bord, donc 12 canons au total. Et en continuant notre observation, nous remarquons flottant à chacun des trois mâts, des drapeaux tricolores de formes différentes. Ce tricolore doit être interprété comme bleu-blanc-rouge, bien que seule la couleur bleue ait été réellement reproduite. En effet le peintre a utilisé le vert à la place du blanc pour le distinguer du blanc du fond du plat et le jaune à la place du rouge, car cette dernière couleur ne pouvait être alors obtenue au grand feu (sur des assiettes contemporaines de la même fabrique les coqs présentent une crête jaune !). Ces drapeaux sont ceux décrétés par la Convention Nationale le 17 pluviôse an II (5 février 1794) pour les navires de la République et figurent sur le plan d'exécution des pavillons nationaux, guidons et flammes annexé au décret. En poupe se trouve le pavillon national (accroché à la partie haute du mât de tapecul) ; en haut du grand mât flotte la flamme nationale (marque réglementaire d'un bâtiment de la République) et en haut du mât de misaine a été placé un pavillon à deux pointes dit guidon de commandement.

Si l'on fait maintenant une synthèse des renseignements obtenus sur ce trois-mâts, on peut affirmer qu'il s'agit d'un lougre de guerre de 12 canons en batterie, à ne pas confondre avec un corsaire puisque portant la flamme nationale et le guidon, pavillons que seuls les bâtiments de la République avaient le droit d'arborer.

Mais alors pourquoi ce lougre, bâtiment assez rare, puisque fin 1793 on n'en dénombre que huit dans la flotte de la République et qu'aucun d'entre eux ne porte autant de canons que celui de notre plat ? Dans son livre intitulé *Les corsaires bayonnais*, publié à Bayonne en 1856 ⁶, Edouard Lamoignon raconte une altercation entre les corsaires de l'*Invincible Napoléon* et ceux du *Général Augereau*, qu'il situe rue des Cordeliers à Bayonne, rendez-vous obligé des marins à cette époque (1^{er} Empire)... dans un des principaux bouchons, dont l'enseigne reflétait une marine de quelque Vernet du cru, en bas de laquelle on lisait "Au Lougre Brillant".



Fig 5 - Entrée de l'auberge "Au Lougre Brillant", bois gravé de Gustave Alaux, peintre de la Marine

Qu'était-ce donc ce "Lougre Brillant", peint au surplus sur une enseigne ? Ducéré mentionne l'auberge sous le nom de "Lougre brillant" (avec un b minuscule) en affirmant en 1892 que *l'enseigne existait encore il y a peu d'années* ⁷. Dans une œuvre posthume ⁸, publiée en 1915, il est de nouveau question de cette *enseigne imagée existant encore, il y a peu d'années dans la rue Sainte-Ursule* (quartier Saint-Esprit).

L'ouvrage *Le Vieux Saint-Esprit* édité à Bayonne en 1938 nous renseigne sur l'emplacement exact de cette auberge, au n°1 de la rue Sainte-Ursule, qui était tenue par la veuve Rospide, ses clients étant composés *surtout de marins, nombreux à cette époque, de charpentiers et calfats*. Auberge et enseigne ont depuis longtemps complètement disparu que ce soit dans la rue des Cordeliers ou à la rue Sainte-Ursule.

L'enseigne a-t-elle été transférée de la rue des Cordeliers à la rue Sainte-Ursule et à quelle époque ? Question que je n'ai pu résoudre. Elle figure sur un beau bois gravé de Gustave Alaux, peintre de la Marine dans une édition de 1927 du livre de Lamaignère ⁹ (Fig. 4) : le peintre y représente l'entrée du cabaret, rue des Cordeliers (Fig. 5). On y voit deux joyeux marins, bras dessus, bras dessous, en uniforme de l'époque, sabre d'abordage sur le côté, l'un tenant une bouteille de vin de la main droite et un gobelet de la main gauche. Par l'ouverture de la porte, on aperçoit un marin attablé portant un toast "Au lougre Brillant" parmi les acclamations de ses camarades. L'enseigne montre le lougre franchissant l'embouchure de l'Adour, voiles gonflées, cap au large, par une mer agitée (La Barre), laissant à tribord sur la rive droite, une tour de guet ou de signaux.

Existait-il seulement un lougre du nom de "Brillant" ? C'est là où commence réellement notre histoire.

2. Un combat insolite : gabarre contre lougre. Lionne contre Brilliant. "Qui est pris qui croyait prendre".

Nous sommes en décembre 1793, nivôse an II, à Bayonne. La France et la Grande-Bretagne sont en guerre depuis février de cette même année. Le 30 octobre (9 brumaire) Saint-Esprit devint "Jean-Jacques Rousseau", la terreur sévissait, orchestrée par les représentants Monestier, Pinet, Dartigoeyte et Cavaignac. Des frégates espagnoles (l'Espagne et la France étant aussi en guerre depuis mars 1793) guettaient les navires sortant de l'embouchure de l'Adour. La *Lionne*, gabarre de la République, mouillée au Boucau, était prête à appareiller depuis le 12 octobre 1793, chargée de bois destiné à la construction navale à l'arsenal de Rochefort,

elle attendait le moment favorable pour franchir la Barre, celle-ci étant restée impraticable depuis cette date par suite du mauvais temps ¹⁰.

Cette gabarre construite à Bayonne en 1784 par Antoine Haran sur les plans de Joseph de Boissieu, jaugeait 350 tonneaux et était armée de 18 canons et 2 perriers. Elle était considérée comme un bon bateau et une bonne *marcheuse* ¹¹. Une aquarelle de Frédéric Roux représente ce navire ¹² (Fig. 6). Son capitaine était le lieutenant de vaisseau Jean-Louis Guillotin. Charentais, né à Barbezieux et d'origine noble, son nom complet était Guillotin de Gonthière. Excellent marin, servant loyalement, il fit une très honorable carrière puisqu'il devint capitaine de vaisseau et eut plusieurs commandements importants, mais du fait de sa naissance, il était toujours suspecté de sympathies royalistes.

C'est ainsi que le 30 ventôse an VI (20 mars 1798), fête de la Souveraineté du Peuple, alors qu'il était à Bayonne à bord de la frégate la *Franchise* qu'il commandait, Bridon, chef des mouvements du port, porta plainte contre lui au Directoire Exécutif pour n'avoir pas pavoisé son navire et l'avoir fait seulement le dimanche suivant en mettant aux places d'honneur les pavillons anglais et portugais. Il fallut un rapport de Basterreche, commissaire du Directoire Exécutif près de l'administration municipale de la Commune de Bayonne, pour disculper Guillotin, en invoquant le mauvais temps qui aurait risqué de détériorer totalement les pavillons et en qualifiant Guillotin de bon citoyen et d'officier très distingué. Basterreche écrivit même dans son rapport que Bridon était *un homme complètement nul qui ne sait que signer son nom et est tout à fait incapable d'exercer la place qui lui est confiée*.

Guillotin mourut à Rochefort le 27 novembre 1807 alors qu'il occupait les fonctions de chef militaire et suppléant au Préfet maritime. À la demande de pension de sa veuve, qui exposait sa difficile situation financière, le ministre de la Marine écrivit de sa main : *Cette famille n'a pas de besoin. Suivre la loi, car les services dont il s'agit ne sont pas dans le cas d'exception*. L'ostracisme continuait ainsi même après la mort.

La *Lionne* était une habituée du port de Bayonne où elle chargeait très souvent des bois de construction et des barils de brais et de goudron nécessaires à l'arsenal de Rochefort. On lit dans une lettre du 11 pluviôse an II (30 janvier 1794) du commandant du port de Rochefort à celui de Bayonne ¹³ : *Comme le Ministre m'a prescrit de m'adresser à Bayonne pour les besoins du port de Rochefort, en brais gras et goudrons, je te prie de faire la demande au citoyen Larrouy de 1 000 barils de brais gras, 2 000 barils de goudron et de t'occuper de l'envoi successif de cet approvisionnement. Je te prie aussi de t'occuper aussi de l'envoi de la mâturation des*

Pyrénées, annoncée par le Ministre dès la fin de Brumaire, ainsi que du bois et surtout des bois courbants dont nous manquons absolument. Rappelons que le brais gras, résidu de résine, servait d'enduit pour les hauts de navires et les goudrons étaient nécessaires pour le calfatage de la carène et l'imprégnation des cordages. Ces produits provenaient du Marensin, petit pays des Landes à l'ouest de Dax, qui s'en était fait une spécialité depuis le début du XVII^e siècle, et étaient réputés dans toute l'Europe.

Les bois étaient des bois de chêne provenant de la Chalosse et du Labourd et avaient également une grande réputation de même que les mâts en sapin des Pyrénées. Les bois courbants dont il est question dans la lettre et dont le besoin était si urgent, étaient destinés aux parties courbes du navire et réservés par la marque "du marteau de la Marine" sur les arbres dans les propriétés privées ou publiques, par des agents forestiers spécialisés. Ces bois ne pouvaient être vendus qu'aux fournisseurs de la Marine. Le Gouvernement accordait une prime pour chaque stère, en ordre décroissant pour un stère de 1^{ère}, 2^e ou 3^e espèce.

Un tel chargement était hautement désirable pour tout arsenal européen. Il arrivait que les autorités de Rochefort dépêchent plusieurs bâtiments de guerre à l'embouchure de l'Adour pour escorter la *Lionne*. Mais le vrai problème restait le passage de la Barre. On pourrait d'ailleurs résumer avec humour ces allées et venues Bayonne-Rochefort de la *Lionne* par la périphrase suivante : "La bagarre de la gabarre contre la Barre" !

Finalement, le 8 nivôse an II (28 décembre 1793), Guillotin, exaspéré par son attente forcée, au cours de laquelle il rédigea un volumineux rapport sur les problèmes de la Barre, se décida à sortir de l'Adour en dépit des menaces des frégates espagnoles. Il longea lentement et prudemment la côte landaise avec son navire lourdement chargé. Le 10 nivôse (30 décembre) à la hauteur d'Arcachon, à une heure de l'après-midi, il découvrit un lougre-corsaire anglais (*privateer*) venant sur lui. Comme il le dit dans son rapport au ministre de la Marine du 15 nivôse an II, ce navire *me livra combat à 5 heures du soir après m'avoir bien examiné et jugé que je ne pouvais être qu'un bâtiment marchand. Je lui ai fait voir le contraire, car j'ai eu le plaisir de lui faire danser la Carmagnole jusqu'à 7 heures, heure à laquelle il a amené* ¹⁴. Guillotin, l'aristocrate de naissance, essayait peut-être par ce langage de se faire passer pour un vrai révolutionnaire en faisant allusion au célèbre air à la mode depuis les récentes opérations au Piémont (Carmagnolo).

Dans le rapport rédigé à l'issue du combat, à bord de la *Lionne*, le 10 nivôse ¹⁵ (Fig. 7 et 8), il est dit qu'au cours du combat assez vif, le lougre eut deux

hommes blessés, son mât de misaine coupé ainsi que plusieurs de ses manœuvres, et cinq boulets à sa flottaison. Six blessés étaient à déplorer sur la *Lionne*, une pièce de ses canons ayant crevé dans l'action.

Ce lougre anglais s'appelait *Brilliant*, avait un équipage de 50 hommes y compris l'état-major et était armé de 12 canons de 4 et 2 howitzers de 9. Il avait pour capitaine Louis Rouxel (parfois écrit Roussel) et était la propriété des armateurs Lasserre, Robinson et C^{le} de l'île de Guernesey d'où il était parti le 8 décembre. Quatre français prisonniers se trouvaient à son bord.

Comment expliquer qu'un navire aussi manœuvrable et bien armé que le *Brilliant* ait pu succomber devant un bateau de transport lourdement chargé ? La raison principale devait être le manque d'accoutumance du Capitaine Louis Rouxel à ce navire dont il assumait le commandement depuis peu de temps, sa lettre de marque datant du 21 octobre 1793. Il est en effet bien connu que les lougres sont des navires difficiles à manœuvrer, ce que réussissait magistralement John Quiller, son précédent capitaine. Il y eut en outre une part de malchance, les boulets français, par leur impact, l'ayant irrémédiablement désarmé.

46

Le lieutenant de vaisseau Guillotin détacha un équipage de prise sur le *Brilliant* et les deux bateaux rejoignirent ainsi la rade de l'île d'Aix le 12 nivôse an II, deux jours après le combat. Guillotin pouvait être fier de sa prise : le *Brilliant* était un fin bateau de 120 tonneaux, de 25 m environ de long, bien armé.

Dès son arrivée à Rochefort, il fit l'envie du Commerce et la Marine de la République eut toutes les peines du monde à l'y soustraire pour l'intégrer dans sa flotte de combat. Le commandant de la Marine à Rochefort, le Vice-amiral Martin, écrira rétrospectivement à ce sujet en 1798 : *Depuis longtemps le lougre le Brilliant était convoité, le Commerce a fait l'impossible pour l'avoir, enfin on a réussi à l'obtenir...*¹⁶. Le *Brilliant* avait déjà une solide réputation, aux dépens des navires marchands français. Il aurait été volontiers acquis par un armateur français pour pratiquer la guerre de course, activité qui pouvait être fort lucrative. On pense en particulier à certains armateurs bayonnais tels les frères Chegaray, puissante maison qui armait des navires sur toute la côte atlantique.

La liquidation du *Brilliant* eut lieu le 2 floréal an II (21 avril 1794) à Rochefort, chaque membre d'équipage de la *Lionne* eut droit à une somme d'argent en fonction de son grade.

3. Histoire du *Brilliant* anglais.

En effet la réputation du *Brilliant* n'était pas usurpée. Ce fut l'un des plus célèbres corsaires anglais de l'époque. Il faut se transporter dans la Cornouaille anglaise, dans le petit port de Polperro dont l'historien maritime Jeremy Rowett Johns donne une description pittoresque ¹⁷. Vers 1780, Polperro est un village de pêcheurs de quelques centaines d'habitants, bâti à l'embouchure d'une crique étroite donnant sur la mer, d'où provenait une forte odeur de poisson stocké au rez-de-chaussée des maisons. Activité certes pacifique mais qui en cachait une autre, beaucoup plus rentable et illicite : c'était un lieu de contrebandiers (*smugglers*) qui était spécialisé dans l'achat sur l'île de Guernesey de produits non taxés, transportés par mer jusqu'au village et vendus avec profit en Grande-Bretagne.

En temps de guerre avec la France, les mêmes bateaux étaient transformés en corsaires, la vente des prises étant plus fructueuse que la contrebande et ayant l'avantage de la légalité, puisque les navires bénéficiaient alors de lettres de marque accordées par l'Amirauté. Pour ces activités, tant en temps de paix qu'en temps de guerre, Polperro possédait plusieurs atouts d'importance. D'abord un homme providentiel, Zephaniah Job, qui, disposant de moyens financiers importants, était devenu le banquier de la flottille et prenait en charge tous les arrangements nécessaires. Ensuite une population de rudes marins, la plupart du temps analphabètes mais connaissant à fond depuis leur enfance la navigation côtière dans cette mer dangereuse où récifs et courants abondaient.

Des embarcations exceptionnelles, adaptées à cette mer, étaient construites dans les chantiers locaux à Fowey et Mevagissey : c'étaient surtout des lougres bâtis pour la vitesse et la manœuvrabilité. Une des caractéristiques de ces lougres était la longueur inhabituelle du beaupré dans le but de donner un supplément de vitesse nécessaire pour la course, et le cas échéant, de façon inavouée, échapper aux bateaux de la douane anglaise (*revenue cutters*) en temps de paix. Cette longueur de beaupré était une affaire de telle importance qu'un règlement fut mis en vigueur, imposant sous peine de saisie que tout navire jaugeant plus de 50 tonneaux devait avoir un beaupré mesurant au maximum les deux tiers de la longueur totale du bateau.

Quand nous examinons le lougre peint sur le plat de Bayonne, nous nous apercevons en effet que le beaupré fait très exactement les deux tiers de la longueur du navire, alors que les lougres construits en France avaient des beauprés assez courts, inférieurs à la moitié de cette longueur.

Parmi les navires de Polperro, le lougre *Brilliant* était l'un des plus connus. La première mention du *Brilliant* apparaît en 1784, son capitaine John Quiller ayant reçu à cette date 500 £ sterling pour onze voyages ¹⁸. Malgré des recherches assidues, aucun élément sur la date et lieu de construction du navire n'a été trouvé, les enregistrements n'ayant débuté qu'en 1784 et très peu de registres ont survécu.

Le bateau est décrit dans un inventaire datant de septembre 1786 :

Le Brilliant, lougre à trois mâts de 120 tonneaux

Coque, mâts, vergues et gréements en bon état à son arrivée de la mer, 1 grand-voile pour le grand mât, 1 grand-voile pour le mât de misaine, 1 hunier de misaine, 1 grand hunier, 1 voile pour le mât de misaine, 2 voiles de tempête pour le mât de misaine, 1 voile de tempête pour le grand hunier, 4 focs, 3 tapeculs, 2 câbles presque neufs et 2 ancres en bon état, 1 bouilloire pour le thé, 2 boussoles en cuivre avec divers autres équipements appartenant au lougre Brilliant.

Le *Brilliant* était la propriété, comme tous les bateaux de Polperro d'un "syndicat", petit groupe de pêcheurs et autres qui partageaient les frais d'achat du navire, les coûts de son armement et les gains des prises. Parmi ceux-ci figuraient Zephaniah Job et le commandant du navire, John Quiller. Quiller (1741-1804), ne savait ni lire ni écrire (il signait avec une croix) et avait acquis une formidable réputation d'intrépidité sans pareille sur terre et sur mer (Fig. 9).

Pendant les guerres entre la France et la Grande-Bretagne de 1778 à 1783, puis à partir de 1793, nombreuses furent ses prises. Sans exagérer on peut dire que le *Brilliant* fut la terreur des navires de commerce tant français qu'espagnols. Il a pu être relevé pour l'année 1793 ¹⁹ un certain nombre de prises faite par le *Brilliant* basé à Saint Peter Port, Guernesey, quand il était commandé par le "terrible" John Quiller. Quelques noms de membres d'équipage du *Brilliant* ressortent des documents concernant le jugement de ces prises à Guernesey : Philip Le Quesne, 22 ans, lieutenant, de Guernesey ; Thomas Wolver, 32 ans né et résidant à Kingsbridge (Devon), chef de prise ; John Snow, chef de prise ; Abraham Simon, chef de prise ; Dougal Mc Dougald, chef de prise.

Entre la fin du mois de mars et le 5 août 1793 (les deux pays étant en guerre depuis le 11 février soit un peu plus de quatre mois), on dénombre sept prises :

- L'*Aimable Victoire* du Havre (capitaine Pierre Fleury) 130 tonneaux, chargé à Bayonne de 80 tonneaux de farine et 30 balles de liège, pris le 1^{er} avril 1793 au large du phare de Cordouan, à l'embouchure de la Gironde.
- Le *Saint-Pierre* de Rouen (capitaine Augustin Dumontier) chargé de 90 tonneaux de vin, pris début avril 1793.

A BUSINESS of granting Letters of Marque and Reprizals to
John Quiller the elder
 Commander of the private Ship of War called the
Brilliant Sloop to take the Ships, Vessels,
 and Goods, belonging to France, or to any Persons being Sub-
 jects of France, or inhabiting within any of the Territories of
 France.

The *sixteenth* Day of *March* in the Year of
 Our Lord One thousand seven hundred and ninety *three*
 Before the Worshipful *John Nicholl*
 Doctor of Laws, Surrogate of the Right Worshipful Sir JAMES
 MARRIOTT, Knight and Doctor of Laws, Lieutenant of the
 High Court of Admiralty of England, and in the same Court
 Official Principal and Commissary General and Special, and Pre-
 sident and Judge thereof, lawfully constituted, in the Chambers
 of the said Surrogate, in *Doctors Commons, London*, present

Robert Somers
Regius Procurator

FRANCE.

WHICH Day, Time and Place, personally appeared *Benjamin de Mesurier* of
Temple Place Blackfriars Road in the County of Surrey Gentleman
 on behalf of *Captain John Quiller the elder now at sea*
Peter Perchard of Chatham Square London Merchant and
William Brock of Reddams Place Merchant
 who submitting themselves to the Jurisdiction of the High Court of Admiralty of England,
 obliged themselves, their Heirs, Executors and Administrators, unto our Sovereign Lord the
 King, in the Sum of *One thousand five hundred* Pounds of lawful Money
 of Great-Britain, to this Effect; that is to say, That Whereas *John Quiller the elder*
 is duly authorized by Letters of Marque and Reprizals with the Ship called the *Brilliant Sloop*
 of the Burthen of about *one hundred & twenty* Tons, whereof he the
 said *John Quiller the elder* is the Master, by Force of Arms to attack, surprize, seize,
 and take all Ships and Vessels, Goods, Wares and Merchandizes, Chattels and Effects, belonging to France, or to
 any Persons being Subjects of France, or inhabiting within any of the Territories of France, excepting only within the
 Harbours or Roads within Shot of the Cannon of Princes and States in Amity with His Majesty. And whereas he
 the said *John Quiller the elder* hath a Copy of certain Instructions approved
 of and passed by His Majesty in Council, as by the Tenor of the said Letters of Marque and Reprizals, and Instructions
 thereto relating, more at large appeareth. If therefore nothing be done by the said *John Quiller the elder*
 or any of his Officers, Mariners, or Company, contrary to the true Meaning of the said Instruc-
 tions, and of all other Instructions which may be issued in like Manner hereafter, and whereof due Notice shall be given
 him, but that the Letters of Marque and Reprizals aforesaid, and the said Instructions, shall in all Particulars be well and
 duly observed and performed, as far as they shall the said Ship, Master, and Company, any Way concern; and if they shall
 give full Satisfaction for any Damage or Injury which shall be done by them, or any of them, to any of His Majesty's Sub-
 jects, or of foreign States in Amity with His Majesty, and also shall duly and truly pay, or cause to be paid, to His Majesty,
 or the Customers or Officers appointed to receive the same for His Majesty, the usual Customs due to his Majesty, of and
 for all ships and Goods so as aforesaid taken and adjudged for Prize: And moreover, if the said *John Quiller the elder*
 shall not take any Ship or Vessel, or any Goods or Merchandizes belonging to the Enemy, or
 otherwise liable to Confiscation through Consent, or clandestinely, or by Collusion, by Virtue, Colour, or Pretence of his
 said Letters of Marque and Reprizals, that then this Bail shall be void and of none Effect; and unless they shall so do,
 they do all hereby severally consent that Execution shall issue forth against them, their Heirs, Executors, and Administra-
 tors, Goods and Chattels, wherefoever the same shall be found, to the Value of the Sum of *one thousand five hundred*
 Pounds before-mentioned. And in Testimony of the Truth thereof they have hereunto subscribed their Names.

On the same Day
 Taken and acknowledged before

Nicholl

Benjamin de Mesurier
Peter Perchard
William Brock

Fig 9 - Lettre de marque du 17 mars 1793 accordée à John Quiller,
 capitaine du Lougre le Brillant par l'Amirauté britannique. (Public Record Office. Londres HCA 25/123)

- Le *Malouin* de Saint-Malo, lougre corsaire de 100 tonneaux (capitaine Pierre François Durufle), 5 canons, pris le 25 avril 1793.
- L'*Industry* de 76 tonneaux, bateau anglais en route pour la Jamaïque, pris le 10 mai 1793 par le corsaire l'*Espérance* de Nantes et recapturé le 14 mai 1793 par le *Brilliant*.
- L'*Active*, corsaire anglais de 160 tonneaux, 14 canons, pris par la frégate française la *Sémillante* le 21 mai 1793 et repris par le *Brilliant* le même jour sans que l'équipage de prise ait opposé de résistance.
- L'*Ant* (la fourmi) sloop anglais de 48 tonneaux, pris par le corsaire français le *Club* de Cherbourg le 24 mai 1793 et repris par le *Brilliant* le 30 mai 1793.
- *Nuestra Señora de Balbanuz* ou la *Tortola* de 200 tonneaux, navire espagnol parti de Vera Cruz en route pour Cadix, chargé de sucre, cochenille, indigo et vermillon, pris par le bateau de guerre français *Aimable Adélaïde* (capitaine Etienne Alliez) au large du cap Saint-Vincent (Portugal) le 9 juillet 1793 et repris par le *Brilliant* le 5 août 1793 au large de l'île d'Yeu sans résistance.

Dans sa déposition à Saint Peter Port le 5 avril 1793, le chef de prise du *Brilliant*, Abraham Simon, avait juré que tous les papiers trouvés à bord du *Saint-Pierre* étaient entre les mains de John Quiller qui est maintenant en course le long de la côte française, et que la hâte dans laquelle ils étaient lors de la capture, due à ce que d'autres navires étaient en vue, était raison pour laquelle ces papiers n'étaient pas en sa possession...

On constate les énormes profits réalisés par le *Brilliant* et sa redoutable efficacité dans ces débuts de guerre. On se rend compte aussi du manque de discernement du gouvernement français d'avoir déclaré la guerre à la Grande-Bretagne le 1^{er} février 1793 alors que la France était en manifeste infériorité navale et devait faire face à une *Royal Navy* très supérieure à laquelle s'ajoutaient de nombreux corsaires comme le *Brilliant*. C'était d'autant plus dommage que le parti Whig était assez favorable à la France. La Grande-Bretagne tarda jusqu'au 11 février à lui déclarer la guerre. Celle-ci aurait sûrement pu être évitée sinon retardée par la France. En attendant, elle aurait pu renforcer sa flotte de guerre. Au 1^{er} janvier 1793, la France avait 72 vaisseaux et 68 frégates alors que la Grande-Bretagne avait 110 vaisseaux et 91 frégates ²⁰.

En dehors de ces considérations générales, et en revenant au *Brilliant*, on constate que celui-ci opérait près des côtes françaises, du Havre à l'embouchure de la Gironde. Ceci lui permettait d'intercepter les bateaux français entrant ou sor-

tant des ports mais aussi les bateaux espagnols venant d'Amérique avec de riches cargaisons pris par les Français et dirigés sur des ports français avec des équipages de prise.

Un changement intervint dans la propriété du navire en octobre 1793 puisqu'à cette date, Zephaniah Job vendit sa part à des armateurs et marchands de Guernesey dont Lasserre, John Quiller conservant toujours la sienne. La nomination de Rouxel de Guernesey comme capitaine du *Brillant* devint effective à partir d'octobre 1793.

4. Le *Brillant*, lougre de la République française : ses commandants, ses équipages, sa maintenance, ses missions.

Pendant cinq ans, de janvier 1794 à janvier 1799, le *Brillant* anglais, intégré dans la Marine de l'Etat navigua sous le nom francisé de *Brillant*. Seul son deuxième commandant, Tourtellot continuait à respecter l'orthographe d'origine en l'appelant constamment *Brilliant* dans ses rapports.

Le besoin de bâtiments légers, rapides et sûrs, se faisait encore plus pressant pour la marine de guerre française à la suite du blocus des ports par la *Royal Navy*. Dans l'espoir d'échapper aux frégates anglaises et porter des messages aux escadres en mer, à nos possessions outre-mer et même aux îles proches de nos côtes, il était indispensable d'avoir de tels bateaux capables par leur spécificité de tromper la surveillance ennemie.

Le *Brillant* était le bateau idéal : remarquablement construit, doublé en cuivre à Rochefort en 1794, ce qui améliorait encore sa vitesse, bien armé pour sa taille et surtout excellent marcheur et manœuvrier. Ses qualités nautiques sont ainsi définies en 1795 ²¹ : *qualités excellentes, marche très bien* correspondant au summum de la marche d'un navire, qui était répertoriée en cinq catégories : excellente, bonne, passable, médiocre et mauvaise. Il s'agissait bien d'un des plus rapides voiliers de la flotte française et peut-être le plus rapide quand il était commandé par un capitaine compétent et manœuvré par un équipage valeureux, ce qui fut manifestement le cas comme il ressort des hautes appréciations dont il fut l'objet, notamment de la part de l'Amiral Martin à Rochefort. Les lougres n'étaient qu'au nombre de 8 fin avril 1798 ²² dont un seul, le *Brillant*, affecté à l'escadre de Rochefort, possédait 12 canons en batterie. Son identification avec le lougre du plat est donc évidente.

Le *Brillant* eut quatre commandants :

- du 24 pluviôse an II (12 février 1794) au 28 floréal an II (17 mai 1794), l'enseigne de vaisseau Louis Michel Gourbeil, venant de la *Lionne*. Gourbeil, natif de Rochefort, devint lieutenant de vaisseau et fut réformé en décembre 1800.

- du 29 floréal an II (18 mai 1794) au 6 brumaire an IV (28 octobre 1795) l'enseigne de vaisseau puis lieutenant de vaisseau Jacques Clément Tourtellot, natif de Chaillevette en Charente Maritime, qui servit l'Etat de 1778 à 1795.

- du 7 brumaire an IV (29 octobre 1795) au 20 prairial an VI (8 juin 1798), l'enseigne de vaisseau Jean-Baptiste Castaings, né à Bayonne le 17 mai 1761, mort à Bordeaux le 23 septembre 1816. Il commença à naviguer au service de l'Etat en 1780 comme matelot et fut nommé enseigne de vaisseau non entretenu le 18 mars 1794 puis entretenu le 1^{er} germinal an VI (21 mars 1796). Il servit sur le *Brillant* du 8 thermidor an III (26 juillet 1795) au 20 prairial an VI (8 juin 1798), dans l'état-major du navire puis en tant que commandant. C'est l'officier qui resta le plus longtemps en poste sur ce bateau.

- du 21 prairial an VI (9 juin 1798) jusqu'à la condamnation du *Brillant* pour vétusté à la Guadeloupe le 25 nivôse an VII (14 janvier 1799), le lieutenant de vaisseau Jean-Gabriel Radelet, né à Bordeaux le 20 mai 1762.

Les rôles d'équipage du *Brillant* conservés au Service Historique de la Marine à Rochefort font apparaître les catégories suivantes de personnel :

- Commandant : 1
- Etat-major : 2 ou 3 enseignes de vaisseau non entretenus et 1 chirurgien
- Officiers marins : 4 répartis à égalité en officiers marins de canon et de charpente
- Aides-calfats et aides-voiliers : 2 ou 3
- Timoniers : 2
- Pilotes côtiers : selon les besoins
- Matelots : nombre variable, répartis en matelots à 33 livres, à 30 livres, à 27 livres et à 24 livres (en général une quarantaine)
- Mousses : nombre très variable

Le total de ces personnels varie suivant les rôles entre une soixantaine et une centaine. La majorité était originaire de Charente-Maritime. On tenait compte de la destination, la nature et la durée de la mission pour embarquer la quantité de vivres nécessaires.

L'armement du *Brillant* s'est toujours composé de 12 canons en batterie (6 de chaque côté) qui étaient de 4 quand il fut pris aux Anglais. Les deux obusiers d'origine, de 9, furent conservés, auxquels on ajouta en 1794 deux perriers de 1/2.

En 1795, on lui attribua 14 canons de 6, sans précision sur l'emplacement des deux canons s'ajoutant à ceux des batteries (peut-être deux canons de retraite comme il était fréquent à l'époque).

Quant à la maintenance du navire, ce fut un sujet constant de préoccupation. Nous avons vu que sa carène était doublée en cuivre. Ce dispositif avait pour avantage de protéger la partie submergée de l'attaque des vers et d'accroître la vitesse en facilitant l'écoulement de l'eau. Ce doublage était d'un coût élevé et était réservé à certains bâtiments de guerre. Il fut utilisé pour la première fois en Angleterre en 1761 pour la frégate l'*Alarm*.

Le problème du *Brillant* était que les clous en fer qui fixaient les plaques de cuivre à la coque se rompaient, attaqués par l'acidité du cuivre. Les feuilles de cuivre qui n'étaient plus retenues, étaient alors emportées par la mer quand le navire était en marche. Il ne se passa pas d'année sans que le *Brillant* ne soit examiné et réparé à Rochefort, quelquefois pendant de longues périodes.

Dans une lettre qui commence *Au port de Passage* (Espagne), *païs conquis le 13 ventôse an 3^e de la république française, une et indivisible* (3 mars 1795) et adressée aux citoyens de la Commission de la Marine et des Colonies à Paris, le commandant du *Brillant*, Tourtellot fait état des réparations à effectuer sur son navire et précise : *...je crains que dans la visite, on ne trouve beaucoup de clous qui auront besoin d'être changés. Dans ce cas, si vous ordonnez qu'on les remplace par des clous en cuivre, la dépense ne serait pas bien conséquente et le bâtiment qui est presque neuf, durerait plus longtemps et pouvait être d'une grande utilité à cause de la légèreté de sa marche, montant en outre douze canons de quatre et deux obusiers de neuf* ²³... Cette requête ingénieuse ne fut probablement pas acceptée car les clous (en fer) continuèrent à casser et à être remplacés. On retiendra la référence à la légèreté de la marche du navire, sa qualité nautique essentielle.

Dès son entrée en service dans la Marine, le *Brillant* fut utilisé pour différentes missions ²⁴. Ainsi sous le commandement de Tourtellot :

- de juin à octobre 1794, croisière au large de l'île d'Aix et escorte d'un convoi de Bordeaux à Bayonne.

- de mars à novembre 1795, croisières de surveillance dans la baie de Biscaye à partir des ports basques de Guetaria et de Pasajes, puis escorte d'un convoi de Pasajes à l'île de Ré et retour à Pasajes.

- mission de remettre au commandant de la place de Belle-Isle un paquet à lui adressé par la Commission de la Marine à Paris *pour y parvenir avec le moins de danger possible, le Cn Tourtellot longera la côte le plus près possible et se rendra*

au Croisic en passant en terre de l'isle Dieu, là il attendra un tems favorable, soit de nuit ou de brume pour gagner le lieu de sa destination à telle partie de l'isle qu'il pourra aborder pourvu que ce puisse être sous la protection des forts ou batteries. Le citoyen Tourtellot aura l'attention d'éviter toute espèce d'engagement, l'objet essentiel de sa mission étant de remettre au commandant de belle-isle le Paquet qui lui est adressé, ce à quoi il se conformera strictement, m'en rapportant là-dessus à sa prudence et à sa connaissance pour le succès de sa mission. Rendu à belle-isle, le Cn Tourtellot y laissera ses vivres et n'en gardera que ceux nécessaires à son retour dans ce Port qu'il effectuera après avoir pris les ordres du commandant de cette Place et avec les mêmes précautions qui lui sont prescrites pour son aller... Ce texte est révélateur de la pression de la croisière anglaise sur les côtes françaises et des qualités requises du *Brillant* pour y échapper.

- une autre mission de plus longue durée, fixée par le ministre de la Marine, Dalbarade : ...protéger la navigation de cabotage le long de la côte au sud de Rochefort, visiter les bâtiments de commerce, même neutres, pour s'assurer qu'il n'y a pas d'étrangers sur leur rôle d'équipage, auquel cas il les transférerait à son bord pour les remettre aux autorités constituées du premier port où il abordera. Puis aller à la rencontre de la division de frégates qui croisent sur la côte d'Espagne sous les ordres du Cn Guillotin à un point à lui fixé et remettre à celui-ci le paquet dont il est porteur. Après quoi il retirera un reçu et se rendra au lieu qui lui est désigné dans le présent ordre en se conformant aux instructions de la Marine et des Colonies.

- mission importante datée de fructidor an III (août 1795) : porter des instructions du Comité de Salut Public au capitaine de vaisseau Moultsou, commandant une division croisant sur les côtes d'Espagne, et lui remettre à lui seul. Ces instructions donnaient l'ordre à Moultsou d'attendre une division de vaisseaux commandée par le capitaine de vaisseau Richery afin d'attaquer une flotte de deux cents voiles ayant appareillé des Antilles le 3 août pour se rendre en Angleterre, faiblement protégée par un vaisseau de 50, une ou deux frégates et quelques avisos. Les dépêches précisait : ...on pourrait profiter de la sécurité des anglais pour enlever non seulement ces bâtiments de guerre mais encore plus de deux cent mille quintaux de morue, les navires-pêcheurs et les meilleurs marins d'Angleterre...La jonction des deux escadres françaises ne s'effectua pas, Moultsou ayant prétexté la pénurie de vivres. À son retour à Rochefort le 26 vendémiaire an IV (18 octobre 1795), il dut rédiger de longs rapports pour essayer de justifier son attitude. Le commandant Tourtellot ayant "brillamment" réussi dans sa mission, sa réputation ainsi que celle de son navire ne firent que croître. Il continua sa campagne à partir du port de Pasajes, de nombreuses opérations de surveillance étant

relatées dans son journal de bord ²⁵.

Sous les ordres de Castaings, nous trouvons :

- en l'an IV, sur les côtes d'Espagne, des missions de transmissions d'ordres au sein d'une escadre.
- plusieurs missions de convoyage dont l'une à partir de Brest et l'autre de Bayonne (22 floréal an IV-10 mai 1797), port où il fut chargé de prendre sous son escorte un bâtiment chargé de vivres pour Rochefort.

Au cours de ces missions, le *Brillant* captura un certain nombre de navires étrangers. Ainsi en l'an II, le chasse-marée espagnol le *Santo-Benito* de 40 tonneaux, chargé de sucre et de cacao, allant de Santander à Bilbao et envoyé à Bayonne. De même le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), le navire anglais le *Jenny*, envoyé à Rochefort.

Nous en arrivons maintenant au commandement du *Brillant* par le lieutenant de vaisseau Jean-Gabriel Radelet (21 prairial an VI - 9 juin 1798). Une mission importante avait été décidée par le Ministre de la Marine, l'Amiral Bruix, consistant à porter des dépêches gouvernementales à Cayenne ²⁶. Bruix avait choisi, pour ce faire, le *Brillant*, et lui seul à cause de ses qualités reconnues de rapidité, de sûreté et de manœuvrabilité. Il se heurta alors au commandant de la Marine de Rochefort, le Vice-amiral Martin, qui lui opposa une farouche résistance, voulant garder à tout prix le *Brillant* qu'il appréciait beaucoup et qui lui était indispensable, disait-il, pour son escadre. Il eut beau lui proposer un autre bâtiment, le ministre ne céda pas. Le *Brillant* dut prendre trois mois de vivres et se préparer à appareiller. Les instructions ministérielles données à son commandant étaient notamment :

- lorsqu'il aura avancé à 100 lieues des côtes, il pourra tenter de s'emparer de quelques bâtiments qu'il rencontrera pourvu que toutefois sa marche ne soit pas retardée. Il doit amener ses prises à Cayenne ;
- éviter toute voile en Europe. S'il est pris par des forces ennemies, qu'il jette à la mer les présentes instructions, les signaux et tous les paquets en papier dont il est chargé de porter aux agents du gouvernement et aux habitants de la colonie ;
- arrivé à Cayenne, le citoyen Radelet remettra aux agents les paquets qui leur sont adressés et demeurera à leurs ordres pour sa destination ultérieure.

Le 30 prairial an VI (18 juin 1798), le *Brillant* appareilla de Rochefort. Il arriva à Cayenne le 15 thermidor an VI (2 août 1798) ²⁷ après une traversée sans inci-

dent et put ainsi remettre à Jeannet-Oudin, agent particulier du Directoire exécutif, les paquets qui lui avaient été confiés. Jeannet-Oudin était en fonction dans cette colonie depuis le 14 avril 1793 avec une interruption entre le 5 novembre 1794 et le 14 avril 1796 pour un voyage en France. Ce n'était pas un poste de tout repos, même pour un cousin de Danton, car il dut faire face aux problèmes des esclaves et à celui des déportés politiques. Un grave incident allait se produire le lendemain de l'arrivée du *Brillant*, le 16 thermidor an VI. Les soldats du 2^e bataillon du 53^e régiment se soulevèrent contre leur chef, le lieutenant-colonel Lerch pour différents motifs liés à la fois à leur solde mal payée et au caractère de Lerch qu'ils jugeaient trop rigoureux. Devant le danger pressant auquel était exposé Lerch, Jeannet-Oudin lui ordonna de se réfugier à bord du *Brillant*, ce qu'il fit non sans mal. Il fut obligé de l'accompagner lui-même jusqu'au canot ²⁸.

Le *Brillant* allait de nouveau et peu de temps après, faire parler de lui, à l'occasion de l'arraisonnement d'un navire de commerce américain le brick *Betsy*, 111 tonneaux, capitaine Moody, venant d'Alexandria (Virginie) et se rendant au Surinam, chargé de farine.

Les Etats-Unis étaient officiellement neutres mais le gouvernement français soupçonnait ce pays d'enfreindre cette neutralité à la suite du traité de paix de 1795 (dit *Jay Treaty* du nom de son négociateur américain) entre eux et la Grande-Bretagne. Par décret du 12 ventôse an V (2 mars 1797), le Directoire avait même donné l'ordre d'arraisonner les navires américains transportant des marchandises ennemies. En fait entre les Etats-Unis et la France, régnait un état de quasi-guerre.

Le 22 fructidor an VI, le *Brillant*, étant mouillé devant Iracoubo sur la côte guyanaise, arraisonna le *Betsy* en présence d'une division navale hollandaise basée au Surinam. Celle-ci réagit vivement en obligeant par la force la remise de ce navire, en tirant trois coups de canon à boulet sur la prise sur laquelle avaient été envoyés un officier et plusieurs hommes du *Brillant* et qui arborait déjà le drapeau tricolore. Le commandant du *Brillant*, Radelet, dut faire revenir son équipage de prise à son bord et laisser le *Betsy* à la disposition de l'escadre hollandaise. Il rédigea immédiatement un procès-verbal sur cet incident, signé par lui et quatorze membres de son équipage. Sept jours plus tard (29 fructidor), le *Brillant* fit une nouvelle tentative pour s'emparer du *Betsy*, qui n'eut pas plus de succès, toujours du fait de l'opposition hollandaise. Jeannet-Oudin décida le 7 vendémiaire an VII d'envoyer une lettre de protestation au Ministre à propos de l'attitude hostile des Pays-Bas, pourtant alliés de la France. Cet épisode montre les difficultés de subsistance et de ravitaillement dans ces deux colonies, Guyane et Surinam, très dépen-

dantes d'un apport extérieur de vivres pour éviter la famine.

Avant d'appareiller de nouveau, Radelet épousa, en toute hâte pour motifs de service, le 19 brumaire an VII (9 novembre 1798) à Cayenne, Marie Claudine Adélaïde Paguenaut, créole de cette colonie, âgée de dix huit ans, fille d'un notaire public local. En effet, deux frégates la *Volontaire* et l'*Insurgente* venaient d'arriver à Cayenne et s'apprêtaient à mettre immédiatement le cap sur la Guadeloupe avec le nouvel agent particulier du gouvernement dans cette île, Borne-Desfourneaux. Celui-ci demanda à Burnel, qui venait de remplacer Jeannet-Oudin, de lui prêter le *Brillant* pour *éclairer sa marche* et assurer son arrivée à la Guadeloupe. Burnel lui donna son accord à condition de renvoyer à la Guyane, le *Brillant* chargé de farine.

Le *Brillant* appareilla donc aussitôt avec les deux frégates pour la Guadeloupe où il arriva fin novembre 1798. Le voyage dut mal se passer, car dès son arrivée le *Brillant* fut jugé hors d'état de naviguer et mis aussitôt en réparation. Le 25 nivôse an VII (14 janvier 1799), le *Brillant* était condamné pour vétusté et rayé des listes des navires de la République ²⁹. Le lendemain, 26 nivôse, Radelet embarqua en tant que passager pour Cayenne sur la corvette la *Bonne Aventure*, qui, à son arrivée, fut réquisitionnée par Burnel pour remplacer le *Brillant*.

Radelet prit le 6 ventôse an VII (24 février 1799), le commandement de la goélette l'*Etourdie*, désarmée quelques mois plus tard à Bayonne. Le même Radelet s'embarqua aussitôt de Bayonne pour la Guyane puisqu'en juin 1799, il arriva de nouveau à Bayonne venant de Cayenne *avec le lougre le Brillant qu'il commandait* ³⁰.

Le 5 brumaire an VIII (27 octobre 1799), Radelet prit, à Nantes, le commandement du brick la *Curieuse*, 16 canons de 8, qui opéra à partir de la Guyane. Le 9 pluviôse an IX (29 janvier 1801), il fut tué au cours d'un combat héroïque contre le navire de guerre anglais *HMS Bordelais* de 625 tonneaux, 32 caronades de 32 et 8 obusiers de 36. Les historiens anglais s'accordent pour louer l'extrême bravoure de Radelet. Le combat fut si intense que la *Curieuse* coula presque aussitôt après sa prise, noyant deux officiers anglais et cinq marins.

5. Le Brillant, navire stationnaire du port de Bayonne.

Voici que le *Brillant* voyait de nouveau Bayonne en juin 1799. Il faut croire qu'il avait été suffisamment réparé à la Guadeloupe pour effectuer la traversée de l'océan via la Guyane. On peut s'interroger sur la mission qu'on souhaitait lui attri-

buer à Bayonne. Ce n'est pas dans les archives du port de Bayonne que l'on pourra trouver la réponse car celles-ci avaient disparu dès 1818 ³¹. On est réduit à faire certaines déductions. Jean-Baptiste Castaings, l'ancien commandant du *Brillant* avait été affecté au port de Bayonne ³² en qualité d'enseigne de vaisseau le 22 septembre 1798 et occupa ce poste jusqu'au 16 octobre 1800. Il était chargé des signaux de vigie sous les ordres de Bridon, chef des mouvements, major du dit port. Castaings n'ignorait certainement pas la nouvelle de la condamnation de son ancien navire, ne serait-ce que par Radelet qui était à Bayonne vers mars 1799. N'aurait-il pas demandé que le *Brillant* soit récupéré et utilisé au port comme navire stationnaire ? Nous trouvons en effet dans l'enregistrement des actes notariés de Bayonne ³³, le résumé d'un acte du 2 nivôse an VIII (23 décembre 1799), ainsi libellé : *Procuration par J. Baptiste Castaings, lieutenant en pied sur le lougre de la République le Brillant de Bayonne portant pouvoir en blanc à l'effet de percevoir la part des prises faites par ledit lougre. Dhiriart Notaire de Bayonne.* On peut ainsi affirmer que le *Brillant* était à Bayonne fin décembre 1799, qu'il était toujours considéré comme lougre de la République c'est-à-dire n'appartenant pas au commerce, mais dépendant du port de Bayonne, et que J. Baptiste Castaings assurait son commandement en tant que lieutenant de port. Capitaines et lieutenants de port avaient été institués par la loi du 13 août 1791 dans les villes maritimes pourvues d'un tribunal de commerce pour veiller à la liberté et sûreté des ports et rades de commerce et de leur navigation.

Dans un ouvrage datant de 1827 ³⁴, Baïlac, Bayonnais contemporain de ces événements, traitant du blocus de Bayonne par les Anglais en 1814, fait état de la présence au Boucau d'un petit bâtiment de 14 canons, appelé le stationnaire, chargé d'observer la rive gauche et d'interdire l'entrée de la rivière à tous les petits bâtiments. Le *Brillant* assurait donc très certainement, fin 1799, ce rôle de stationnaire et ce depuis son arrivée à Bayonne en juin de la même année. Le 30 messidor an VII (18 juillet 1799), peu de temps après avoir retrouvé "son bateau", Castaings, 38 ans, épousa à Bayonne, au temple décadaire, Anne Picard, 19 ans, de Bayonne. On y apprend que Castaings, toujours enseigne de vaisseau, était domicilié à Capbreton, d'où il avait un accès facile au *Brillant*, mouillé au Boucau.

Le contrat de mariage ne fut établi que quatre ans plus tard, le 21 thermidor an XI (9 août 1803) devant Me Dhiriart, notaire à Bayonne, avec une dot de six mille francs. Trois filles naquirent à Bayonne de cette union, en 1800, 1801 et 1804. Le premier témoin dans l'acte de naissance de la troisième, Charlotte Françoise Caroline, était le maréchal d'Empire, Pierre Charles François Augereau, représenté par le grand-père maternel de l'enfant. Augereau avait été commandant du camp de

Bayonne du 29 août 1803 à janvier 1804 et avait connu et apprécié Castaings à cette époque.

6. Description du plat, son origine, sa destination probable.

Reprenons en détail la description du navire peint sur le plat :

- guidon : à mon avis, le guidon tricolore flottant en haut du mât de misaine, ne peut être que le guidon de commandement du port de Bayonne, ce qui situerait la fabrication du plat entre juin 1799 et mai 1803.

- pavillon national et flamme ont été décrits précédemment.

- mâts : ils sont légèrement inclinés vers l'arrière et cerclés afin d'en assurer la solidité. Comme déjà indiqué, le beaupré est très long. Le mât de tapecul part quasiment de la ligne de flottaison. Les trois mâts sont terminés par les pommes dans lesquelles passent les drisses de flamme et de pavillon.

- voiles : la surface des voiles est très nettement supérieure à celles des lougres classiques, à commencer par le foc, au-dessus du beaupré. Il faut également signaler la très grande taille du grand-hunier et du hunier de misaine qui s'approche de celle de la grand-voile et de la voile de misaine alors qu'elles sont généralement inférieures. L'énorme surface de toile ainsi déployée explique la supériorité de la marche du *Brillant* par rapport aux voiliers ordinaires. S'agit-il d'une spécificité du *Brillant* ou d'une caractéristique générale des lougres anglais ? Comme il ne semble pas exister de gravures de l'époque représentant des lougres anglais, même dans les musées britanniques, je pense que la voilure du *Brillant* était tout à fait exceptionnelle. La meilleure preuve est qu'il distançait aisément tout navire lancé à sa poursuite. On lit ³⁵ à la date du 10 fructidor an V (25 août 1797) que *entré à Rochefort, chassé par l'ennemi, il n'a dû son salut qu'à la supériorité de sa marche.*

Sur les voiles, on peut voir les garcettes de ris, cordages qui servaient à relier entre elles une partie des voiles quand on voulait en diminuer la superficie.

- gréements : sont fidèlement reproduits.

- carène : elle est peinte en manganèse, couleur représentant le doublage en cuivre de cette partie du navire.

Cependant quelques petites erreurs par rapport à la structure réelle du bateau peuvent être relevées : la jonction des deux parties des mâts ou celle du gui de tapecul à la poupe, imperfections mineures à côté de la réussite de l'ensemble. Il convient au contraire de souligner l'adresse technique du peintre qui devait opérer sur émail pulvérulent où toute retouche était impossible.

Le peintre sur faïences peignait forcément dans son atelier où il disposait de tout son équipement et ses couleurs. Il utilisait généralement des poncifs pour des séries. Exceptionnellement, pour une commande à décor unique, il copiait une gravure ou un tableau. Tel fut le cas de notre plat où le navire est représenté voiles gonflées, effleurant la crête des vagues. L'auteur de cette gravure ou tableau était-il le même que celui qui peignit l'enseigne "Au Lougre Brillant" de l'auberge de la rue des Cordeliers ? Il existait à la fin du XVIII^e siècle dans la rue des Cordeliers d'après le registre de capitation de la ville de Bayonne de 1787, un Dominique Italien *faiseur d'images en peinture* (maison Simonin) et un certain Joseph *peintre italien* (maison Lalande de Luc). S'agirait-il de l'un des deux ? Si l'enseigne semble avoir disparu, tout comme l'auberge dont je n'ai pu trouver trace, ni de l'emplacement ni du tenancier, au moins le plat de faïence avec ses couleurs inaltérables subsiste.

L'identification du plat fait l'objet de l'annexe à la présente étude.

A qui était destiné ce plat qui nous est parvenu en parfait état de conservation ? On peut envisager plusieurs possibilités mais j'avance deux hypothèses :

- la première concerne le Bayonnais Jean-Baptiste Castaings, ancien capitaine du navire d'octobre 1795 à juin 1798 quand il était en service dans la Marine de la République. Ce plat a pu être un cadeau à l'occasion de son mariage avec Anne Picard dont le père, Dieudonné Picard, était hôtelier à Bayonne. Ce dernier acheta peu après le mariage (15 septembre 1799) l'ancien palais épiscopal qu'il transforma en hôtel-restaurant de luxe où les hôtes éminents de Bayonne étaient reçus. Le comte et la comtesse de Livourne (futurs roi et reine d'Etrurie) y descendirent le 18 floréal an IX (8 mai 1801). On peut ainsi penser que ce plat conviendrait bien par sa nature même, à la fille d'un restaurateur huppé et à un capitaine de navire. Le souvenir du *Brillant* au temps de sa gloire devait faire plaisir à Castaings.

- la seconde : une commande de l'armateur Martin Charles Chégaray (nous verrons qu'il donnera le nom de *Brillant* à un de ses corsaires en souvenir du grand *Brillant*) ou un cadeau de la faïencerie de Saint-Esprit pour promouvoir sa production. On verrait très bien ce plat exposé dans son salon ou son cabinet de travail.

Il est difficile de choisir : Castaings ou Chégaray, le capitaine de navire ou l'armateur ? Le souci d'exactitude du peintre dans la reproduction du lougre se comprend vis à vis de chacun des deux hommes qui connaissaient parfaitement le navire.

Après son départ de Bayonne en octobre 1800, Castaings fut affecté successivement sur la gabarre la *Garonne* (août-septembre 1803), le brick le *Lynx* (juin-

septembre 1804) puis le brick l'*Actéon* le 19 septembre 1804. L'*Actéon* fut pris le 2 octobre 1805 par la frégate britannique l'*Egyptienne* et Castaings fut amené prisonnier à Jedburgh en Ecosse ³⁶. Il ne fut libéré que le 7 juin 1814. Les officiers français prisonniers en Grande-Bretagne bénéficiaient du régime dit "sur parole" (Parol system). Les prisonniers ne devaient pas s'écarter de plus d'un mile des extrémités de la ville où ils étaient assignés à résidence, ni être absents de leur logement après 5h du soir l'hiver et 8h en été. Ils n'avaient pas le droit de recevoir ni envoyer de correspondance en France pendant leur détention. Il y eut jusqu'à cent trente officiers prisonniers à Jedburgh. Ce régime de semi-liberté convenait à la plupart d'entre eux qui essayaient de passer le temps le plus agréablement possible, en dessinant et sculptant par exemple ³⁷. Il n'a pas été possible de retrouver, pour le moment, d'autres renseignements sur le séjour de Castaings à Jedburgh. À son retour en France, Castaings commanda en tant que capitaine au long cours, deux bateaux de commerce, Il mourut à Bordeaux en 1816. Sa veuve obtint une pension de 150F pour un total général de service (Etat et Commerce) de 26 ans 8 mois et 15 jours.

7. La fin du grand Brillant et la naissance d'un petit Brillant.

Que devint le *Brillant* après le départ de Castaings de Bayonne en octobre 1800 ? Il continua un certain temps à servir de stationnaire du port jusqu'à la limite de ses possibilités avant d'être dépecé ³⁸, fin habituelle de tout navire à cette époque.

Les préliminaires de paix entre la France et la Grande-Bretagne avaient été signés à Londres le 9 vendémiaire an X (1^{er} octobre 1801), prévoyant que les prises faites dans un délai fixé à partir de cette date par l'une ou l'autre partie, seraient restituées. Le traité de paix définitif intervint à Amiens le 4 germinal an X (25 mars 1802). Mais cette paix ne tint pas et à la suite d'un décret britannique du 16 mai 1803 permettant aux navires de commerce anglais de demander des lettres de marque et donc de devenir corsaires, le gouvernement français fit de même par un arrêté du 2 prairial an XI (22 mai 1803) qui dans son article 2 stipulait qu'il sera délivré des commissions de course à ceux des armateurs français qui en demanderont et qui seront dans le cas d'en obtenir, en se conformant pour lesdits armements en course aux lois et règlements existants ou qui pourront intervenir.

C'est ainsi que le 29 floréal an XI (19 mai 1803 soit trois jours avant la date de cet arrêté !), l'armateur bayonnais Martin Charles Chégaray, apparemment bien informé et introduit auprès du gouvernement, obtint la lettre de marque n°48 pour

le lougre corsaire le *Brillant* ³⁹ de Bayonne, capitaine Louis Bailly, 3 canons de 4, 37 hommes d'équipage, port en tonneaux non mentionné, pour une durée de six mois qui fut prolongée de six nouveaux mois. Le même navire figure sur un autre document ⁴⁰ décrit comme ayant quatre canons de 4 et quarante-cinq hommes d'équipage (Fig. 10). Un document ultérieur lui accorde un port de 20 tonneaux seulement, ce qui paraît bien faible.

En raison de la pénurie de bois et la hâte d'armer dans les meilleurs délais de nouveaux navires, il est probable que Chégaray ait commandé son petit *Brillant* à un chantier naval bayonnais où le bois de démolition de l'ancien *Brillant* avait été récupéré et réutilisé. Il garda, de ce fait, le même nom.

Le deuxième *Brillant* serait l'héritier de la réputation légendaire du premier. Il eut cependant une courte carrière française. En deux courses, il fit trois prises anglaises : le *Jolly Trader* capturé le 9 thermidor an XI (28 juillet 1803) envoyé à Bayonne, la *Maria* de 160 tonneaux, chargée de morue et capturée le 10 frimaire an XII (2 décembre 1803) et les *Bons Amis* de 150 tonneaux chargé également de morue et capturé le 12 nivôse an XII (3 janvier 1804). Le *Moniteur Universel* du 5 nivôse an XII (27 décembre 1803) relate les faits suivants : *Le corsaire l'Audacieux de Bayonne a capturé et conduit au port un navire anglais chargé de trois à quatre mille quintaux de morue. Le corsaire le Déterminé avait également capturé un navire ennemi ayant à son bord à peu près le même chargement (il s'agit de la Maria) mais les prisonniers anglais trouvèrent le moyen de s'en rendre maîtres après avoir tué le chef de prise et deux matelots et blessé quatre hommes qui étaient restés à bord. Ils la conduisaient à Viana au Portugal, lorsqu'ils furent rencontrés par le corsaire le Brillant de Bayonne, capitaine Bailly qui s'en empara et la conduisit au port où elle est actuellement...*

Malgré cet exploit, le *Brillant* fut vendu en juin 1804 à Vigo en Espagne par son armateur Chégaray à l'armateur espagnol Don Cosme de la Isla qui l'utilisait comme corsaire espagnol en février 1807 sous le nom de *Brillante* ⁴¹.

Conclusion

Arrivés au terme de cette histoire, que retenir de la carrière du *Brillant/Brillant* ? Il n'a pas eu la gloire de certains navires de ligne ou de frégates, dont les exploits ont été relatés lors d'affrontements spectaculaires largement publiés. Le *Brillant* se situe à une échelle plus modeste mais qui ne diminue point son talent. Extraordinaire voilier qui s'était révélé dans le commerce comme contrebandier et corsaire anglais, ses qualités ont été confirmées dans l'escadre de Rochefort au service de la République Française. Certains de ses capitaines comme

John Quiller, le Cornouaillais, et Gabriel Radelet, le Bordelais, par leur courage et leur valeur, ont laissé leur nom à la postérité. Le Bayonnais Castaings n'a pas non plus failli à sa tâche et il contribua fortement au rattachement à sa ville de la réputation de son navire.

Ce fut surtout un navire heureux, chanceux, qui échappa aux combats sanglants (à part sa rencontre avec la *Lionne*) et surtout aux périls de la mer dans des eaux particulièrement dangereuses le long des côtes de l'Atlantique et à travers l'océan. Il en devint aimé et populaire. C'est pour cela que les marins bayonnais se réunissaient volontiers sous l'enseigne "Au Lougre Brillant". Son image survolant les flots nous a été conservée sur un fragile plat de faïence locale. Son héritier spirituel, ce petit lougre bayonnais *Brillant*, qui devint galicien, montre l'attachement des marins à ce bateau qu'ils soient britanniques, français ou espagnols. ■

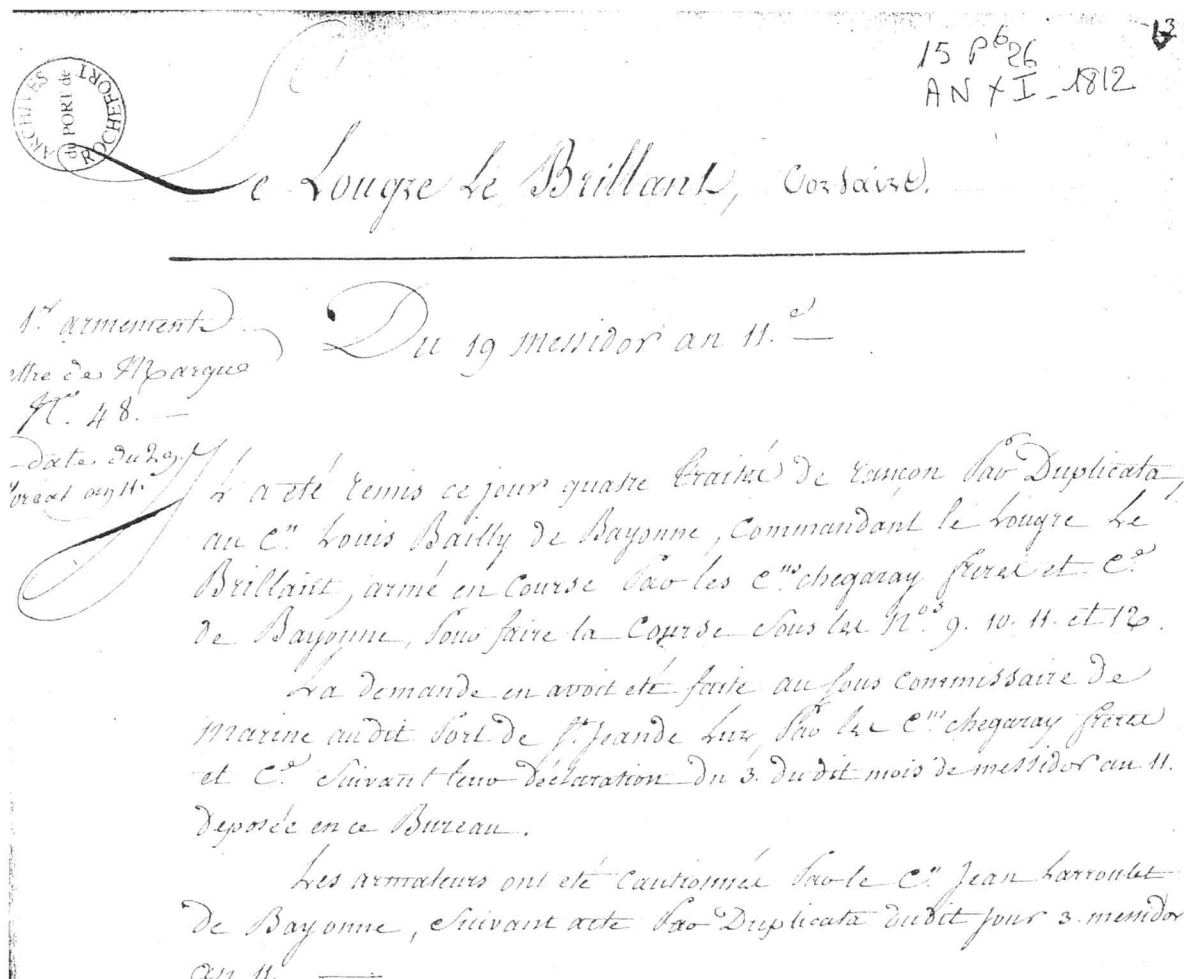


Fig. 10 - Certificat du 19 messidor an XI (8 juillet 1803) de remise des traités de rançon au capitaine Bailly de Bayonne, commandant le lougre le Brillant (Service Historique de la Marine, Rochefort, 15 P⁶ 26)

ANNEXE

Identification du plat au lougre.

Son rôle de faïence-clé de la production de la manufacture de Saint-Esprit-Bayonne à la fin du XVIII^e siècle.

1. Caractéristiques du plat au lougre : de forme argenterie, légèrement creux, bord chantourné avec un bourrelet assez saillant, émail grisâtre et craquelé. Sur l'aile a été peint quatre fois le décor dit "au rameau à la fleur de genêt", répertorié ainsi par le Dr et Madame Borredon dans leur ouvrage *Faïenceries du Bassin de l'Adour*. Diamètre : 29 cm.
2. Ce plat a été exposé au Musée Pyrénéen à Lourdes en 1955 (Exposition "Faïences et Porcelaines des Pyrénées") sous le n° 149 à la rubrique "Samadet".
3. Le plat au lougre se distingue cependant nettement de la production fin XVIII^e que l'on attribue actuellement à la faïencerie de Samadet. Parmi les plats et assiettes de cette production on ne relève ni bord à bourrelet saillant, ni émail aussi grisâtre et craquelé.
4. Des plats et assiettes au coq, à l'oiseau, à la rose, à la tulipe, au personnage (joueur de cornemuse) ont le même décor alaire "au rameau à la fleur de genêt". Nombre de ces faïences possèdent cet émail gris et craquelé et un bourrelet saillant, très semblables au plat au lougre.
Nous trouvons également des faïences au même décor central, mais avec un décor alaire différent (rameaux de formes variées, fougères fines à plumet jaune). Elles doivent être aussi attribuées à la même fabrique et ce décor alaire différent peut à son tour servir de critère d'attribution (Fig. 11 à 16). Aucune de ces pièces ne porte ni marque ni signature.
5. Mais quelle est leur provenance ? J'ai la conviction que la présence sur un plat de ce navire si connu des Bayonnais permet de l'attribuer, ainsi que par corrélation, les faïences citées au paragraphe 4 ci-dessus, à la fabrique de Saint-Esprit-Bayonne, située à cette époque au 21 rue Maubec. Le plat au lougre est donc une faïence-clé pour la reconnaissance de la production de cette faïencerie à la fin du XVIII^e - début XIX^e siècle.

Remerciements

La partie britannique de l'histoire du *Brillant* n'aurait pu être reconstituée sans l'apport essentiel des historiens maritimes Jeremy Rowett Johns et James P. Derriman. Je remercie également Roger Lean-Vercoe pour ses recherches préliminaires sur le *Brilliant* et le Dr. D. M. Ogier, archiviste de l'île de Guernesey pour son intérêt et ses encouragements.



Vignette figurant en tête des lettres
du Ministre de la Marine

Notes

- 1 Jules Rouffet, *La faïencerie de Samadet et ses satellites régionaux aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Marrimpouey, Pau 1973.
- 2 Nevers a produit des faïences patronymiques représentant des bateaux de guerre, en utilisant deux ou trois modèles recopiés constamment et assez fantaisistes, sans souci évident de respecter fidèlement la vérité.
- 3 Capitaine Paasch, inspecteur du Lloyds Register, *Dictionnaire de Marine* (4^e ed.), mai 1901.
- 4 Jean Boudriot, Hubert Berti, *Le lougre le Coureur du constructeur D. Denys*, coll. Archéologique navale française, Paris. Chapitre intitulé *Le lougre dans la Marine royale*.
- 5 Commandant Alain Demerliac, *La Marine de la Révolution, Nomenclature des navires français de 1792 à 1799*, Nice 1999.
- 6 *Les corsaires de Bayonne* d'Edouard Lamaignère parut en 1856 à l'imprimerie Lamaignère à Bayonne et fut l'objet en 1863 d'une édition espagnole sous le titre *Los corsarios bayonneses* à l'imprimerie Lespès à Bayonne avec réédition en 1999 par Roger Editor à San Sebastian (voir article de Madeleine Dupouy intitulé *Edouard Lamaignère* dans la revue d'Histoire de Bayonne, du Pays basque et du Bas Adour n° 156, 2001).
- 7 E. Ducéré, *Histoire topographique et anecdotique des rues de Bayonne*, tome IV, 1892, p.249 et tome VI, 1893, p.236.
- 8 E. Ducéré, *Dictionnaire historique de Bayonne*, tome II, p.39.
- 9 Ouvrage édité par les Editions du Galion d'or à Paris avec une préface de Jean-Paul Alaux et 46 bois gravés par Gustave Alaux, peintre de la Marine.
- 10 Service Historique de la Marine Nationale (S.H.M.N.) BB⁴ 28.
- 11 S.H.M.N. BB⁵ 2 folio 49.
- 12 Planche 13 de l'album de l'Amiral Willaumez, édité par l'Association des Amis des Musées de la Marine.
- 13 S.H.M.N. I^E 489.
- 14 S.H.M.N. BB⁴ 55.
- 15 S.H.M.N. BB⁴ 28.
- 16 S.H.M.N. BB⁴ 119, pièce 254.
- 17 Jeremy Rowett Johns, *The smugglers' banker. The story of Zephaniah Job of Polperro*, 1997. L'auteur descend d'un des anciens propriétaires du *Brilliant* au XVIII^e siècle.
- 18 Ibid. p.62.
- 19 Je suis particulièrement reconnaissant à l'historien James P. Derriman de m'avoir communiqué ces renseignements fruits d'un long travail au Public Record Office (P.R.O.) de Londres.
- 20 Chiffres donnés par le Commandant Demerliac dans son livre (note 5).
- 21 S.H.M.N. BB⁵ 2.
- 22 S.H.M.N. BB⁵ 59.

Notes (suite)

- 23 S.H.M.N. BB⁴ 78.
- 24 S.H.M.N. BB⁵ 2 folio 89 (le *Brillant*) et 1A 135.
- 25 S.H.M.N. BB⁴ 78
- 26 S.H.M.N. BB⁴ 119.
- 27 Rapport de Jeannet-Oudin au ministre le 24 vendémiaire an VII. Centre des Archives d'Outre-mer (C.A.O.M.) Aix en Provence C14/76 folio 78.
- 28 C.A.O.M. C14/77 folio 90.
- 29 Matricule du *Brillant* S.H.M.N. BB5 2.
- 30 Rapport du 5 messidor an VII du bureau des officiers militaires au Ministre S.H.M.N. CC⁷Alpha 2078 (dossier Radelet).
- 31 Marc Fardet, Les archives du Port de Bayonne, *Passé et Avenir du Port de Bayonne*, SSLA de Bayonne, 1999.
- 32 Arrêté du Directoire Exécutif du 7 prairial an VI (26 mai 1798).
- 33 Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques 47 Q 35.
- 34 Baïlac, *Nouvelle chronique de la ville de Bayonne par un Bayonnais*, Imprimerie Duhart-Fauvet, Bayonne, 1827. p.366.
- 35 Matricule des bâtiments légers et des bâtiments de charge. SHMN BB⁵ 2 folio 89 "Le *Brillant*", et service Historique de la Marine à Rochefort, registre des ordres du Commandant des Armes 1A 135.
- 36 P.R.O. Londres ADM 103/611.
- 37 Francis Abeil, *Prisoners of war in Britain 1756 to 1815. A record of their lives, their romance and sufferings*, 1914.
- 38 Il n'a pas pu être trouvé de trace écrite de cette démolition avec sa date en raison du manque d'archives du port de Bayonne de cette époque.
- 39 S.H.M.N. Registre des lettres de marque FF2-223.
- 40 S.H.M.N. Etat de renseignements sur les corsaires armés dans les ports du 5^e arrondissement maritime et des prises sur l'ennemi depuis le commencement de la guerre jusqu'au 1^{er} messidor de l'an XIII. FF2-11.
- 41 Archivo Histórico provincial. Pontevedra, Galice, Espagne.

(LES)
CORSAIRES
DE BAYONNE

PAR EDOUARD LAMAIGNÈRE

(Préface)
PAR JEAN-PAUL ALAUX
Avec Quarante-six Bois gravés
PAR GUSTAVE ALAUX

Peintre de la Marine



EDITIONS DU GALION D'OR

(A PARIS)

CHEZ GEORGES SERVANT

EDITEUR

25 Boulevard Malesherbes

1927

Fig 4 - Edition 1927 du livre d'Edouard Lamaignère, Les corsaires de Bayonne



Fig 1 - Plat en faïence "au loutre",
Diamètre : 29 cm
(coll.privée)

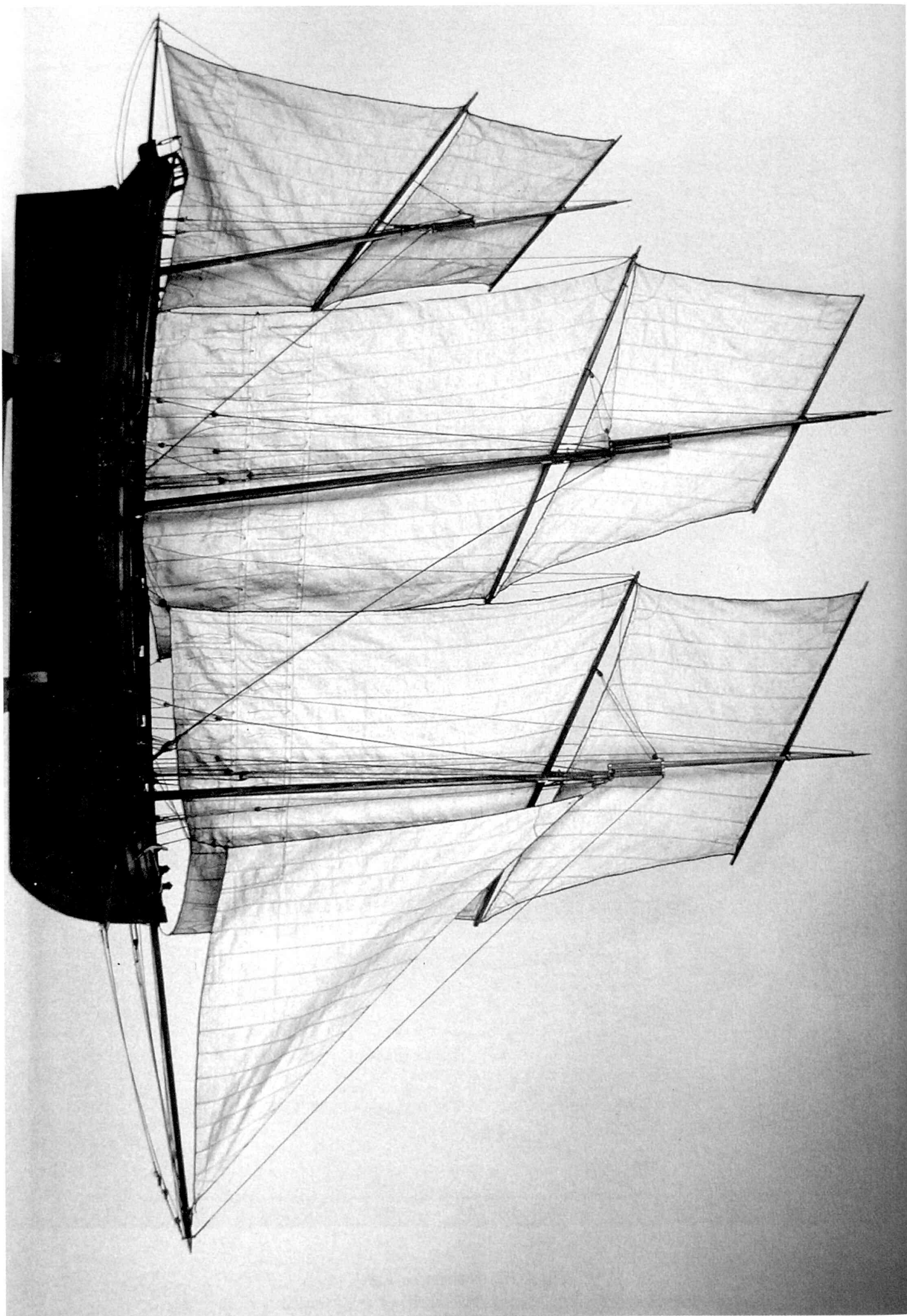


Fig 3 - Maquette de lougre 1^{er} Empire (Musée d'Aquitaine Bordeaux)

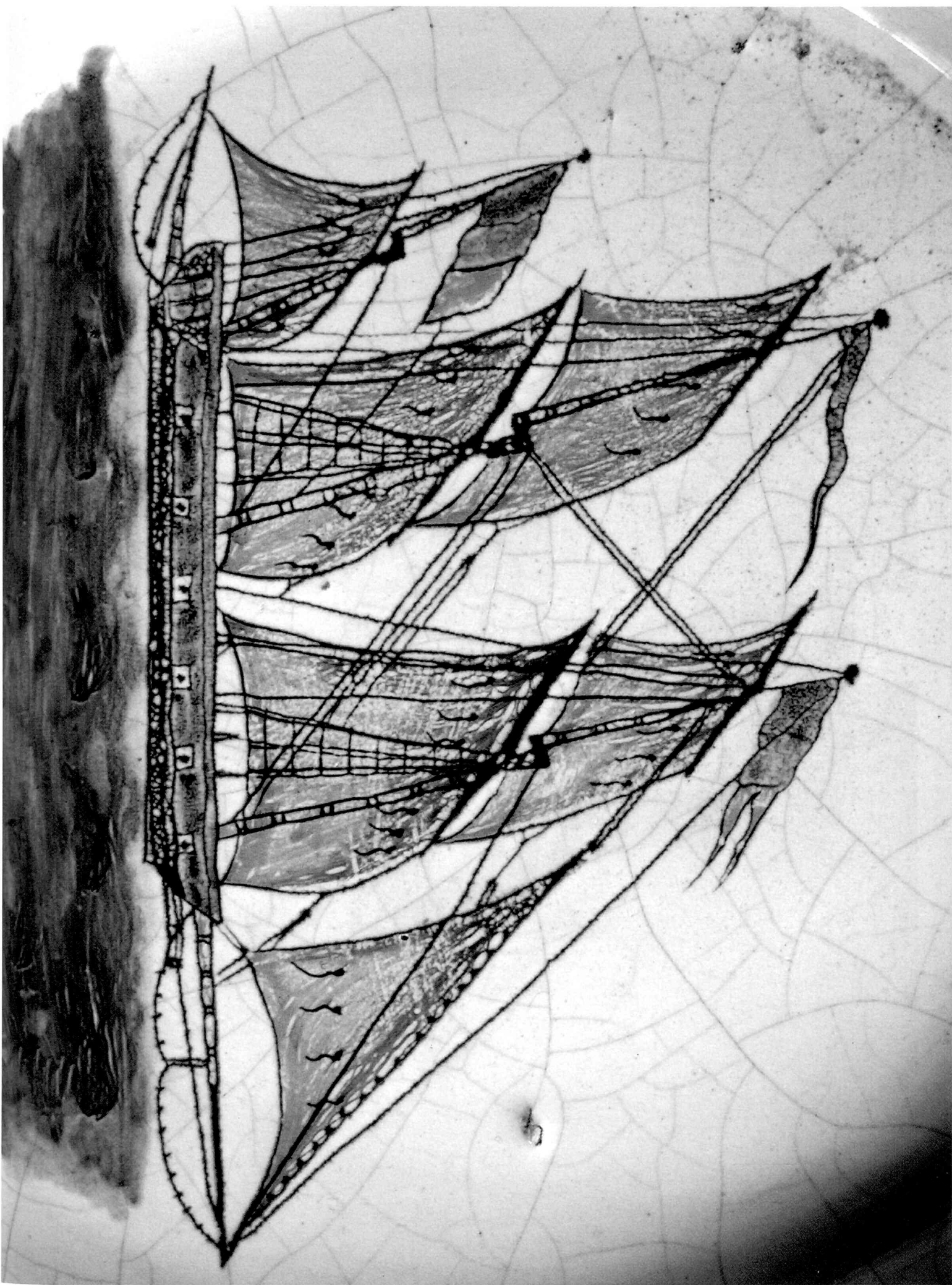


Fig. 2 - Plat en faïence "au lougre", détail (coll. privée)

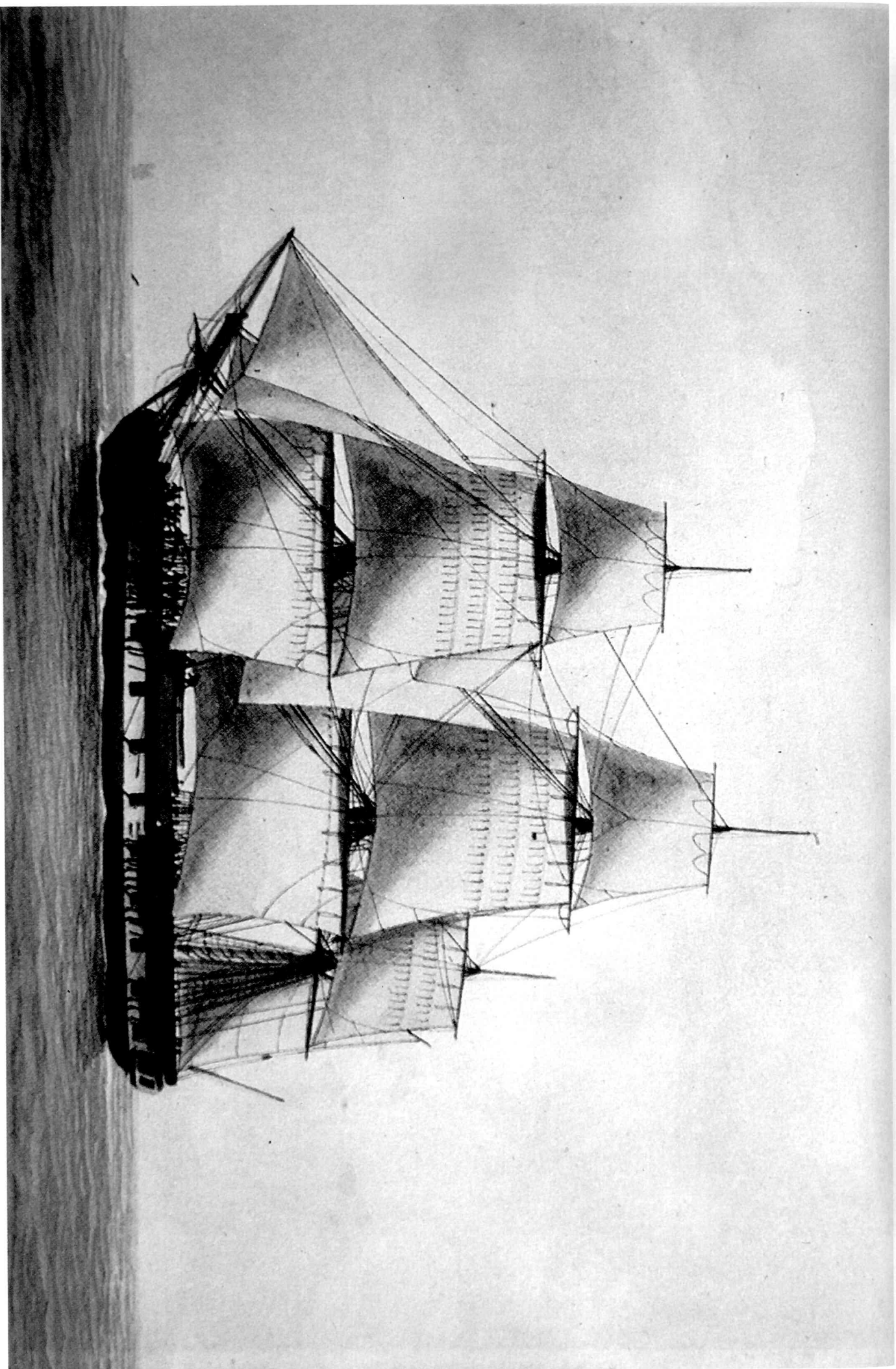


Fig 6 - La gabarre la Lionne, aquarelle de Frédéric Roux (Planche 13 de l'Album de l'Amiral Willaumez. Association des Amis des Musées de la Marine)

Fig. 11



Fig. 12



Fig. 13



Fig. 14



Faïences présentant des caractéristiques similaires au plat au lougre et pouvant être rattachées à la manufacture de Saint-Esprit - Bayonne (coll. privée).

Fig. 15

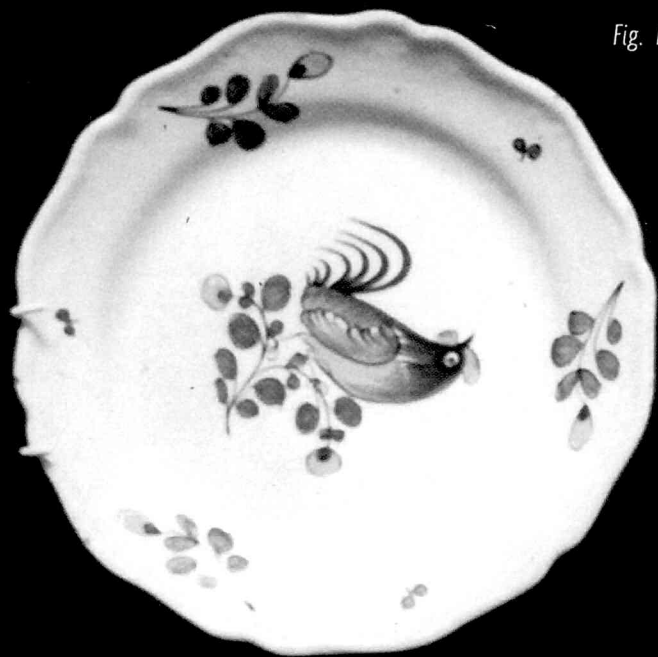
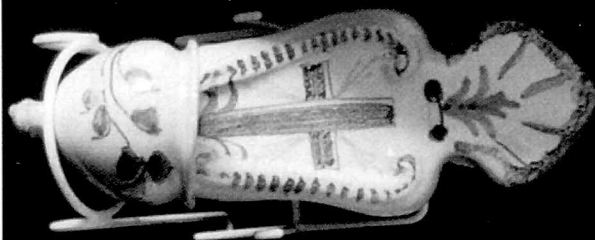


Fig. 16



Faïences présentant des caractéristiques similaires au plat au lougre et pouvant être rattachées à la manufacture de Saint-Esprit - Bayonne (coll. privée).



PERMANENCE DE LA BREBIS DANS LA CULTURE EUSKARIENNE

PIERRE L. THILLAUD (*)

Résumé :

Le diagnostic paléopathologique posé sur une vertèbre humaine exhumée des grottes de Sare et datant du Néolithique, témoigne de la pérennité de l'élevage des ovins en Pays basque Nord. Cette donnée objective et ses conséquences dans le domaine de la tératologie vétérinaire, confèrent au mythe du Tartaro une certaine réalité naturelle.

Laburpena :

Sarako harpeetan aurkitu den giza-orno neolitiko baten azterketa paleopatologikoak frogatzen du ardi hazkuntza aspaldikoa dela Ipar Euskal Herrian. Aurkikuntza horrek eta teratologiaren arloan dauzkan ondorioek errealitatearen nolabaiteko itxura emaiten dio Tartaroren mitoari.

77

MOTS CLÉS

Brebis,
paléopathologie,
Tartaro,
Brucellose,
Mythologie basque.

Hitz-gakoak

Ardi,
paleopatologia,
Tartaro,
Bruzelosa,
Euskal Mitologia.

De mémoire d'homme, les brebis semblent toujours avoir ponctué les paysages basques. Cette impression d'une présence immémoriale de la brebis dans la culture euskarienne est justifiée. Sur le fondement de disciplines aussi diverses que la paléopathologie ¹, la tératologie ² et la mythologie, nous verrons que la brebis marque l'esprit des Basques et parfois même leur corps, sinon depuis la nuit des temps, certainement depuis le Néolithique.

LA PALÉOPATHOLOGIE DE LA BRUCELLOSE EN PAYS BASQUE

Décrite pour la première fois par Martson en 1863, la brucellose est une maladie infectieuse due à trois espèces de bactéries du genre "brucelle" (Bruce, 1886), transmises à l'homme par les chèvres, les brebis (*B. melitensis*), les porcs (*B. suis*) ou le bétail (*B. abortus*), par contact direct ou par l'ingestion de lait cru et de fromages frais contaminés. La forme aiguë de cette zoonose* est fréquemment caractérisée par une fièvre sans localisation tandis que la forme chronique est marquée par de la fièvre, une fatigue générale et des manifestations mal définies qui peuvent persister des mois ou des années. Les seuls signes évocateurs d'une atteinte du tissu osseux sont les douleurs vertébrales et les douleurs et gonflements des articulations. Le taux de mortalité est très faible et avant l'existence des thérapeutiques efficaces, la brucellose ne durait plus de trois mois que chez 15% des malades, sachant que beaucoup de ces brucelloses chroniques ne résultaient que de réinfections ³.

Dans les régions d'élevage, pour les périodes antérieures à la mise en œuvre des mesures de prévention vétérinaires et humaines, cette anthroponose* présentait un caractère endémique* de sorte que son influence sur les états sanitaires du passé (pathocénoses ⁴) doit nécessairement être relevée.

Pour autant, la paléopathologie de la brucellose est fort mal documentée. Les exemples publiés par Brothwell (1965) ⁵, Soulié (1982) ⁶ et Mafart (1983) ⁷ sont contestables et seules les observations de Patte (1976) ⁸ et d'Etxeberria (1984,1994) ⁹ sont convaincantes. Quand on sait qu'aujourd'hui, la brucellose se manifeste dans 85% des cas par une localisation ostéo-articulaire et que chez 53% des malades on retrouve une spondylite mélitococcique* (brucellienne), on ne peut qu'être surpris de cette ignorance ostéo-archéologique.

Une fois encore, pour la brucellose comme pour bien d'autres entités nosologiques*, nous constatons que c'est l'absence de définition lésionnelle des conséquences physiopathologiques spécifiques de cette maladie sur le tissu osseux

ancien qui se trouve à l'origine des difficultés rencontrées dans le diagnostic rétrospectif de la brucellose et que cette carence suffit à justifier la contradiction relevée entre la réalité épidémiologique et les données ostéo-archéologiques ¹⁰.

Ceci étant, une vertèbre isolée issue d'un ensemble ostéo-archéologique découvert en 1974 dans la grotte d'Urio (Sare) va nous permettre de démontrer que nous ne sommes pas totalement démunis dans le diagnostic rétrospectif de la brucellose. Une datation au C14, effectuée dans les laboratoires d'Uppsala (Suède) ayant fourni comme résultat : 4020 ± 95 BP, nous pouvons admettre que ces spécimens osseux datent de la fin du Néolithique (Chalcolithique) ¹¹.

Il s'agit d'une vertèbre lombaire (L4), provenant du rachis d'un sujet adulte de sexe indéterminable, présentant un bon état de conservation puisque son caractère incomplet ne résulte que de l'absence des apophyses* transverses. Les seuls éléments lésionnels observables siègent sur le bord antéro-supérieur du corps vertébral (Fig.1).

On remarque en particulier que les plateaux vertébraux sont indemnes (pas de hernie intracorporeale* ; pas d'effondrement du mur postérieur). Les remaniements lésionnels de la berge antéro-supérieure du corps vertébral procèdent de deux processus physiopathologiques contraires : ostéolytiques et ostéoplastiques ¹².

La portion centrale, médiane, du bord vertébral est détruite. En lieu et place du liseré marginal, la perte de substance osseuse affecte la forme d'un pan incliné dont la surface est occupée par l'affleurement du tissu spongieux intracorporeal remanié par l'inflammation. De part et d'autre de cette ostéolyse siègent deux néoformations d'os compact dont la nature ostéophytosique* n'est pas contestable. Les caractéristiques morphologiques macroscopiques de l'ostéolyse (forme, fond et berges) permettent d'exclure une origine traumatique (fracture) ou néoplasique (tumeur, cancer). L'étiologie infectieuse demeure la plus probable.

L'ostéolyse centrale peut être identifiée comme la manifestation d'une brucellose tant le type de l'os atteint, le siège de la lésion et son aspect macroscopique, sont comparables à l'épiphyosite de l'angle antéro-supérieur des vertèbres lombaires que Pedro-Pons a su, depuis 1929, faire reconnaître comme caractéristique de la brucellose dans sa phase initiale ¹³. L'épiphyosite* brucellienne survient précocement dans le cours évolutif de la maladie entre la troisième et la cinquième semaine suivant le début de la maladie. Beaucoup plus tard, la destruction progressive et complète du disque cartilagineux intervertébral détermine une ostéophytose* marginale pouvant aboutir à l'ankylose* et la formation d'un bloc intervertébral.

C'est dans ce cadre évolutif qu'il convient d'interpréter l'ostéophytose cavitaire siégeant sur le côté gauche du corps vertébral. Ce processus ostéoplastique doit être associé dans une unique entité nosologique : la brucellose.

Les stigmates osseux anciens de la brucellose sont rarement observés. Frederico Etxeberria, à qui nous devons la redécouverte du signe de Pedro-Pons, explique cette rareté par la difficulté de son diagnostic rétrospectif, soulignant que celui-ci n'est vraiment accessible à l'ostéo-archéologue qu'avec l'observation de ce signe, c'est à dire durant la phase initiale de la maladie. Plus tardivement en effet, l'observation d'un bloc vertébral dont l'origine peut être si variée (arthrosique*, arthritique*, tuberculeuse ou post-traumatique) rend très incertaine sinon illusoire l'identification spécifique de la brucellose.

Ainsi, la réalité de l'influence d'une maladie endémique ne peut manquer d'être représentée dans les reconstitutions des pathocénoses historiques.

De mémoire d'homme, le Pays basque est terre d'élevage. Or quatre des cinq vertèbres reconnues comme marquées des stigmates morbides de la brucellose sont issues des sols basques et la moitié d'entre elles datent de la fin du Néolithique. Cette focalisation extrême de la provenance des cas ostéo-archéologiques publiés résulte très certainement de circonstances fortuites ou, plus sûrement, de l'intérêt particulier de la recherche paléopathologique dans cette contrée où la brucellose reste aujourd'hui encore très présente. On ne peut nier cependant que cette provenance quasi exclusive des spécimens ostéo-archéologiques de la brucellose porte un témoignage fort sur l'antiquité et la pérennité de cette maladie en Pays basque ainsi que sur la permanence de la brebis et des modes de vie pastoraux de ses habitants.

LA CYCLOPIE CHEZ LES BREBIS

Ignorant de sa responsabilité indirecte dans les maux qui tourmentaient sa chair, le berger basque ne vit avant tout dans la brebis qu'un moyen d'améliorer son ordinaire. Gageons qu'il ignorait aussi qu'elle nourrissait également son imaginaire à la faveur de ses propres malheurs.

La tératologie vétérinaire connaît bien les circonstances et la fréquence d'une monstruosité qui se manifeste lors du vêlage des brebis : la cyclopie. Elle résulte d'une perturbation de la morphogenèse* qui aboutit à la présence de deux yeux contenus dans une orbite commune (cyclocéphalie) ou d'un seul œil impair

(cyclopédie proprement dite), situés au milieu du front. Ces anomalies sont constamment associées à de graves altérations de l'encéphale qui sont toujours mortelles à très court terme comme à l'accoutumée pour les monstres autosites qui ne se suffisent à eux-mêmes que pendant la vie embryonnaire.

Dans les Montagnes Rocheuses, où les premières observations furent décrites, existe une espèce de vétrate : "*veratrum californicum*" contenant des alcaloïdes* toxiques ayant la capacité chez la brebis en début de gestation de provoquer des monstruosités chez les agneaux et, plus particulièrementdes cyclopes. Les vétrates, genre de colchicacées, sont des liliacées à rhizomes et à tiges portant de larges feuilles ovales ou lancéolées, pourvues de nervures saillantes, et qui se rencontrent surtout dans les régions tempérées de l'hémisphère nord ; on en compte neuf espèces, parmi lesquelles : le vétrate varaire ou blanc, nommé vulgairement ellébore blanc dont les fleurs forment de grands panicules blancs, parfois légèrement verdâtres. La racine de cette plante est émétique* et purgative ; à dose un peu plus forte, elle peut déterminer la mort ¹⁴. Comme pour celui qui est extrait du colchique, l'alcaloïde contenu dans le vétrate a la propriété d'empêcher la séparation des chromosomes pendant la division cellulaire, ce qui a pour effet de modifier les équipements chromosomiques et de justifier son action tératogène au cours de l'embryogenèse* ¹⁵.

Les vétrates participent de l'alimentation des troupeaux basques et la cyclopie des agneaux n'est pas méconnue de leurs bergers.

L'observation de cette monstruosité n'a pas pu manquer de les impressionner ; de les pousser à l'exhiber par monts et par vaux ; et d'en parler longtemps comme d'une merveille qui, une fois exagérée par la tradition orale, se trouvait tout à fait propice à la naissance d'un mythe : celui de *Tartaro* au Nord comme de *Tartalo*, *Torto*, *Anxo* ou *Alarabi* au Sud ?

Quoi qu'il en soit, les caractéristiques précises de la cyclopie chez la brebis nous engagent à valider cette filiation mythologique et viennent confirmer l'antiquité de la communauté de vie entre la brebis et les Basques.

LE MYTHE DE TARTARO

Dans la vaste geste de la mythologie euskarienne, il est juste de considérer que *Tartaro* tient une place à part, faite de célébrité tout autant que de confusion. Cette situation singulière semble justifier le fait que les gloses à son propos sont souvent embarrassées sinon négligées.

Barandiaran (1889-1991) à l'évidence n'est que fort peu intéressé par ce personnage de légendes qu'il expédie dans sa "Mythologie Basque" (1960) ¹⁶ en moins de quinze lignes, préférant consacrer toute la sagacité de son approche ethnographique à *Erensugue* et plus encore à *Mari* ¹⁷. Ne retenant que "cette sorte de génie méchant, pourvu d'un seul œil au milieu du front, habite en général dans des cavernes", Barandiaran admet que *Tartalo* : "figure dans les récits les plus effrayants des foyers basques", séquestrant puis dévorant ses victimes qui n'ont pour salut que de lui crever son œil unique. Et de conclure, sans manifestement s'être véritablement investi sur le sujet : "on est bien obligé de comparer *Torto* ou *Tartalo* au Polyphème dont nous parle Homère dans son Odyssée".

Ce rapprochement, Barbier (1875-1931) l'avait déjà fait dès 1931 dans ses "Légendes du Pays basque" ¹⁸, sur le fondement que quelques récits prêtaient au "*Tartare*" un œil seulement. "C'est un cousin de Polyphème ou plus simplement des mineurs de Sicile. Les mineurs et leurs grandes lanternes ont hanté aussi les entrailles des monts Cantabriques, depuis l'occupation déjà lointaine des Romains ; peut-être même auparavant. L'imagination populaire a-t-elle brodé sur le halo de ces lanternes baptisées monstrueuses, infernales même ?". Au vu de ce commentaire, il nous faut bien admettre que le bon prêtre de Saint-Pée-sur-Nivelle, comme plus tard celui d'Ataun, ne semble pas avoir été désireux de mieux cerner ce *Tartare* qui dans le récit retenu pour son ouvrage dispose de ses deux yeux et ne se distingue que par sa stupidité, sa force prodigieuse et sa cruauté.

Aujourd'hui moins sollicités que ceux des deux auteurs précédents, les travaux de Gilberte Guillaumie-Reicher conservent toute leur pertinence dans l'analyse de la pensée euskarienne et de ses mythes. Ses réflexions sur : "Les Légendes Basques dans la tradition humaine" ¹⁹ ont tout à la fois le recul et la profondeur que confèrent l'austérité et l'humilité dans la recherche en sciences humaines.

Reicher donne matière à croire qu'elle s'est véritablement intéressée au personnage de *Tartaro*, n'omettant pas cependant d'en souligner l'apparence polymorphe sinon confuse puisque figurée selon les cas comme un ogre, un géant ou uncyclope ²⁰ et parfois comme "un peu de tout cela, qui n'est pas manifestement basque". Pour autant, Reicher admet qu'à l'évidence, au vu de la multiplicité des récits "plus littéraires que vivaces.....le *Tartaro* tient du cyclope, vivant dans sa caverne- une grande bergerie- avec ses moutons....assez méchant etsurtout très sot". Confessant son ignorance sur l'origine de la légende de ce cyclope, et prenant argument que "son antre recèle non seulement ses moutons mais des richesses énormes", l'auteur suggère l'image "d'un génie oriental"

colporté par des caravaniers venus chercher en “Euskarie l’ambre, l’or et l’argent” mais ajoute que “peut-être est-ce le contraire”...

Nous retiendrons également des remarques de Reicher que dans de nombreux récits *Tartaro* est accompagné pour surveiller ses moutons comme pour tourmenter les hommes, d’un serviteur, d’un compagnon fidèle : *Olano*, qui se trouve pourvu d’une tête de chien. Ce trait, s’il en était besoin, conforte l’image pastorale du personnage.

TARTARO, BERGER TUTÉLAIRE DE LA BREBIS BASQUE ?

Présente depuis les débuts de la néolithisation du Pays basque, la brebis a bien marqué les états sanitaires et les modes de vie des populations basques. Cette permanence a fort bien pu également influencer leur culture et nourrir leurs récits fabuleux.

Le mythe est vécu avant d’être formulé. Les mythes anthropomorphiques reposent toujours sur une part de réalité mais cette dernière n’est pas nécessairement anthropocentrique ; elle peut tout autant être issue du monde animal.

Dans sa recherche forcément obscure de l’origine des mythes, la mythologie s’appuie selon les cas et les écoles, sur des systèmes de type théologique, symbolique, philologique, anthropologique et, bien plus souvent désormais, psychologique, censés permettre d’élucider leur genèse et leur mécanisme d’origine. Dans ce domaine, la recherche médico-historique et la biologie, situées en amont de ces modes opératoires, se révèlent en mesure d’identifier des éléments factuels déterminants ²¹.

C’est à ce titre que la cyclopie non exceptionnelle des agneaux d’une brebis omniprésente dans la culture euskarienne nous apporte un fait générateur sinon une explication séduisante du personnage de *Tartaro* : le berger cyclope. ■

(*) Chargé de conférences de Paléopathologie – E.P.H.E. IV^e section : sciences historiques et philologiques – La Sorbonne – Paris
pierre.thillaud@wanadoo.fr

LEXIQUE

Alcaloïde : principe actif d'une plante.

Ankylose : diminution ou impossibilité absolue des mouvements d'une articulation naturellement mobile.

Apophyse : prolongement saillant de la surface d'un os.

Arthrose : affection chronique dégénérative non inflammatoire des articulations.

Arthrite : affection inflammatoire (infectieuse,...) des articulations.

Émélique : qui provoque le vomissement.

Embryogenèse : développement de l'embryon.

Endémie : persistance soit permanente, soit à intervalles réguliers d'une maladie dans une région.

Epiphysite : inflammation de l'extrémité d'un os long.

Hernie (discale) intracorporeale : saillie anormale du disque intervertébral dans le plateau d'une vertèbre.

Morphogenèse : développement des formes d'un organe ou d'un organisme.

Nosologie : étude des caractères distinctifs qui permettent de définir les maladies.

Ostéophytose : production osseuse exubérante développée dans le voisinage d'une articulation malade (arthrose, arthrite).

Spondylite mélitococcique : ostéite (inflammation de l'os) vertébrale due à la brucellose.

Zoonose : maladie qui frappe surtout les animaux ; on tend à réserver ce terme aux affections naturellement transmissibles des animaux vertébrés à l'homme (anthropozoonoses).

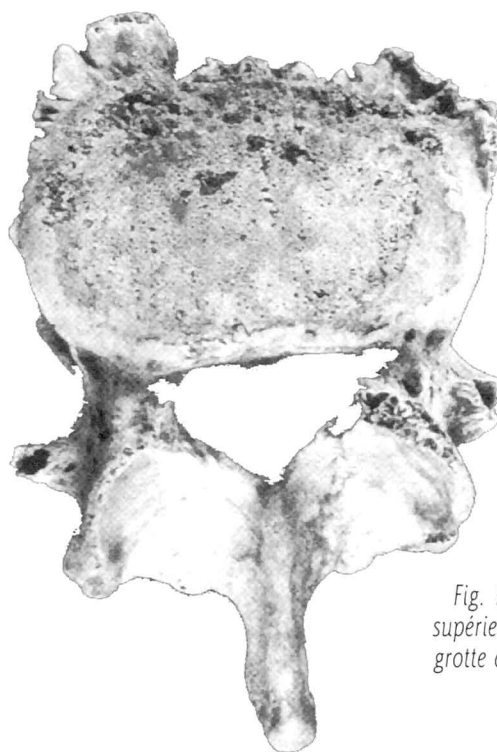


Fig. 1 : Quatrième vertèbre lombaire (vue supérieure) d'origine humaine, exhumée de la grotte d'Urrio (Sare) - cliché C. Rapa (C.V.P.)

Notes

- 1 En conjuguant les méthodes de la pathologie à celles de l'histoire et les techniques de l'anthropologie physique à celles de l'archéologie, la paléopathologie se donne pour objectif d'identifier les traces des maladies sur les restes humains et animaux des temps anciens et, plus accessoirement, sur les figurations anthropomorphes. Cette discipline médico-historique permet au médecin de mieux connaître les maladies en étudiant leur histoire naturelle et à l'historien de retrouver à travers les maux dont elles souffraient, les conditions sanitaires et les modes de vie des populations du passé.
- 2 La tératologie se consacre à l'étude des anomalies et des monstruosité des êtres organisés.
- 3 Thillaud P. L., 1996, *Paléopathologie humaine*, Sceaux, Kronos B.Y., 238 p.
- 4 Proposé en 1969 par notre maître de l'E.P.H.E., le professeur M.D. Grmek (1924-2000), le néologisme de pathocénose se définit comme l'ensemble que forment tous les états pathologiques présents au sein d'une population déterminée, dans un temps et un espace donnés. Cet ensemble tend naturellement vers un équilibre plus ou moins durable. L'observation de ruptures survenant dans cet équilibre permet d'identifier une "dynamique des pathocénoses" dans lesquelles chaque grande catégorie de maladies (traumatiques, infectieuses, carencielles, néoplasiques et dégénératives) se trouve alternativement, au gré des circonstances physiques, sociales, politiques et culturelles, placées dans une position déterminante.
- 5 Brothwell D.R., 1965, The palaeopathology of Early-Middle Bronze Age remains from Jericho, *Jericho*, 2, pp. 685-693.
- 6 Soulié R., 1982, Brucelosis : A case report dating from 650-700 A.D., *Paleopathology Newsletter*, 38, pp. 7-10.
- 7 Mafart B.Y., 1983, *Pathologie osseuse au Moyen Âge en Provence*, Paris, C.N.R.S., 266 p., (Paléoécologie de l'Homme fossile, n°5).
- 8 Patte E., 1976, Os pathologiques ou anormaux de la grotte de Feigneux (Oise), *L'Anthropologie (Paris)*, 80, pp. 655-668.
- 9 Etxeberria F., 1984, *Estudio de la patologia osea en poblaciones de época altomedieval en el País Vasco (Santa Eulalia y Los Castros de Lastra)*, San Sebastian, Eusko-Ikaskuntza, 200 p., (Cuadernos de Seccion Medicina, n°1). 1994, Vertebral epiphysitis : early signs of brucellar disease, *Journal of Paleopathology*, 6, 1, pp. 41-49.
- 10 Thillaud P.L., Charon P., 1994, *Lésions ostéo-archéologiques : recueil et identification*, Sceaux, Kronos B.Y., 79 p.
- 11 M. Tapia, 1994, communication personnelle. Les restes humains de la grotte d'Urio (U5 : Urioko Lezea), découverts par les spéléologues de "Ziloko Gizonak", forment un ensemble composé de 16 pièces osseuses appartenant à au moins 5 individus distincts (deux adultes, deux adolescents et un enfant). Tous ces ossements sont fragmentaires mais leur structure est remarquablement bien conservée.

Notes (suite)

- 12 Face à la grande variété des agressions dont il peut faire l'objet, l'os ne réagit que de deux manières : il prolifère ou il disparaît. L'observation macroscopique des lésions sèches anciennes confirme que les phénomènes physiopathologiques qui affectent le tissu osseux peuvent être réduits à quelques signes élémentaires traduisant l'existence d'une réaction : ostéoplastique (excroissance, production osseuse), ostéolytique (érosion, destruction osseuse) ou mixte, qui dans ce cas, peut être évaluée selon l'importance respective des traces de prolifération ou de destruction de l'os.
- 13 Pedro-Pons A., 1929, La espondilitis melitococica, *An. de Med.*, pp. 63-68.
- 14 Nouveau Larousse Illustré (circa 1910) : *Vératre*.
- 15 Encyclopédie Internationale des Sciences et des Techniques (circa 1975) : *veratrum album*.
- 16 Barandiaran J.M. de, *Mythologie Basque*, 1989, Annales Pyrénéennes, 120 p. En 1972, dans son *Dictionnaire illustré de mythologie basque*, Elkar, 1993, 372 p., cet auteur indique toutefois qu'*Alarabi* "est considéré comme étant le premier pasteur de brebis".
- 17 Thillaud P.L., 1989, Le mythe de Mari, *Bull. Mus. Basque*, pp. 441-446, (n° spécial "Hommage au Musée Basque").
- 18 Barbier J., 1931, *Légendes du Pays basque d'après la tradition*, Paris, Delagrave, 159 p.
- 19 Reicher Gil G., 1946, *Les Légendes Basques dans la tradition humaine*, Paris, Maisonneuve, 148 p.
- 20 Ne pouvant se venger sur Zeus, son père, Apollon le fait sur ses protégés les Cyclopes qui avaient forgé les instruments de la foudre divine. Les trois cyclopes étaient des géants à l'œil unique rond, dits ouraniens, car fils d'Ouranos, le ciel et de Gaïa, la terre, dieux de la première génération. Les trois cyclopes : Brontès, Astéropé et Argès, avaient rendus un fier service aux dieux de l'Olympe assaillis par les Titans en offrant à Zeus respectivement le tonnerre, l'éclair et la foudre.
- 21 En se fondant sur une méchante image colportée par un quotidien caucasien dans les années 40, figurant la tête osseuse d'un adulte cyclope présenté comme d'origine polynésienne, J.M. Satrustegi ne trouve dans cette information sensationnelle que matière à conforter sa conviction sur la "réalité" du mythe ; mais il ne semble pas retenir l'apport qu'au delà de ce cas tout à fait invraisemblable, ces disciplines scientifiques peuvent offrir à la mythologie. (*El Diario Vasco*, 7 nov.1999, pp.82-83).



CROIX ET CHAPELLES DES MONTAGNES BASQUES

IÑAKI GARCIA URIBE (*)

Résumé :

La croix du Gorbea est l'un des symboles de la montagne en Euskal-Herri ; c'est aussi l'un des monuments les plus importants construit sur un sommet (1 482 m). À cheval sur la Biscaye et l'Alava, elle fut inaugurée en 1901 puis détruite à deux reprises. La croix actuelle fait l'objet de nombreuses visites, elle s'inscrit dans le paysage du Parc naturel Gorbea.

Laburpena :

Gorbeako kurutzea mendiaren sinboloetarik bat da Euskal Herrian. Mendi gailur batean (1482 m) eraikia izan den monumenturik handienetakoa ere da. Ixtaklok Bizkaia et Alaba artean, 1901ean estrenatua izan zen, eta gero bietan suntsitua. Oraiko kurutzeak ikusle asko badu. Gorbeako Parke Naturaleko paisaiaren parte da.

87

MOTS CLÉS

Croix du Gorbea,
construction,
inauguration,
symbole,
montagne.

Hitz-gakoak

Gorbeako kurutze,
eraikitze,
estrena,
sinbolo,
mendi.

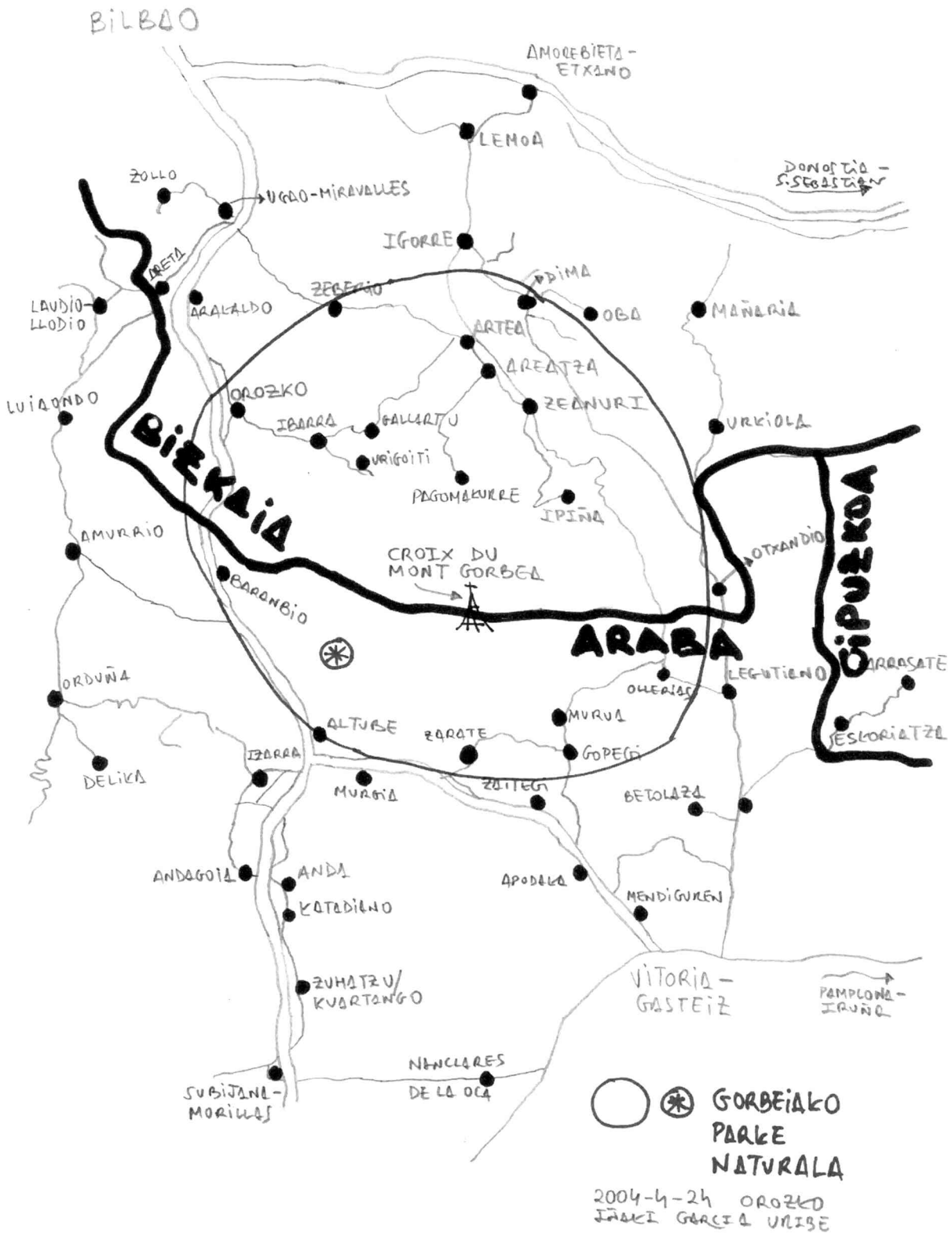
Les montagnes basques sont couvertes de croix et de chapelles. Profitant de l'occasion qui m'est donnée de m'exprimer sur la croix du Gorbea, à coup sûr la plus importante de toutes, je me demande d'abord pourquoi on a choisi de placer ces croix sur les sommets des montagnes les plus emblématiques et ce qui caractérise leur construction. Concernant la croix que j'aime et que je chéris, celle du mont Gorbea, je vous ferai part d'anecdotes, de faits, de souvenirs marquant ses 103 ans, avec un chapitre spécial sur ce que furent les centenaires de la première puis de la seconde croix. Je terminerai par un petit résumé sur le massif du Gorbea intitulé "Gorbea, plus qu'une montagne". J'espère que cela vous plaira.

CROIX ET CHAPELLES AU SOMMET DES MONTAGNES BASQUES

La chanson que le barde du village alavais de Llodio, Ruperto Urkijo Maruri, composa en 1930 et qui servit de symbole musical tant du mont Gorbea que d'une partie de la montagne basque, dit que : "Sur le Gorbea, au plus haut de son sommet, il y a une croix d'amour et veillant sur elle, la belle Arratia...". Et il avait raison, c'est un lieu où la nature resplendit, un lieu de constructions pastorales, une montagne que les biscayens et les alavais chérissent, eux qui se la partagent. C'est tellement vrai que la croix fut édifée pour commémorer le passage du XIX^e au XX^e siècle et qu'elle est fixée sur quatre pieds géants en fer, deux d'entre eux reposant sur le sol biscayen de Zeanuri, les deux autres en Alava, à Zuia. Mais avant de commencer et de tenter d'expliquer les raisons de la taille exceptionnelle de cette construction, probablement la plus importante de toutes celles qui furent construites en Euskal-Herri, permettez-moi de formuler une autre interrogation, elle touche l'origine des croix qui furent édifées par centaines sur les sommets des montagnes basques.

Je consulterai, avec la permission de mon ami, Jon Ander Bengoetxea (professeur d'euskara à l'université, et certainement l'un des plus experts, dans ce pays, en matière de croix et de montagnes), une étude que je lui demandais voici cinq ans et que je n'ai jamais publiée. J'en ferai un résumé de telle sorte que tout le monde en connaisse l'origine.

C'est, semble-t-il, le Pape Léon XIII qui formula le premier, par écrit, le souhait de construire des croix modernes au sommet des montagnes. Avant lui, le symbole chrétien habitait les montagnes mais pas les sommets. C'est ainsi qu'avant le début du XX^e siècle qui fut marqué par le développement des excursions en montagne,



Emplacement du mont Gorkbea (dessin de Iñaki García Uribe).

on ne cherchait pas à atteindre les sommets ; ce qui intéressait avant tout c'était de communiquer, c'était le passage, les cols et les brèches ainsi que les zones où l'on pouvait nourrir les animaux, les pacages, les sources, les près.

Comme le dit bien Jon Ander Bengoetxea : "jusque dans notre langue, on voit à l'évidence cette tendance à retenir d'abord les pacages avant les hauteurs, de telle manière que bien des toponymes trahissent en réalité le lien qu'ils ont avec eux. On assiste à un glissement sémantique dans la désignation des montagnes en fonction de ces lieux et non en fonction des sommets. Ce n'est que par la méconnaissance de la langue de la part des fonctionnaires des services géographiques, ou de la part d'autres visiteurs de ce pays, ainsi que par une notable absence de conscience linguistique de la part des bascophones, que l'on est arrivé à dénommer des sommets à l'aide de toponymes qui se terminent par *-BE* ou *-ATE*, *partie basse* et *col*, *port* (*AldaBe*, *SolluBE*, *UnBE*, *MoruBE*, etc. d'un côté, *KarakaTE*, *LegATE*, etc. de l'autre). De même quelques terminaisons en *-ONDO* (*en rapport*, *à côté*) sont du même type ; ainsi *AtxONDO* : triste situation, nous n'en sommes pas encore sortis si l'on en juge la cartographie".

Avec la venue du christianisme, des croix furent mises dans des lieux concrets afin de servir de repères aux pèlerins et de s'en remettre à Dieu. Car enfin, dit Bengoetxea, d'où vient le terme espagnol de "cruce" (croix) pour désigner une déviation, ainsi que le basque *bideguruntz* qui s'y rapporte également ? De même la valorisation de la croix la convertit en un témoignage symbolique d'accords de délimitation entre des propriétés et des communautés, comme de célébrations de réunions et de fêtes. Cette valorisation fut également à l'origine des croix de croisées de chemins ; un exemple des plus spectaculaires étant celle de Krutziaga de Durango, probablement la plus belle de tout le Pays basque.

Elles sont nombreuses, à notre époque, les sociétés/associations de montagnards ou les groupes d'excursionnistes, qui dressent des croix sur des crêtes, parfois au titre d'une simple émulation et avec l'appui enthousiaste des gens du lieu, afin de marquer "leur" sommet, celui qui est bien à eux, afin de distinguer la croix du village de celles du voisinage. Ce type de croix est édifié afin d'être bien vu du centre du village, ce qui fait que la construction n'occupe pas nécessairement le point le plus haut de la montagne. En outre, il y eut une forte tradition, celle d'élever des croix en des endroits où existèrent, dans le temps, des chapelles ou des petits oratoires ; sans compter celles que l'on dédie à des proches ou à des montagnards.

Cet article étant consacré à la croix du Gorbea, laquelle se trouve par moitié en Alava et en Biscaye, je vais présenter ces croix que l'on peut rencontrer sur des sommets de ces deux provinces, en résumant leur provenance.

Croix religieuses ayant pour objet de :

- a - indiquer la présence d'un sanctuaire ou d'une chapelle proche,
- b - servir d'indication aux pèlerins qui voyagent,
- c - marquer le terme d'une *via crucis*, avec un calvaire (un ensemble de trois croix) ou une croix de pénitence (en général à faible altitude et proche des agglomérations),
- d - perpétuer le souvenir d'un endroit où il y eut une chapelle aujourd'hui détruite,
- e - signaler le lieu où mourut une personne, ou la rappeler à ceux qui l'ont connue,
- f - sanctifier l'entrée du XXe siècle (souhait du Pape Léon XIII).

Croix liées à une signification sociale, marquant :

- a - le début d'actions belliqueuses, en particulier lors du conflit 1936-1937,
- b - des anniversaires : des groupes de montagnards....
- c - ou servant de support à une boîte de correspondance pour les gens fréquentant ces montagnes.

Caractéristiques de ces croix du point de vue de leur construction :

- a - matériel mis en œuvre : la pierre et le ciment ; le métal (du fer en général) ; le bois ; des tubes métalliques.
- b - taille : de plusieurs mètres afin d'être visibles dans tout le secteur ; jusqu'à deux mètres, la taille d'une personne afin d'être vue du village sur les hauteurs duquel elle est implantée ; moins de deux mètres ; je ne prend pas en compte les petites croix associées aux boîtes à lettres évoquées plus haut.
- c - situation : sur de grands sommets (comme ceux retenus lors du concours des 100 montagnes) ; sur de petites montagnes ; sur des collines ou des hauteurs peu élevées par rapport au paysage ambiant.

Je termine par le dernier paragraphe du travail de Jon Ander Bengoetxea. Voici ce qu'il propose à notre réflexion : "toutes les croix méritent de retenir l'attention des promeneurs. Elles sont dépositaires de nos traditions et de nos souhaits. Face

aux engins métalliques que cette société de consommation et de gaspillage, pose sans cesse sur les sommets, les hauteurs et les pentes, anxieuse qu'elle est d'informer le citoyen à l'aide de ces dispositifs au lieu de frapper à sa porte, cette société qui a désespérément besoins de redire sans cesse des messages qui dans une folie publicitaire la nourrissent en retour tout en servant de ciment rassurant, afin que dans la fourmilière mondiale tout suive son cours, toujours de la même façon, ces monuments populaires, qui ne seront jamais recensés dans des musées, proclament la nécessité ainsi que le droit qu'a l'homme à un loisir créatif, comme à la célébration de son passé".

La croix en fer du mont Gorbea

En rapport avec ce qui vient d'être dit, fut édiflée, à une telle altitude, probablement la plus grande croix de la chrétienté : un projet gigantesque qui dut faire face à de nombreuses difficultés dès son implantation et ce, pendant de nombreuses années.

Les chroniques de l'époque disent, nous l'avons vu, comment le Pape voulut inaugurer l'entrée du XXe siècle sur les sommets des plus hautes montagnes. Dans la zone du Gorbea, ce fut l'un de ses curés du nom de Juan Bartolomé de Alcibar qui reçut quatre projets ; plus précisément il était de Zeanuri, pittoresque village de la vallée d'Arratia. Il retint le second. Les travaux furent réalisés par l'architecte Casto de Zavala, un homme de référence dans l'architecture de l'époque en Biscaye, l'un des meilleurs. Le projet retenu ne fut pas exactement réalisé. Il connut des modifications importantes dès l'origine. Il fallut faire au mieux en un lieu qui n'est pas propice aux constructions, la croupe de Gorbeigana, la plus élevée qui soit en Biscaye et en Alava, à 1 475 m d'altitude.

Dans le mémoire décrivant le monument on lit textuellement : "Le Gorbea est le sommet le plus élevé d'Alava et de Biscaye, il leur sert de limite et de séparation entre les communes de Zuia et de Ceánuri. La croix est un symbole de Salut pour l'homme et de signe singulier et fort, en harmonie avec les croyances du Pays basque. Dieu veuille que cette croix sommitale constitue un nouveau lien unissant étroitement Alava et Biscaye, qui sont sœurs de Guipúzcoa et Navarre. Nous avons tenu compte du coût réel, de la taille habituelle, du fer qui est la première richesse du pays et des années de notre Rédempteur ; rien de plus rapide que d'ériger une croix en fer de 33 mètres de haut. Le fer en tant que matériau, est dans le caractère de ce pays, il satisfait parfaitement à la fois au fractionnement de ses composants

permettant un transport possible ainsi qu'à la rapidité d'un montage. Dans la commémoration de la Sainte-Croix, l'Eglise compte des dates de célébration mémorables : le 3 mai, l'invention de la Sainte-Croix ; le 14 septembre l'exaltation de la croix". Autant dire que le lieu choisi était significatif, Gorbea étant l'un des cinq "*montes bocineros*" [montagnes où l'on sonnait du cor, voir plus loin] de Biscaye. Autrefois c'est depuis ces cinq sommets que l'on prévenait ou que l'on appelait les villages aux assemblées (*batzarrak*) des *Juntas générales*, comme le racontent les chroniques : "en soufflant dans le buccin et en allumant des foyers". Plus près de nous, au XXe siècle, on fit de même pour appeler à l'Aberri eguna. Outre le Gorbea, les cinq sommets sont l'Oiz, le Ganekogorta, le Sollube et le Kolutza. De là on embrasse toute la géographie de la Biscaye.

Pour réaliser et financer cette œuvre, une commission fut créée qui devait être surtout honorifique, le curé Juan Tomás de Alcibiar tenant les rênes du projet. Elle était présidée par l'archiprêtre de Villaro, José María de Urretxa, s'y trouvait également l'architecte Casto de Zavala, le commandant d'artillerie Ramón de Rotaetxe ainsi que Manuel Maria de Arriola.

Une fois obtenues les autorisations nécessaires pour édifier l'ouvrage, de la part du diocèse de Vitoria et des mairies de Zeanuri et de Zuia, la commission dut financer l'œuvre estimée à 50 000 pesetas, pour la matière première, le fer, la main d'œuvre, le transport dans un tel lieu et sa mise en place. Trois ouvriers vécurent là-haut plusieurs mois afin de la construire, en assemblant les pièces de fer que les ânes montaient depuis Izarra où elles étaient livrées par chemin de fer depuis Lutxana, Barakaldo. Elles étaient fabriquées dans l'usine sidérurgique "Notre-Dame du Rosaire", entreprise de Serapio Goikoetxea qui fut maire de son village, barakaldoar sentant déjà la vague industrielle qui s'annonçait. On dit que les bêtes mettaient 14 heures pour monter leur charge depuis Izarra jusqu'en haut du Gorbea.

Les travaux furent quelque peu retardés, il faut dire que, pour l'époque, l'œuvre était démesurée et l'endroit qui avait été choisi pour ériger la croix la plus haute de toutes celles de notre pays, était peu accessible, froid et venteux.

Le monument fut inauguré de façon précipitée, un 12 novembre 1901. On dit que les bergers qui se trouvaient là, à ce moment historique, prédirent qu'elle ne resterait pas longtemps debout. Et justement, au bout d'un mois, le 12 décembre 1901, ses 33 mètres et 33 centimètres s'effondrèrent. Par chance nous avons une magnifique photo de cet ouvrage, nous en donnons la reproduction grâce à

l'amabilité de la famille Lascaray de Vitoria-Gasteiz. Il faut dire que le bras horizontal de la croix mesurait 14,5 m et qu'il était à 27 m du sol. Une trop grande envergure pour faire face au vent et supporter l'accumulation de la neige.

On se mit immédiatement au travail pour la refaire tout en sachant que l'on n'avait pas encore résolu le problème du financement de celle qui était par terre. On finit enfin par en dresser une autre en réutilisant en partie les fragments de l'ancienne. Les travaux durèrent, les conditions météorologiques étaient très mauvaises et les 33 mètres se faisaient attendre à nouveau. On l'inaugura le 1 octobre 1903 ; le Gorbea restant pratiquement deux ans sans la protection de la croix. Cette croix, qui remplaça celle d'origine, tomba à nouveau. Les intempéries eurent raison d'elle, une seconde fois. Pour les gens c'était quelque chose de terrible, d'inimaginable. C'était le 12 février 1906. Elle avait tenu pendant 28 mois. Malheureusement il n'existe ni référence ni photo d'elle, on ne sait rien de son aspect mais j'ose dire qu'on la reconstruisit à l'égale de la précédente.

Arrivé à ce point nous perdons toute trace écrite sur cette croix, mais son histoire ne s'arrête pas là. En effet, les responsables entêtés, décidèrent de la reconstruire au même endroit pour la troisième fois. Il semble que ce soit en 1907 que l'on se remit au travail. La croix qu'ils édifièrent est celle que nous avons sous les yeux et nous n'en avons malheureusement aucune information. Le projet de l'architecte fut modifié, on fit quelque chose qui ressemblait quelque peu à la tour Eiffel, l'icône pyramidal parisien étant alors à la mode partout fut copié.

Étant donné qu'elle était tombée deux fois, je pense qu'on omit de faire quelque publicité autour de la troisième en cours de reconstruction. La honte s'empara des gestionnaires du projet, tant et si bien que l'on ne trouve nulle part de mémoire sur cette entreprise, pas de plan, de projet, de date de début et d'achèvement des travaux ; aucun écrit qui parle d'elle, ni de son coût, ni du paiement, ni d'inauguration comme pour ses deux compagnes qui la précédèrent, encore moins de leur inauguration qui se fit en grand, au plus haut des 1 475 m au-dessus du niveau de la mer. La presse n'a rien retenu d'elle, c'est comme si elle n'existait pas. Il faut attendre un journal de 1912 pour lire la première information sur cette troisième croix, il y est question, pour la première fois, d'une ascension ou d'une expédition à la Croix de Gorbea.

À mon avis les promoteurs de cette entreprise ont été tellement meurtris par la chute à deux reprises des deux gigantesques croix, qu'ils cachèrent au public tout type d'information sur la construction de la troisième. Avant la guerre "incivile" qui ravagea l'Espagne il y eut une curieuse photographie prise en octobre 1924, sous la croix.

Les vitorianos Ignacio Lascaray et Emilio Alava réalisèrent une audacieuse ascension dans une voiture Citroën immatriculée VI-399, à l'aide d'une paire de bœufs qui les aidait dans les passages difficiles ou lorsque l'argile ou les cailloux les empêchaient de déplacer leur véhicule. Cette expédition fut fameuse, une foule les accueillit à leur retour dans la capitale alavaise. Mettant à profit la photographie du point de départ de Murua en 1924, je refis la même, à l'identique, 75 années plus tard, en 2001, faisant poser les descendants directs, et ce dans les mêmes conditions, avec le même véhicule, lequel marche parfaitement, c'est le joyau de Pedro Lascaray mon ami et mon informateur.

Cette même année fut fondée la *Fédération basque de montagne*. Nombreuses sont les associations sportives qui ont de telles sections de montagnards qui font des sorties, comme l'*Athletico club de Bilbao* qui mit une boîte aux lettres sur la croix le 4 décembre 1927. Quelques années plus tard, le 14 juin 1931, des montagnards de Vitoria posèrent la table d'orientation à côté de la croix, travail qui incombait à un autre Lascaray prénommé Lucio, sur un dessin d'Angel Aguirre. Elle fut matérialisée par une plaque ronde de lave émaillée, fabriquée en France, au Puy-de-Dôme. C'était l'époque où Eleuterio Goikoetxea, maire de Zeanuri, outre le fait de porter vers la croix la lourde table, inaugura le refuge d'Eguiriñao, premier refuge montagnard de tout l'Euskal-Herri. Voisin du surprenant refuge, une petite chapelle, une sorte d'oratoire fut établi sous l'invocation montagnarde de Notre-Dame des Neiges.

A l'occasion de la première réparation, dans les années 1951, on fêta le cinquantenaire de la croix. Bien que cette célébration ait pour point de départ la date de la bénédiction de la première croix, je redis qu'il s'agit de la croix actuelle, la troisième. Un campement des *Jeunesses montagnardes* fut installé, organisé par le franquisme, le tout structuré et coordonné par Angel Sopeña qui présidait la délégation de cette fédération au Pays basque. Partant de divers monastères et sanctuaires, des groupes de montagnards se dirigèrent vers la croix tout en relayant des torches, afin d'arriver à la croix, exactement à l'heure de la Sainte messe. Ils partirent d'Arantzazu, d'Estibaliz, de Begoña et de Saint-Michel d'Aralar, entre autres.

Douzes années après le cinquantenaire, le *Groupe alpin Baskonia* de Basauri, a placé une sculpture en pierre de la Vierge de Begoña juste sous la croix, à la limite des provinces, regardant le versant biscayen. Elle fut inaugurée le 23 juin 1963. Elle fut profanée, on scia la tête de la patronne de Bilbao. Le 25 juin 1967 une autre identique fut installée mais en bronze.

Le 11 juillet 1976, nous étions quelques 3 500 montagnards pour célébrer le 75^e anniversaire de la croix. Il fut organisé par ANI -*Agrupación Nervión Ibaizabal*- et par la *Fédération Biscayenne de montagne* qui, je dois dire, se constitua chez moi, dans la ville d'Ugao-Miravalles. Mon *aita* (père) fut l'un de ceux qui impulsèrent cet événement d'une grande importance, à cette époque à la fois si proche dans le temps et d'une actualité si lointaine. Il n'y avait pas, comme de nos jours, de locaux disponibles pour se réunir.

Le centenaire de la croix du Gorbea en 2001

A l'occasion de cette célébration, l'*Association d'agriculture montagnarde Gorbea Aldea* qui organisa cet événement, organisa un ensemble de cinquante-cinq actions réparties sur les contreforts du massif, tant dans les villages "gorbéistes" de Biscaye que d'Alava. Parmi toutes ces actions j'ai voulu vous résumer celles que je pense être les plus importantes, c'est-à-dire celles qui devraient passer à la postérité : cette petite histoire du Gorbea et de ses croix que certains d'entre nous avons écrite et que nous prétendons continuer à écrire à l'intention de ceux qui souhaitent se documenter sur le sujet.

96

Bien, le centenaire débuta par la présentation des fêtes dans le *Grand salon* de la mairie de Zuia (Alava), convocation exclusivement adressée aux médias. Ce fut le 3 juillet 2001. On y présenta la page web officielle, de même que le logo du centenaire qui fut commandé au sculpteur Nestor Basterretxea. Ce signe doit servir de référence pour tout ce qui se rapporte au centenaire, il est destiné à être intrinsèquement lié au Gorbea. Selon les termes mêmes de l'artiste bermeotar, il exprime le rapport entre la première croix nettement marquée par l'industrialisation et la propre société basque de ce temps.

L'exposition itinérante intitulée : *Gorbeia, una cruz de cien años, 1901-2001*, fut inaugurée le 26 juillet à l'*Archivo Foral* de Bilbao. L'exposition visait à faire connaître les profonds changements sociaux, économiques et culturels qui s'étaient produits dans la société basque, en particulier dans la zone du Gorbea, durant ces cent dernières années.

Comme première action montagnarde, le 31 juillet, lors des festivités en l'honneur de Saint Ignace de Loyola que nous célébrons par une roméria chaque année dans le Gorbea, furent inaugurées les œuvres de restauration de Notre-Dame

des Neiges à Igiriñao. Elle s'agrémenta d'une ascension massive de milliers de montagnards en direction de la croix et d'une messe à midi dans la chapelle. Cette toute petite chapelle est la plus haute des chapelles (*ermitas*) que l'on conserve actuellement en Biscaye (plus de cinq cent). Sa remise en état l'a rendue coquette dans sa modestie.

Le 4 août le groupe zeanuriarra *Ipizki taldea* remit en service le four à chaux de San Justo de Otzerimendi, dans le quartier où se trouve l'*ermita*. C'est un événement qui se renouvelle tous les ans pour le plaisir de ceux qui y assistent et pour se remémorer les façons de faire de nos ancêtres en montagne.

Le 19 août il y eut une démonstration de chiens de berger dans la campagne tout autour de l'*ermita* de Zeberiogane, à Zeberio. Quatre bergers biscayens y participèrent, colorant cette jolie prestation. C'est l'un des meilleurs de tout le pays que gagna Henrike Etxebarria avec son chien Noiz arte, les deux sont d'Orozco, le village où je vis et d'où j'écris ces lignes. Parmi ces quatre bergers, on notera celui d'Abadiño qui est sourd-muet.

Le spectacle visuel probablement le plus beau du centenaire eut lieu les 15 et 16 septembre dans les marais de Saldropo, Zeanuri. Une douzaine de mongolfières qui participaient à un concours, nous offrirent un festival. L'histoire retiendra le premier événement de ce genre qui se déroula dans la *Communauté autonome basque*, comme le rapportait la presse écrite du dimanche 16. Les pilotes avaient reçu des coordonnées afin de rechercher un objet et avec la seule aide d'une carte ils engagèrent la compétition. Le premier prix ne fut pas attribué. L'auteur de ces lignes navigua dans l'une des mongolfières.

Le samedi 22 septembre ce fut le village d'Artea qui eut en charge la totalité de l'animation. Ce fut l'une des journées où la programmation fut la plus dense grâce à la fameuse foire agro-alimentaire et artisanale, *Merkartea'01*. Dans les jardins de l'*Ekomuseo*, on rendit hommage à l'*Etxekoandere* (maîtresse de maison) avec l'inauguration d'une figure de pierre sculptée, grandeur nature. En fin de journée les *Castellers* d'Esparraguera nous régalerent avec une démonstration de colonnes humaines et le groupe de danses guipuzcoan *Aukeran* offrit son merveilleux spectacle intitulé *Sutargi*.

A Orozco, où nous avons les plus importantes ascensions du Gorbea, a été célébré les 6 et 7 octobre le centenaire de la fameuse croix. Le samedi 6 il y eut

une foire ainsi qu'une exposition artisanale, un championnat de faucheurs (*segalari*), de bûcherons (*aizkolari*) et de leveurs de pierres (*harrijasotzaile*). Le dimanche 7, notre club de montagnards l'*Itxinape mendi taldea*, organisa l'unique activité de tout le centenaire qui eut un rapport direct avec la croix (sauf ce qui se passa les 11 et 12 novembre) : une rude marche de fond qui, depuis le quartier d'Ibarra nous conduisit à la croix, par Zalao, Egalesaburu, Atxulo, Itxina, Arraba, et Igiriñao, puis en redescendant par Zastegi à Austigarbiña, par les hauteurs de Oderiaga et Urizar, pour arriver à Zubiaur, Orozco. Nous fûmes trois cent soixante et onze montagnards à participer à cette marche inoubliable et ce, par un temps splendide.

La ville d'Areatza, en Arratia, fut chargée des festivités des 20 et 21 octobre. On notera à nouveau une *romeria* basque, un passe-rue avec des géants venus de tout l'Euskal-Herri, ainsi que des jeux ruraux, l'inauguration d'une forge restaurée de façon magistrale par le groupe *Ipizki taldea*. Ils ferrèrent une vache ainsi qu'un cheval, démonstration grandeur nature d'une activité qui n'est plus qu'un souvenir.

Le 27 octobre on revint à Orozco pour mener à terme une nouvelle marche, celle-ci plus douce et de faible durée. Elle fut intéressante. Sous l'appellation de *Gaztaiña eguna*, nous avons parcouru le quartier d'Orrotegi à la recherche et à la découverte effective, de différents *kirikinauzi*, qui sont de très anciens et monumentaux cercles de pierres, dans lesquels on conservait les châtaignes pendant sept mois de l'année, enrobées dans leurs bogues (*kirikiños*) ; c'est comme des entrepôts naturels servant à la nourriture du village.

Pour mettre un terme à cette évocation du centenaire de la croix, l'an dernier, de façon emblématique, je pense, le 9 novembre, fut remis les *Prix Gorbea* dans l'hôtel Carlton de Bilbao. Ils concernèrent le collectif des bergers du Gorbea au titre de *Conservateurs et mainteneurs du massif*, le collectif des montagnards d'Euskal-Herri au titre de *Diffusion et divulgation du Gorbea* et l'ethnologue Henrike Ibabe au titre de *Recherches sur le Gorbea*.

Finalement il y eut des *romerias* à la croix, les dimanche 11 et lundi 12 novembre, ce dernier jour coïncidant exactement avec la date du centenaire. Étant donné les conditions météorologiques changeantes, à l'arrivée d'un front froid accompagné de neige, aux températures très basses et aux vents dangereux, on mit officiellement un terme à l'ascension du 11 novembre, les événements furent reportés au fronton de Zigoitia (Alava), mais ceci ne découragea pas quelques

1 500 montagnards qui atteignirent le sommet. La visibilité était nulle et le froid tel que personne n'a pu rester plus de deux minutes sur le sommet, c'était impossible.

Le 12 novembre 2001, après cinq mois de célébrations et à cent ans de l'inauguration et de la bénédiction de la croix d'origine, le centenaire tant attendu fut fêté mais dans des conditions tout aussi précaires. Les conditions climatiques étaient inchangées ; si l'on veut rapporter la chronique des événements, le mieux est encore de reproduire l'abondante et historique légende de la photo, je la reproduis ici et qui dit : "soixante dix membres d'une expédition accompagnés de trois chiens se rassemblèrent, à genoux, sous la troisième croix érigée sur la hauteur de Gorbeiagana, afin de célébrer le centenaire de sa grande sœur, la première croix du Gorbea d'origine. L'ascension fut particulièrement difficile jusqu'au sommet, avec des températures très basses, des vents violents, la neige ne permettant qu'une visibilité réduite. Notre expédition constituée de cinq montagnards biscayens, atteignit la croix à la mi-journée, à 11h 56, et, la bourrasque emportant mes cris, j'ai réuni l'assistance et les ai fait entonner le chant *Luciano y Clara*, composé par le barde de Laudio, Ruperto Urkijo Maruri. Je fis une photo pour fixer ce moment pour l'histoire. Parmi les présents on notera les autorités qui nous accompagnèrent dans notre marche au sommet : le Président du *Parlement basque*, Juan Maria Atutxa, le conseiller en écologie du Gouvernement basque, Sabin Intxaurreaga, le député de l'Agriculture du *Bizkaiko Foru Aldundia*, Patxi Serria Sesumaga, les maires de Zeanuri, Zuia et Areatza, respectivement Eusebio Larrazabal, Jose Maria Ibañez et Henrike Etxeberria. Le Président de la *Fédération basque de Montagne*, Antxon Bandres, le gérant de Gorbeialdea, Peli Manterola avec Jesus de la Fuente, l'un des organisateurs du 75e anniversaire de la croix du Gorbea, chantèrent aussi au pied de la croix."

Centenaire de la seconde croix du mont Gorbea, 1-10-2003

Après avoir rendu compte du centenaire de la croix d'origine et dans mon désir de faire connaître un peu mieux la croix la plus importante d'Euskal-Herri, je vais vous conter maintenant ce qui se passa le 1er octobre 2003, jour marquant les cent ans de la re-inauguration de la croix du Gorbea, construite avec les débris de celle qui dura si peu de temps mais laissa une telle empreinte qu'elle constitue une référence pour tous les montagnards Basques.

On ne connaît rien de l'allure de cette croix, si nous nous en référons au fait qu'elle fut reconstruite avec les matériaux de celle qui était tombée. Son allure

devait être identique, trente trois mètres de hauteur, allégorie des trente trois ans du Christ crucifié ; aucune photo, aucun dessin, aucun écrit ne permettent de le dire. Quelqu'un a-t-il des informations à ce sujet ?

On renouvela cette cordée que nous formions avec quelques amis lors de l'ascension pour le centenaire de la première croix, les conditions climatiques étaient maintenant bien différentes. En novembre 2001 nous montions par plusieurs degrés en dessous de zéro accompagnés d'une tempête telle qu'il y avait danger pour celui qui voulait atteindre sa croix resplendissante ; cette fois-ci la température était quasiment estivale. À midi je photographiais tous les participants sous la croix, les immortalisant pour un épisode de la petite histoire des événements qui eurent lieu autour de cette croix. Tout de suite après, afin de célébrer la Sainte messe, nous nous sommes dirigés à 80 m de là, sur le versant biscayen, fuyant le vent qui balayait le sommet à 70 km/h. Ce fut le curé d'Arrigorriaga, Félix Orobiourritia Arruabarrena ainsi que celui de Zeanuri, Joseba Iturbide, qui eurent la gentillesse de célébrer la messe la plus élevée qui n'ait jamais eu lieu en Biscaye. L'eucharistie était accompagnée des *bertsu* que chantait Jesus Mari Bernaola Artetxe d'Orozco. On termina par l'*Agur Jaunak* interprété au txistu et tambour par le scientifique biscayen Edorta Aiartzagunea. La messe dura trente cinq minutes et nous fûmes cent sept montagnards à nous recueillir devant la croix, priant pour tous les montagnards disparus, pour ces gens qui construisirent voici un siècle une pareille croix et surtout pour la paix dans notre pays, quelque chose que nous n'avons de cesse de nous remémorer. Nous demandions à la croix, symbole universel de la religion catholique, que nous puissions vivre sans tous ces problèmes issus d'une violence injustifiée et atroce en Euskal Herri.

La quasi totalité des montagnards étaient biscayens à l'exception d'une famille de Foronda, d'autres venus d'Amurrio et d'un de Vitoria, le musicien et écrivain Santos de la Iglesia. À mon avis les deux personnes les plus représentatives du moment furent Javier Garcia Rodrigo et Jesus de la Fuente, ces deux montagnards historiques qui se chargèrent de la célébration du 75^e anniversaire de la croix et qui travaillèrent déjà sur ce thème alors que personne n'y prêtait attention. Le premier d'entre eux est mon père, fierté du fils et de la croix. Au début de l'eucharistie nous étions 82 fidèles et 3 chiens (à la fin il y en eut 4), 7 femmes seulement. À la fin nous étions 107, le nombre de femmes avait doublé. Le benjamin était Endika Molino, d'Usansolo, il avait quinze ans ; à coup sûr j'ai oublié de lui demander ce qu'il faisait là, un mercredi à 12 h, alors qu'il y avait école...

Voilà donc la petite histoire que nous vécûmes le 1^{er} octobre aux confins de la Biscaye et de l'Alava, priant et nous mettant sous la protection de la croix, action

que j'avais organisée moi-même étant donné qu'aucune institution ne voulut rien savoir à ce sujet. Suite aux frais occasionnés par le centenaire, on en avait fini avec le Gorbea. Par chance, il y a encore beaucoup de croix.

Gorbea est plus qu'une montagne

Le massif du Gorbea est déclaré actuellement Parc naturel. Il faillit changer d'aspect suite à l'implantation en hauteur, dans un lieu faisant l'objet de visites, d'un sanatorium. Cet établissement aurait horriblement transformé l'habitat naturel que montagnards et bergers fréquentent actuellement, car les autres ne gravissent pas les montagnes. Ce projet qui se réalisa en partie (il en reste des ruines dans la prairie d'Arraba) devait être un lieu pour les soins aux tuberculeux par le biais de "cure d'air" ; il était prévu à 1 000 m d'altitude. Par chance il dura peu de temps ; plusieurs malades moururent lors du transfert depuis la ville d'Areatza en chariots couverts jusqu'à l'aire d'Arraba, ceci freina le développement et tout ce que l'on attendait du projet.

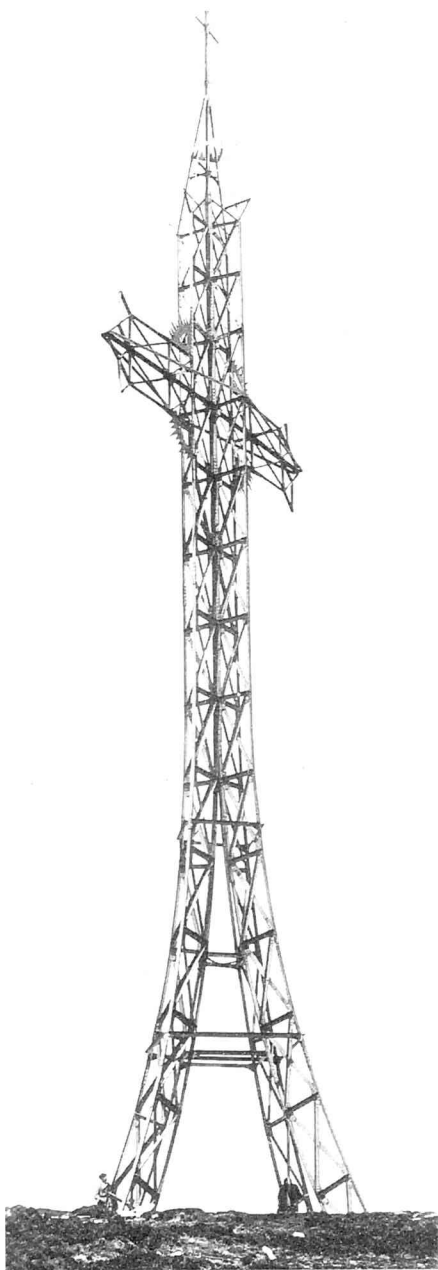
On trouve dans le Gorbea des paysages les plus divers. On remarquera la variété des bois, les champs verts, les zones rasées, les terrains couverts de rochers, les grottes, de verts pacages, une flore et une faune riche etc. Tout aussi important est la multitude de légendes qui court dans le massif, surtout à Itxina, un lieu riche en quartz, cerné sur ces quatre côtés par des murailles de pierre ; il est fait de gouffres de dolines, de grottes qui jouissent d'une aura mystique enveloppant celui qui les traverse. Itxina n'a que 5 km², pour un pourtour de 11 km, il est dangereux de s'y aventurer si on ne connaît pas les lieux ou si l'on n'est pas accompagné de quelqu'un qui connaît l'endroit. Il est très facile de s'y perdre et d'avoir de belles frayeurs. C'est un labyrinthe et celui qui le parcourt a beaucoup de difficulté à se constituer des repères du fait de la géologie même.

On dit que nos ancêtres s'enfonçaient dans les bois envoûtant de mystère et qu'ensuite ils racontaient à leur manière ce qu'était le hurlement du loup dans la pénombre ou le grognement d'un ours. Leur imagination créait des êtres mythologiques, ainsi ils façonnaient leurs mentalités. En les transmettant ils devenaient fable, légende ou mythe. Il n'existe pas pour ces lieux, de transmission autre qu'orale de ces faits. D'après Pedromari Ojanguren, expert en la matière, nous connaîtrions difficilement les gens d'Euskal-Herri si nous ne nous penchions pas sur leurs contes qui sont leurs propres pensées. Les légendes se disent et vont se déformant. Les narrations sont identiques aux contes qui s'écrivent au XXI^e siècle,

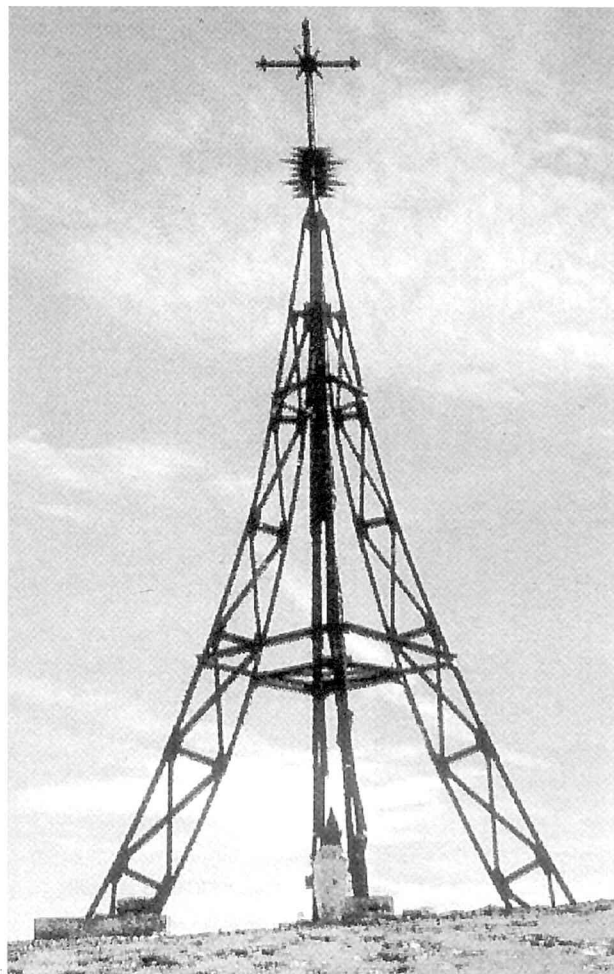
à la différence que ceux recueillis à Orozco, par exemple (parus dans le livre que j'ai cosigné avec Pedromari, *Paseos por Orozco ibillaldiak*), sont des légendes qui sont vieilles de 650 ans.

L'histoire a retenu plusieurs chroniques décrivant le Gorbea, mais la plupart sont fausses et irréelles car les auteurs rapportent des récits et des lieux qu'ils ne connaissent pas, basés sur des citations fournies par des voyageurs ou par des aventuriers. Parmi ces chroniques j'ai voulu restaurer celle d'Iturriza qui, dans son livre de 1793 portant sur l'histoire générale de la Biscaye, dit : "Le tour du Gorbea est de douze lieues [ce sont exactement les 67 Km de périmètre], trois hauteurs bordent ses flancs [il se référait au trois monts : Oketa, Lekanda et Axkorrigan], il y a d'excellentes eaux ainsi que des pacages permettant l'élevage de toute sorte d'espèce animale, une fameuse pâture réservée [un espace clos d'un gros mur de pierres ou pacageaient les bêtes de cette paroisse] fermée par une clôture de pierre appartenant à Santo Tomás de Olabarrieta [Zeberio], un droit à payer pour les troupeaux, des herbes médicinales, des carrières, des réservoirs à neige qui conservent cette dernière sauf en juillet, août et septembre ; il sert de limite aux provinces de Biscaye et d'Alava". ■

(*) Montagnard, écrivain et spécialiste du Gorbea
cruzdegorbea@euskalnet.net



Première croix construite sur le mont Gorbea et inaugurée le 12 novembre 1901. Elle chuta un mois plus tard. Elle avait 33,33 m en référence à l'âge du Christ crucifié.



Troisième croix construite au sommet du Gorbea, nous ne savons rien quant à son inauguration (1910 ?).

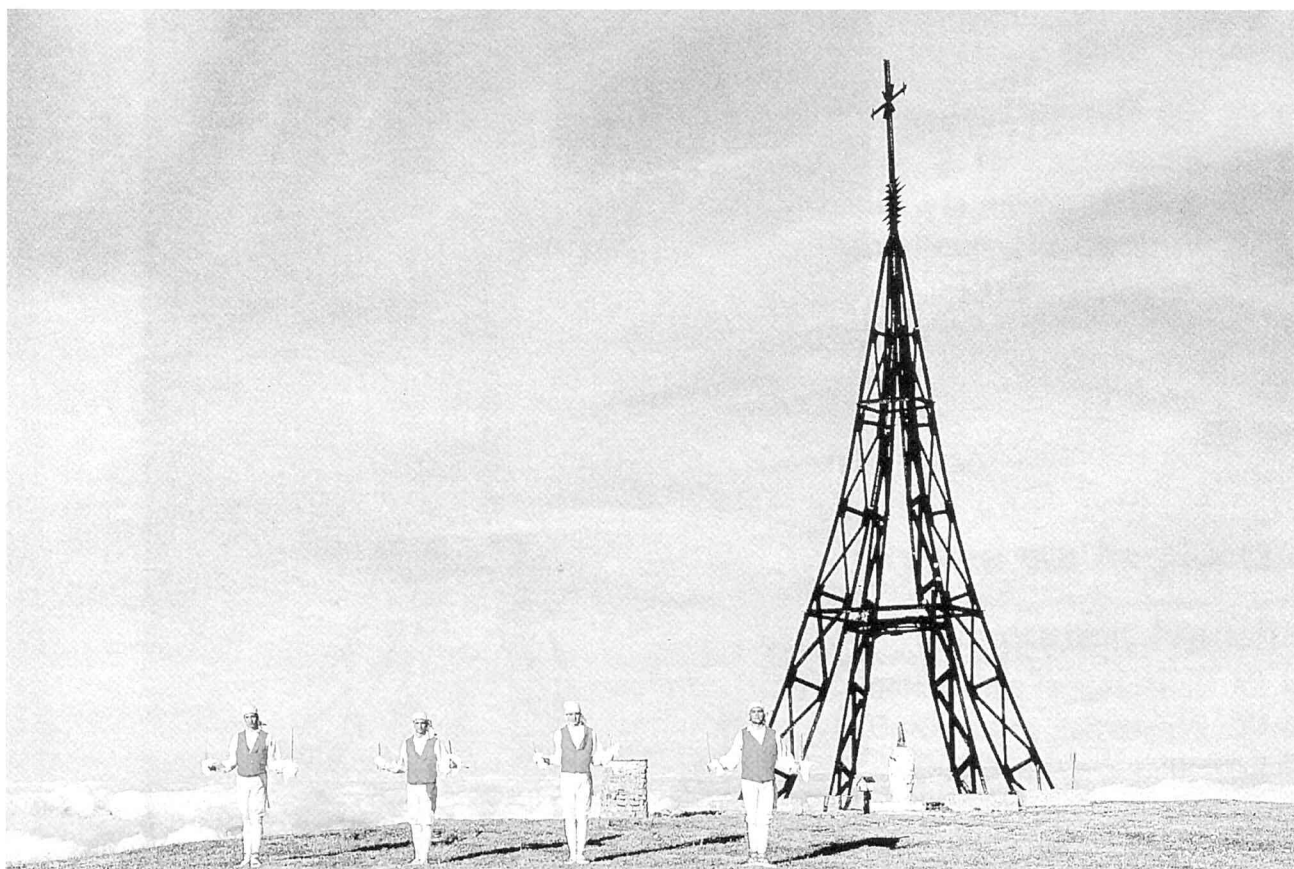
GORBEIAKO GURUTZEAREN KONDAIRA



HISTORIA DE LA CRUZ DE GORBEIA

IÑAKI GARCIA URIBE

Reproduction de la couverture du livre de Iñaki García Uribe sur la Croix de Gorbea.



Groupe de dantzari de la vallée d'Ayala (Álava) dansant en hommage à la Croix de Gorbea.



*Iñaki García Uribe sous
la croix de Gorbea,
appuyé sur l'image de la Vierge
de Begoña.*



*La croix de Gorbea est moitié en
Alava, moitié en Biscaye, à 1 482 m,
l'altitude la plus élevée de ces deux
provinces basques.*



SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE BASQUE

Adhésion et abonnement

Tarifs France

- 1. tarif réduit (étudiant ou chômeur) 11 €
 - 2. tarif individuel 33 €
 - 3. tarif duo (2 personnes à la même adresse) 42 €
 - 4. membre bienfaiteur à partir de 50 €
- Tarif étranger 36 €

Izenemaitea eta harpidetza

Salneurriak Frantzia

- 1. Salneurri murriztua (ixtudianta ala langabetua) 11 €
- 2. Bakarkako salneurria 33 €
- 3. Binakako salneurria (ber-helbideko bi kide) 42 €
- 4. Ongiegile-kidea 50 €tik goiti
kanporako salneurria 36 €



1334997

SOMMAIRE

- 3 **LA BATAILLE DE RONCEVAUX**
- Jean-Pierre Barraqué -
- 21 **LE CENTRE SIDÉRURGIQUE ANTIQUE DE LARLA
(SAINT-MARTIN-D'ARROSSA)**
- Argitxu Beyrie et Eric Kammenthaler -
- 39 **LE LOUGRE BRILLANT (FAMEUX NAVIRE QUI A
MARQUÉ L'HISTOIRE MARITIME DE BAYONNE À
LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE)**
- Jean Rouffet -
- 77 **PERMANENCE DE LA BREBIS DANS LA CULTURE
EUSKARIENNE**
- Pierre L. Thillaud -
- 87 **CROIX ET CHAPELLES DES MONTAGNES BASQUES**
- Iñaki Garcia Uribe -

ISSN 11488395



9 771148 83